BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES,
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. 1858-1859.

TOME XXI.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1859





DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.



» Croix-Jugan, » s'écrie effrayé maître Tainnebouy ; et il entame l'histoire de l'abbé. Désespéré d'être vaincu . l'abbé de la Croix-Jugan a voulu se suicider ; mais il a survécu à ses blessures, et bientôt on le voit reparaître, la tête enveloppée d'un capuchon, dans l'église de Blanchelande. Sa vue fait sur tous une impression profonde, mais particulièrement sur Jeanne le Hardouey, une femme de noble race qui a épousé un riche fermier. L'aristocratique Jeanne se sent aussitôt éprise d'amour pour le prêtre aristocrate, sans pouvoir réussir à s'en faire aimer, et, à quelque temps de là, soit assassinat, soit suicide, soit sorcellerie,—la sorcellerie joue un grand rôle dans ce livre, — elle est trouvée morte dans un ruisseau. Le Hardouey la vengera. Le jour de Pâques, pendant que l'abbé, réconcilié avec l'Eglise, chante la grand'messe, il tombe frappé d'une balle ; et désormais, de temps en temps, au milieu de la nuit, on entend retentir la cloche de Blanchelande : c'est l'abbé qui sort de sa tombe pour reprendre la messe fatalement interrompue, signal de quelque malheur pour le pays.—Nous l'avouerons bien volontiers : malgré l'invraisemblance des personnages et des scènes, on s'attache à cette histoire, comme à tout ce qui est mystère et fantasmagorie ; et on s'y attache sans trop de scrupule, parce que l'auteur, bien qu'il ait « usé, dit-il en son style, de cette grande largeur catholique qui » ne craint pas de toucher aux passions humaines (p. 3), » en a *usé* avec plus de réserve que dans la *Vieille Maîtresse*. Nous lui demanderons seulement le but de ses récits. Encore une fois, il ne peut s'agir ici de peindre les mœurs de la chouannerie qui, à vrai dire, n'a rien à démêler avec cette histoire. Catholique et gentilhomme, quel dessein s'est donc proposé M. Barbey d'Aurevilly ? Vraiment, nous ne savons. Catholique, il ne nous donne, pour représentants du clergé, que l'abbé de la Croix-Jugan, prêtre à passions brutales, et l'abbé Calslemer, brave homme, si l'on veut, mais très-amateur du cidre en bouteille, du *gloria* et du pousse-café (p. 91) ; gentilhomme, il ne nous peint pas d'autre gentilhommière que l'espèce d'abbaye de Thélème d'où Jeanne est sortie, un vrai bouge, où ses seigneurs bien-aimés se partagent entre le vin et les courtisanes. Voilà l'église et le château du roman : deux tristes écoles ! — Nous ne dirons plus rien du style de M. Barbey d'Aurevilly, connu entre tous les styles de ce temps, mais qui, dans ces pages, reçoit un agrément nouveau de son mélange avec le patois de Basse-Normandie. Toute beauté naît d'un contraste.

C. Millé.

9. **DE QUELQUES ERREURS** *sur la papauté*, par M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*. — 1 volume in-18 de LII-304 pages (1859), chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 2 fr. 25 cent.

Il n'est pas d'institution contre laquelle on ait accumulé autant de calomnies et d'erreurs que contre la papauté ; il n'en est pas qui ait été plus en butte aux coups de la force comme aux attaques sournoises de l'hypocrisie : il n'en est pas, cependant, qui ait duré aussi longtemps, et qui montre autant de signes d'une indestructible vitalité. Les empereurs romains ont cherché à l'étouffer dans le sang ; l'hérésie a voulu la faire considérer comme l'ennemie de l'Evangile : l'incrédulité, comme l'ennemie du genre humain ; le schisme a tenté de l'abattre ; les peuples qu'elle protégeait l'ont souvent abandonnée ; les rois, dont elle est la sauvegarde et le guide, ont essayé de l'amoindrir : elle a résisté à tout, et les siècles n'ont fait qu'ajouter des fleurons à sa triple couronne. D'où vient cette force de résistance ? D'où viennent ces triomphes ? C'est qu'elle est l'œuvre de Dieu, et que les hommes ne peuvent rien contre une œuvre pareille ; c'est que jamais elle n'a failli à sa mission ni mérité de perdre l'assistance divine, même aux époques les plus fatales de son histoire, et qu'on a toujours pu appliquer aux saints et aux papes ces paroles de David que nous retrouvons à la première page de ce livre : ***Nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.***

M. Louis Veuillot ne prétend pas combattre ici toutes les erreurs qui ont eu et qui ont encore cours au sujet de la papauté : il s'est borné à étudier celles qui sont, pour ainsi dire, plus en honneur, celles qui séduisent même quelques chrétiens honnêtes, et qui servent chaque jour d'arguments aux adversaires les plus déclarés de l'Eglise, comme à ses ennemis les plus dissimulés. On reconnaît que son livre est le fruit de polémiques de circonstances, reliées entre elles par l'unité du sujet, qui est la défense de la papauté.

L'écrivain catholique étudie d'abord la grande figure de saint Pierre, premier pape et modèle de tous les papes. Le contraste qu'il établit entre Rome, ses Césars et ce pauvre pêcheur, dont les successeurs doivent devenir les maîtres d'une nouvelle Rome et les pasteurs du monde entier, est saisissant ; ces pages seules suffiraient à prouver la divinité de l'Eglise et l'immense service que son établissement rendit à l'humanité. Puis arrivent les trois études princi-

pales du livre : les papes d'Avignon, Clément XIII et Clément XIV, le pouvoir temporel des papes.

Un beau livre, qui n'est pas sans défauts mais qui mérite d'être recommandé, comme nous l'avons fait d'ailleurs nous-mêmes (p. 497 de notre tome XII), l'*Histoire de la papauté pendant le* XIV[e] *siècle*, par M. l'abbé Christophe, et un article de critique de M. de Sacy, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, sur ce livre, ont provoqué la discussion sur les papes d'Avignon. Mais M. Louis Veuillot ne s'est pas renfermé dans les limites précises de son sujet, et ce n'est rien moins que le rôle de la papauté au moyen âge qui se trouve apprécié dans cette étude. Après l'avoir lue avec attention, qui ne concluerait avec son auteur : « L'Eglise romaine est la grande » figure, la grande puissance, l'intelligence et la vertu du moyen » âge, l'esprit planant sur le chaos pour le débrouiller et l'ordonner » parfaitement. C'est elle qui fonde, qui combat, qui enseigne, qui » corrige, qui gouverne. Toutes les âmes fortes, tous les grands » cœurs, tous les bons esprits sont les siens ; elle les a enfantés, elle » les a élevés, elle les inspire ; ils lui obéissent et l'aiment, et ils en- » treprennent et accomplissent, pour l'amour d'elle, l'œuvre sublime » dont elle a seule l'instinct suprême et persévérant (p. 80). » Quels siècles, en effet, que ces siècles où les Charlemagne et les saint Louis, les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin, toutes les gloires, toutes les vertus, se trouvaient du côté de l'Eglise et avec les papes, tandis qu'on ne voyait, en dehors de l'Eglise ou opposés à la papauté, que le despotisme, la cruauté et la débauche ! Et comme M. Louis Veuillot sait remettre à leur place les Louis de Bavière et les Philippe le Bel, en même temps qu'il fait complétement justice de l'affaiblissement prétendu de la papauté après le grand schisme d'Occident !

Le magnifique travail du P. de Ravignan sur Clément XIII et Clément XIV a inspiré l'étude sur ces deux papes, que les amis et les ennemis des jésuites ont coutume de sacrifier l'un à l'autre. Le P. de Ravignan a exposé les faits qui permettent de décider conformément à la justice ; il a voulu, dit M. Louis Veuillot, « mettre en » lumière les intentions des deux papes, qui, constamment animés » du même désir, furent contraints d'agir différemment : l'un se » confiant en la force du droit, l'autre dans l'habileté des négocia- » tions ; celui-là plus grand, celui-ci plus à plaindre ; le premier » faisant avec héroïsme tout son devoir, le second, acculé dans une

» impasse formidable, cédant enfin, mais sans outre-passer le droit » et sans engager l'avenir (p. 139). » Nous ne craignons pas de dire que dans les cent pages qu'il consacre à cette difficile question de l'abolition de la Compagnie au siècle dernier, l'auteur a formulé le vrai jugement de l'histoire ; on ne peut lire sans admiration ce qu'il dit de la lutte de Clément XIII, sans compassion le récit des persécutions de Clément XIV, sans un attendrissement mêlé aussi d'admiration le récit de la soumission si simple et si entière des membres de l'Ordre proscrit, et sans indignation l'histoire des machinations ourdies contre eux et contre le pape par les Pombal, les Tanucci, les Choiseul et les d'Aranda.

La question du pouvoir temporel des papes est une question brûlante de nos jours : c'est à ce pouvoir temporel qu'en veulent tous les ennemis de l'Eglise et tous les révolutionnaires. A ceux-là, comme aux chrétiens timides qui croient qu'il faut toujours concéder, toujours reculer, livrer tous les abords de la place pour ne pas irriter l'ennemi, M. Louis Veuillot prouve : 1° que ceux qui veulent la suppression du pouvoir temporel des papes n'y réussiront pas, parce que cette institution est ancienne et solide, « et d'un granit » où se sont abîmés, sans résultat, beaucoup de pauvres petits ongles » (p. 224) ; » 2° que cette institution est trop utile à l'Eglise pour que Dieu ne continue pas d'employer en sa faveur la puissance qui l'a fondée et conservée ; 3° que l'humanité en a si grand besoin, que, si nos révolutionnaires parvenaient, — chose invraisemblable, — à l'ébranler tant soit peu, leurs neveux s'emploieraient à la relever de ses ruines. La thèse est complète l'histoire, les événements contemporains et le bon sens fournissent à l'auteur des arguments irréfutables.

Parlerons-nous du style, de la vie qui circule dans ces pages ? On n'a plus besoin de faire cette remarque quand il s'agit d'un écrivain dont le talent n'est contesté par personne, et qui n'est devenu si grand que parce qu'il l'a employé fortement, loyalement, au service de la vérité et de l'Eglise. Nous aimons mieux, pour donner une idée plus exacte encore de son livre et montrer la conclusion qui en ressort aussi évidente que le jour, en citer la dernière page : « Pour soutenir le combat contre le monde, l'Eglise n'a jamais » dit que deux mots, mais deux mots qu'elle a scellés de son sang. » A ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit : *Non licet;* » à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice, elle a dit :

» *Non possumus*. Avec ces deux mots, elle a vaincu la foule innom-
» brable des oppresseurs et des sectaires qui ont entrepris de per-
» suader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir
» eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la
» justice sont restés inébranlables sur la terre, et rien n'empêchera
» la conscience humaine de savoir qui les a maintenus. Nul ne peut
» dire encore ce qui a péri, ce qui restera ou ce qui se relèvera des
» choses anciennement établies qu'a renversées le choc révolution-
» naire. Ce que chacun peut voir dès à présent, c'est que la papauté
» sera l'instrument de Dieu pour la réédification de la société, et que
» l'histoire des rois et des peuples futurs sera la même que celle des
» rois et des peuples passés : heureux autant qu'ils ont protégé
» l'Eglise, grands autant qu'ils l'ont aimée. »

10. ESSAI *sur le développement de l'intelligence humaine, Examen critique des systèmes ; M. de Bonald et ses adversaires*, par M. L.-F. JÉHAN (de Saint-Clavien). — 1 volume in-12 de XVI-402 pages (1858), chez Adrien Le Clère et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Le germe de ce livre avait été déposé déjà dans un autre du même auteur, intitulé : *du Langage et de son rôle dans la constitution de la raison*, ouvrage dont nous avons parlé deux fois, d'abord à son apparition, ensuite à l'occasion de l'*Essai* du P. Ventura *sur l'origine des idées* (V. nos t. XIII, p. 338, et XVIII, p. 463). Dans le livre d'aujourd'hui, M. Jéhan nous remercie en termes beaucoup trop flatteurs de la justice que nous lui avons rendue. Ce n'est pas une raison pour le flatter à notre tour ; mais ce n'en est pas une non plus pour cesser d'être justes envers lui. Or, la justice, ce sera encore l'éloge.

Donc, M. Jéhan, après avoir traité sommairement, dans son premier volume, de la nécessité du langage pour constituer la raison, et avoir édifié sur ce principe la théorie de la connaissance humaine, revient aujourd'hui, avec tous les développements nécessaires, sur la même question, et, de la base au sommet, il l'éclaire de la lumière la plus vive. — Quoiqu'il n'y ait pas peut-être assez d'ordre ni d'enchaînement dans sa discussion, qu'il reprenne trop souvent la même idée pour avoir omis de la mettre une bonne fois dans un jour suffisant, on pourrait voir trois parties distinctes, et se suivant dans un ordre logique, à travers les divers chapitres dont se compose ce volume : d'abord une théorie du développement de l'intelligence dans ses rapports avec le langage ; ensuite, une réponse aux objections,

ou une controverse sur les idées contradictoires émises à ce sujet, surtout dans ces derniers temps et dans les rangs catholiques ; enfin, un examen critique des diverses théories sur l'origine du langage. De ces trois parties, la seconde présuppose la première, et la troisième trouve déjà son principe de solution dans les deux précédentes.

Nous savons gré à M. Jéhan d'avoir écarté du premier coup tous les systèmes, toutes les vaines hypothèses au milieu desquelles se sont joués et perdus plusieurs apologistes contemporains, et d'avoir renfermé toute la discussion dans les faits. C'est aux faits que nous-mêmes avons toujours rappelé, toutes les fois que nous avons dû parler de ces obscures questions des origines. Pourquoi l'hypothèse lorsque le fait est là, le fait patent, constant, universel? Pourquoi l'hypothèse, surtout, lorsque le fait qu'on dédaigne en est la manifeste contradiction? Or, le fait que nous avons toujours invoqué, c'est que l'homme ne pense que parce qu'il parle, qu'il ne parle que parce qu'il a entendu parler, que la pensée et le langage sont unis ensemble d'un lien si indissoluble, qu'ils ne peuvent aller l'un sans l'autre, et qu'il en est, par conséquent, de la vie intellectuelle comme de la vie physique : elles ne trouvent l'une et l'autre leur éclosion que dans une fécondation extérieure.

Telle est aussi la thèse de M. Jéhan. Le fait que nous rappelons, il ne va pas le chercher bien loin dans le temps ni dans l'espace, moins encore dans les obscures régions de la métaphysique ; il nous le montre sous nos yeux, quotidien, vérifiable, sinon en nous, au moins par chacun de nous : c'est l'enfant et sa naissance à la vie intellectuelle. L'enfant, c'est déjà l'homme en germe, quel que l'homme doive être ensuite, et ce qu'il fait d'abord instinctivement n'est pas autre chose que ce que, adulte, il fera avec réflexion. Or, chez l'enfant, l'âme est d'abord toute passive et ouverte seulement aux impressions qui lui viennent des sens. Ces sens, il faut, avant tout, que l'éducation s'en fasse ; puis, cette éducation faite, il regarde et il écoute. D'abord, des objets et des sons, mais pas d'idée. Peu à peu, il distingue les objets ; il s'essaie, avec une facilité merveilleuse, qu'il ne retrouve pas plus tard, à proférer des sons articulés ; il s'affranchit de plus en plus de la matière et de la spontanéité, pour entrer dans la vie de l'intelligence et de la réflexion : c'est qu'on lui a parlé, et que lui-même a répété la parole entendue ; de là ses premières idées et le premier développement de ses facultés actives : perception, entendement, mémoire. Mais ce n'est pas encore l'intelligence

t-elle pas fait les affaires de Méphistophélès? Nous n'aimons pas davantage ces éternelles mises en scènes de bretteurs. Les honnêtes gens font aux duellistes beaucoup trop de civilités; il serait temps de ne plus intéresser le public avec ce faux point d'honneur qui n'est bon qu'à faire, a dit Rousseau, de braves scélérats; ces restes de barbarie humilient notre civilisation; il serait avantageux de le lui dire.

Deux mots maintenant sur d'autres *Scènes de la vie russe* du même auteur, traduites par M. Viardot.

On connaît peu la Russie, et après la lecture de ce volume on ne la connaîtra pas davantage. Ces scènes, à part les noms propres, la *Bouilloire de thé* et d'autres usages domestiques, pourraient convenir à tout pays. *L'Antchar*, le *Pain d'autrui*, une *Correspondance*, le *Partage*, nous font bien assister au mouvement, à la vie fastueuse de l'aristocratie russe ; nous la voyons parader en uniforme dans les salons et dans les bals ; mais ce qu'elle dit et ce qu'elle fait partout où l'auteur la met en scène, est aussi parisien que russe, ou plutôt c'est l'uniformité du grand monde dans toutes les capitales de l'Europe. Sans doute ces petites comédies de la noblesse moscovite en représentation sont charmantes; le costume des personnages est splendide; leur parlage est piquant, varié, spirituel; les décors de la scène ont de l'attrait; la nature du Nord se révèle dans sa majesté sévère; mais la société russe, sous ces brillants dehors, reste voilée. Qu'une jeune fille se noie par désespoir, parce qu'après avoir entendu l'*Antchar* de Pouschkine, elle ne peut s'unir à un séduisant mauvais sujet, cela se voit, sauf le chant d'un grand poëte, sous toutes les latitudes. Partout aussi le *pain d'autrui* est amer à qui le mange, et il peut arriver qu'un heureux hasard change la fortune d'un pauvre noble, naguère outragé dans sa misère. Où n'y a-t-il pas, d'ailleurs, des querelles de partage, des scènes d'avarice aussi méprisables que risibles? — Exceptons cependant deux nouvelles : les *deux Journées dans les grands bois*, où la description d'une sauvage nature a de la grandeur et du cachet; puis l'*Auberge de grand chemin*, page détachée de l'histoire du despotisme nobiliaire en Russie, faisant contraste avec la résignation tranquille et pieuse, nous dirions presque fatale, du paysan. M. Tourgueneff anime ces récits de beaucoup d'imagination; c'est surtout par le dialogue qu'il sait attacher. S'il instruit peu, il amuse toujours, il charme souvent, et n'est jamais licencieux.

GEORGES GANDY.

32. **LES VICTOIRES DE L'EGLISE** *pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX*, par M. l'abbé MARGOTTI ; *ouvrage traduit en français, avec l'approbation de l'auteur, et augmenté d'un chapitre sur le voyage de Pie IX en* 1857, par M. J. CHANTREL. — 1 volume in-8° de xx-576 pages (1858), chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 6 fr.

Un phénomène providentiel éclate dans l'histoire de l'Eglise : A toutes les époques de grandes luttes religieuses, de remarquables pontifes ont occupé la chaire de saint Pierre : pendant les quatre premiers siècles, une série de saints ; au moment des luttes du sacerdoce et de l'empire, Grégoire VII, Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV ; au XVIe siècle, Léon X, Paul III, Paul IV, saint Pie V, Sixte-Quint ; sous Louis XIV, quatre pontifes saints ; au XVIIIe siècle, le savant Benoît XIV et l'héroïque Pie VI ; puis, au XIXe siècle, le magnanime Pie VII, l'énergique Léon XII, le docte Pie VIII, l'éminent Grégoire XVI ; et enfin, de nos jours, le pieux et glorieux Pie IX.

Ce dernier pontificat demandait un historien sans plus de retard : il avait besoin d'être vengé noblement d'ennemis perfides et d'amis moroses. Voilà ce qu'un écrivain de mérite, homme de talent et de cœur, a su comprendre. Mêlé depuis longtemps, comme rédacteur de l'*Armonia* de Turin, aux combats de la presse contre les ennemis de l'Eglise et de la société, il était éminemment propre à nous dérouler les merveilles, et aussi les tristesses de l'histoire des dix dernières années. En possession de tous les documents qui peuvent éclairer un grand procès devant le tribunal de l'opinion, il les a exposés d'une main sûre, et l'abondance des faits l'a préservé de toute déclamation.

M. Margotti a embrassé en quatre périodes la vie publique du grand pontife : Pie IX, vainqueur de l'hypocrisie libérale, de la démagogie, de l'hérésie et de la diplomatie : voilà, depuis dix années, les triomphes du Saint-Siége ; voilà aussi tout ce livre.

La première période nous fait assister à cet *hosanna* des populations, — si près, hélas ! du *tolle*, — qui accueillit les réformes de Pie IX. Une hypocrisie liberticide, masquée d'enthousiasme, voulait alors entraîner aux abîmes, par un chemin semé de fleurs, l'homme généreux qu'elle acclamait. Toutefois, il y avait aussi dans les populations italiennes, et même dans toute l'Europe, une très-sincère admiration pour le souverain pontife, et peut-être M. l'abbé Margotti, occupé qu'il était à révéler des piéges, n'a-t-il pas fait à ces bons vouloirs une part d'éloge suffisante.

Mais avançons avec lui. Voici qu'enfin les batteries se démasquent. L'assassinat du comte Rossi est en quelque sorte *le lever du rideau* de la démagogie. L'auteur consacre dix chapitres à ce triste drame. Il esquisse à grands traits la physionomie hideuse de cette République qui se leva, le poignard à la main, et passa sur les Etats pontificaux comme un ouragan de spoliations, de meurtres et de sacriléges. Mais en même temps, que de sublimes protestations qui ont peut-être sauvé l'Europe ! La foi des gouvernements et des peuples s'éveille ; elle éclate en témoignages d'affection et de respect ; on se dispute le bonheur de posséder promptement le vénérable exilé. La France, entre toutes les nations, tient à honneur d'effacer, par les adresses de ses villes, par les protestations chaleureuses de ses assemblées et de ses pouvoirs, les souillures dont les malheurs de Pie VI et de Pie VII ont marqué son front. Ici nous aurions désiré que l'auteur, sans trop s'étendre, eût accordé une plus large place aux vœux et aux votes de notre Constituante et de notre Législative dans l'œuvre de délivrance, exécutée, avec autant de moderation que de religieux courage, par le général Oudinot et par nos généreux soldats. Remercions-le cependant d'avoir écrit . « Les républicains reconnurent unanimement la bonté du pape Pie IX; ils approuvèrent son » *motu proprio*, qui est encore aujourd'hui le statut fondamental des » Etats romains ; ils dirent quand devait cesser l'occupation fran- » çaise ; ils s'occupèrent de la conduite à tenir vis-à-vis du pape, et » en présence de la lettre à M. Edgar Ney, reconnurent l'absurdité » qu'il y aurait à imposer au gouvernement pontifical l'acceptation » du Code Napoléon (p. 107). »

Nous parlions tout à l'heure des critiques suscitées contre les réformes de Pie IX par quelques-uns de ses amis. M. l'abbé Margotti en a fait justice avec facilité. Ces réformes, à l'heure où elles parurent, furent évidemment providentielles : d'une part, elles valurent à Pie IX, et par suite au catholicisme, une auréole de popularité qui, aux mauvais jours, prévint ou modéra les réactions impies ; d'autre part, elles retardèrent à Rome l'explosion démagogique ; elles permirent aux gouvernements déjà sauvés de venir en aide à une infortune qui intéressait les deux mondes. Le pape, malgré ses bienfaisantes réformes, fut forcé de s'enfuir à Gaëte devant les bandes criminelles de la révolution. « Mais quand ? dit l'auteur : lorsque » l'Autriche, la France, l'Espagne et Naples purent le protéger de » leur affection et le soutenir de leur épée. Auraient-elles pu le faire

» dans les premiers mois de 1848 (p. 31) ? » —N'est-ce donc point le cas de dire : Tout ce que Dieu fait est bien fait? Non, les inspirations supérieures ne furent pas plus absentes des réformes romaines, avant la catastrophe de 1848, que du *motu proprio* salué d'acclamations, au retour de Pie IX, par la gratitude publique. A notre sens, ce dernier statut renferme, — et M. l'abbé Margotti eût bien fait de le dire nettement,—toutes les concessions politiques, régulières et durables, qui conviennent à la position complexe et à l'indépendance nécessaire du Saint-Siége ; mais, avant l'explosion révolutionnaire, ce statut n'eût pas suffi, et Dieu a voulu faire voir, en ces moments difficiles, jusqu'où peut aller la munificence libérale de l'Eglise, en respectant tous les droits sans supprimer aucun devoir. — Du reste, ce *motu proprio*, qui régit encore les Etats romains, a eu partout, en Europe, l'approbation des hommes politiques les moins suspects. Il fait fleurir des libertés municipales et provinciales dont bien des Etats, et spécialement le Piémont, devraient être jaloux ; il établit d'ailleurs un contrôle sérieux des budgets et du maniement des finances, autre progrès que le faux libéralisme, ennemi de Rome, ne connaît pas encore et ne connaîtra jamais.

Après ces détails intéressants qui échappent à l'analyse, l'auteur rappelle et développe avec précision les victoires qu'a remportées Pie IX sur l'hérésie en Angleterre et en Hollande, les concordats qu'il a conclus avec l'Espagne et la Toscane, avec les Républiques américaines de Costa-Rica et de Guatémala ; il explique et justifie le concordat autrichien, qui a blessé à mort le joséphisme ; la défaite du rationalisme, le plus redoutable ennemi de ce temps, par la proclamation à jamais glorieuse du dogme de l'Immaculée-Conception ; puis l'action de Pie IX dans les affaires du Piémont, de la Belgique, de la Nouvelle-Grenade et du grand duché de Bade. Avec ces lumières que fait rayonner de toutes parts le génie doux et fort du pontife, l'auteur compose comme l'auréole de la royauté romaine.

Cette royauté temporelle a de violents ennemis, et ici encore les attaques sont perfides : elles en cachent d'autres on ne peut plus redoutables. Le mot de passe de la révolution et de l'hérésie est celui-ci : Enlever Rome au pape, pour enlever le pape à l'Eglise. Et ce qu'il y a de profondément regrettable, c'est de voir, dans cette ligue où frémissent toutes les passions antisociales, la diplomatie elle-même et bien des honnêtes gens. — Aussi, l'auteur est amené, par les plus impérieuses nécessités de son sujet, à nous dire comment Pie IX a

vaincu *la diplomatie*, et plût à Dieu qu'il pût nous promettre que de telles victoires ne seront jamais interrompues par une défaite d'un moment ! C'est là, sinon la meilleure, du moins la plus intéressante partie du livre, et assurément la plus digne d'être méditée. « Il im-
» porte essentiellement à tous les gouvernements, catholiques ou
» non, dit M. l'abbé Margotti, que le pape soit, et qu'il soit non-
» seulement chef spirituel de l'Eglise, mais encore prince temporel,
» prince en Italie, prince à Rome. Cette souveraineté est l'œuvre des
» siècles. Les siècles l'ont faite, et ils l'ont bien faite, comme disait
» le premier Napoléon, et nul ne peut la défaire, pas même ceux
» qui l'ont faite. Ni Charlemagne, ni tous les empereurs qui contri-
» buèrent à l'établissement du pouvoir temporel des papes, ne pour-
» raient, s'ils revenaient sur la terre, réussir à détruire cet édifice,
» dont ils ont eux-mêmes jeté les fondements (pp. 71 et 72). »
Eh ! bien, chose triste à dire ! « je ne puis considérer sans dou-
» leur, ajoute l'écrivain, que la République française ait plus fait
» pour la paix générale que le congrès de Paris, composé des repré-
» sentants des premières puissances conservatrices de l'Europe
» (p. 107). » —Dans cet ordre d'idées, il discute les attaques qui ont été produites, dans le congrès de Paris, contre le gouvernement pontifical, sous l'inspiration du Piémont et de l'Angleterre : il n'a pas de peine à faire ressortir tout ce qu'il y avait de machiavélisme et d'impiété sournoise dans la *note verbale* des plénipotentiaires sardes, ayant pour objet de séculariser les Légations, et d'arriver ainsi très-promptement à déraciner le pouvoir temporel du pape, puis à jeter sur ces premières ruines celles de la papauté. Tout ce qu'on affirme, à cet égard, des communs efforts de lord Palmerston et du comte de Cavour, est démontré, pièces en main, par leur vie publique. Depuis dix ans, et surtout depuis l'entrée de M. de Cavour aux affaires, on poursuit, dans les régions supérieures de la politique sarde, une guerre implacable, tantôt rusée, tantôt violente, contre le Saint-Siége, et la note dont le congrès de Paris a eu connaissance, n'a été qu'un des épisodes les plus tristement célèbres de cette histoire contemporaine. Lord Palmerston, de son côté, a dépassé toutes les bornes de la modération et de la politesse dans l'explosion parlementaire et diplomatique de ses rancunes maçonniques et anglaises contre la papauté. Fort heureusement, il a soulevé en France d'éloquentes protestations. M. le comte de Montalembert surtout, qu'on trouve toujours au premier rang quand il faut briser

des lances pour l'Eglise, lui a répondu dans une lettre rendue publique, et dont la puissance et l'éclat ont été plus sonores que les échos de la calomnie. A ce propos, qu'une observation nous soit permise. Nous savons de quelles haines, en Angleterre, l'hérésie est animée contre l'Eglise; comme M. l'abbé Margotti, nous gémissons des blasphèmes qu'elle publie par ses journaux et par ses auteurs. Toutefois, grâce aux efforts d'une publicité courageuse, l'établissement de la hiérarchie catholique a triomphé : elle est sortie victorieuse des lutttes parlementaires; grâce encore à ces mêmes luttes, les libertés catholiques sont debout, se fortifient et s'étendent. Ce côté de la situation britannique n'a pas, ce nous semble, dans les pages dont nous parlons, une mention suffisamment honorable. Puisqu'il est si désirable que le catholicisme, suivant l'expression du grand Joseph de Maistre, *parle français et anglais*, suivons, avec l'intérêt d'une charité patiente et sympathique, le mouvement de transformation religieuse de plus en plus rapide qu'une force divine imprime à *l'Ile des saints ;* tendons une main amie à nos frères séparés, et en restant sévères pour les violences et les perfidies, ne jetons jamais entre un grand peuple et la vérité aucune parole qui puisse retarder leurs embrassements.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, l'auteur n'est que juste quand il signale, dans l'intérêt de la papauté, les manœuvres de la révolution et de l'hérésie; quand il venge, contre les tendances anglo-piémontaises, partiellement acceptées par la diplomatie, la situation politique et civile, agricole, commerciale et industrielle des Etats Romains. Rien n'échappe à ses consciencieuses investigations. Toutes les affirmations de la mauvaise foi et de l'ignorance reçoivent tour à tour, de la part des faits les plus authentiques, pour la plupart officiels, un démenti péremptoire. Que n'a-t-on pas dit? La législation civile et criminelle des Etats Pontificaux est arriérée et inhumaine ; les travaux publics languissent; l'agriculture est en souffrance; les beaux-arts s'étiolent; la population diminue ; le brigandage et l'assassinat exercent une sorte de terreur ; le régime des prisons est cruel ; le gouvernement, par cela même qu'il est papal, est engagé fatalement dans un système de compression inexorable; sans une complète sécularisation, le pape devra toujours être gardé par nos troupes contre ses sujets; un tel contre-sens ne peut durer; il faut en finir et rendre Rome aux Romains. Voilà le dernier mot de ce qui se dit et s'écrit contre Rome;, là, comme toujours, il y a les meneurs

et les dupes ; ceux qui savent qu'ils mentent, et ceux qui ignorent qu'on les trompe. Or, M. l'abbé Margotti se préoccupe des uns et des autres, et c'est pourquoi il a colligé et mis au jour, dans 26 chapitres, tous les documents qui confondent l'imposture et éclairent les préjugés. Il tire un excellent parti, contre le Piémont et l'Angleterre, d'une dépêche de M. de Rayneval, ambassadeur de France à Rome, et de son jugement sur le projet contenu dans la *note verbale*. Pourquoi n'y a-t-il pas joint le plaidoyer si net et si décisif d'un autre diplomate, M. de Corcelles, en faveur du gouvernement pontifical ? Du reste, il lui est facile, en comparant Rome et le Piémont, de battre en brèche les prétentions sophistiques de M. de Cavour. Au point de vue du progrès et des libertés véritables, les Etats Romains, sans nul doute, dépassent le Piémont. Même supériorité dans toutes les branches de l'économie politique et sociale : *Moins d'impôts, moins de pauvres*, plus de richesse et de sécurité publique, plus de garanties légales contre les abus, moins de répressions politiques, moins de détenus, plus de douceur et d'efficacité morale dans le régime des prisons ; incomparablement plus de splendeur dans les arts, les sciences et les lettres ; d'une part, un régime paternel, fondé sur la religion protectrice de l'ordre public et de l'ordre moral ; de l'autre, un régime révolutionnaire violent et corrupteur, confisquant une à une toutes les libertés, grossissant les charges des contribuables, creusant un gouffre dans les finances, sacrifiant les nationaux à une émigration turbulente, et se préparant à troubler par une folle ambition le repos de l'Europe, au risque de la jeter sur des flots de sang aux bras du socialisme. Tel est le bilan respectif des deux gouvernements ; et nous ajoutons même, pour être justes, qu'à bien des égards Rome pourrait donner à l'orgueilleuse et libérale Angleterre des leçons d'humanité, de bonne et florissante administration, de charité surtout, et de paternité politique et civile. Rome ne connaît pas les gros budgets, ce fléau de l'Europe civilisée, et surtout de l'opulente Bretagne. Est-ce donc ce qui sollicite la dédaigneuse pitié de M. de Cavour ?

La sécularisation, si elle était complète, débarrasserait, dit-on, les Romains du pape ; — on se trompe ou l'on trompe : elle *débarrasserait* le christianisme de la papauté, si Dieu, qui veille sur le catholicisme, ne veillait aussi sur la Ville éternelle. Il faut lire dans cet ouvrage sur quel faisceau de raisons et de faits s'appuie cette déduction rigoureuse. Après un tel examen, nul homme de bonne foi,

quel que soit son horizon politique, ne pourra s'empêcher d'admirer et de bénir Pie IX, *vainqueur de la diplomatie*, et de demander pour lui au ciel d'autres victoires.

Aussi recommandons-nous avec un vif empressement cet ouvrage hors ligne à tous les amis de la vérité. C'est vraiment, par anticipation, le jugement de l'histoire sur Pie IX. Peu importent, après cela, certains jugements politiques de l'auteur, étrangers au sujet. Nous n'avons pas ici, on le comprend, à les contrôler. Nous ne voulons voir qu'une sainte cause éloquemment défendue, celle d'un grand pape. On trouvera rassemblées dans ce volume toutes les lumières, dispersées dans les journaux, dans les archives et dans les livres, qui peuvent et doivent dissiper enfin tant de ténèbres. C'est le présent et l'avenir du catholicisme, et par conséquent de la civilisation du monde, que M. l'abbé Margotti a voulu honorer à la fois et préserver. Pouvait-il écrire plus noblement? — Son traducteur, en s'associant à son zèle, en acclimatant parmi nous ces saines et brillantes pages, a rendu au public un service éminent. Il a bien voulu les enrichir d'un récit *sur le voyage du pape en* 1857. C'est la marche triomphale du Pontife, couronné des victoires de l'Eglise. Il était difficile de mieux finir. — Nous nous trompons. C'est un appendice qui termine le volume. L'auteur a mis là tout ce qui peut-être s'était dérobé d'abord à ses recherches ou à sa plume. Nous aurions désiré que ces intéressants détails d'administration pontificale fussent distribués dans les précédents chapitres. Néanmoins, là où ils se trouvent sous forme de suppléments, ils seront lus encore avec plaisir et profit.

GEORGES GANDY.

33. **VIE** *de François-Marie Camper, scolastique-minoré de la congrégation des missionnaires oblats de Marie-Immaculée*, par UN PRÊTRE DE LA MÊME CONGRÉGATION. — 1 volume in-12 de XII-310 pages plus un portrait (1859), chez E. Repos ; — prix : 2 fr.

Un missionnaire oblat s'est plu, avec une tendresse toute fraternelle, à retracer la vie trop courte, mais déjà pleine de vertus et de mérites, d'un jeune confrère mort à l'âge de 21 ans. François-Marie Camper fut une de ces âmes d'élite, ou plutôt un de ces anges de la terre qui, comme saint Stanislas Kotska et saint Louis de Gonzague, après avoir brillé un instant ici-bas, remontent au ciel avec toute la fraîcheur de leur innocence. Le mot *briller* convient peu toutefois à cet humble enfant de la Bretagne ; guéri, dans son berceau, par l'in-

43. **L'EGLISE ROMAINE** *en face de la Révolution*, par M. J. CRÉTINEAU-JOLY; *ouvrage composé sur des documents inédits, et orné de neuf portraits dessinés par* STAAL. — 2 volumes in-8° de 492 et 536 pages (1859), chez Henri Plon; — prix : 15 fr.

Nul écrivain de notre temps ne compte plus de bonheurs que M. Crétineau-Joly dans sa vie littéraire. Qu'il songe ou qu'il ne songe pas à faire un livre, les documents les plus curieux, les notes les plus secrètes lui arrivent pour l'aider ou le solliciter à l'écrire. Sans doute, il doit en cela beaucoup à son habileté, à son caractère et à ses opinions, qui inspirent plus d'une auguste confiance; mais davantage encore peut-être à son étoile. Ses meilleures fortunes lui sont venues à l'improviste, en dehors, sinon à l'encontre, de tout projet et de toute pensée. C'est l'éternelle fable de la fortune visitant ses favoris pendant leur sommeil; fable qui est pour lui une habituelle réalité. Des portefeuilles les plus riches en pièces inédites, à son cabinet, il y a nous ne savons quelle pente qui les y pousse, comme les eaux de la source au bassin. — Et ce qui achève son bonheur, c'est que ces documents, d'un intérêt immortel et non éphémère, lui arrivent toujours à l'instant le plus favorable, avec le plus merveilleux à-propos. Avantage inappréciable, dans ce temps d'actualité, comme on dit, où il faut n'être ni en avance, ni en retard, mais à l'heure, à la minute! Si une circonstance imprévue, indépendante de la volonté de l'écrivain, entrave et retarde soit le travail, soit la publication, c'est un bonheur de plus : le moment n'était pas tout à fait venu, et il était bon d'attendre encore. — Ainsi, vers 1843, lorsqu'il va y avoir recrudescence de guerre aux jésuites, M. Crétineau-Joly, qui n'a jamais connu un jésuite de sa vie, voit arriver à lui tous les éléments de leur Histoire, c'est à dire de leur apologie et de leur défense. Un peu plus tard, en 1847, à la veille d'un nouveau 1769 et 1773 rêvé par la Révolution et l'impiété, le conclave d'où va sortir *Clément XIV*, les cabinets d'où partent les ordres d'abolition des jésuites, lui sont rétrospectivement ouverts, et il y trouve moins encore la condamnation du passé que le coup de mort des *abolitionnistes* en herbe. Le *Sonderbund* semble venir après coup; il vient pourtant, lui aussi, à son heure, car 1848 n'est pas la fin, mais le signal de la révolution européenne, et c'était juste le moment de donner le sens de l'événement déjà accompli, et surtout de mettre en garde contre les terribles éventualités de l'avenir. — Enfin, voici l'*Eglise romaine en face de la*

Révolution, qui éclate au milieu du trouble, de l'agitation, des anxiétés et des craintes présentes, non pas comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, présage de malheur, mais, espérons-le, comme le coup de tonnerre qui doit dissiper l'orage. Et plus que jamais admirons l'à-propos. Ce livre devait paraître il y a quelques mois : il a fallu une réunion exceptionnelle d'obstacles pour l'enrayer, et pour retarder son entrée jusqu'au moment où il pouvait produire toute son impression. — Expliquons-nous.

Il y a déjà plus d'un an que les amis de M. Crétineau-Joly et les curieux de découvertes historiques, apprirent que les papiers du cardinal Consalvi étaient tombés entre ses mains. Ces papiers en langue italienne, entièrement écrits de la main du cardinal, signés et annotés par lui, ont été rédigés pendant son exil à Reims, en 1812. Il les a divisés en quatre parties : *Mémoires sur le conclave tenu à Venise en* 1800 ;—*Mémoires ou Souvenirs sur le concordat signé à Paris le* 15 *juillet* 1801 ; — *Mémoires sur le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise;—Mémoires sur diverses époques de ma vie*. D'après une clause expresse du testament de Consalvi, ces documents ne devaient voir le jour que lorsque la sainte mémoire du pape Pie VII serait attaquée. Les détenteurs de ces précieux papiers ont cru ce moment venu à l'apparition de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, et ils les ont confiés à M. Crétineau-Joly pour en tirer parti, comme il sait si bien faire, au profit du Saint-Siége, de son gouvernement et de ses doctrines. — Certes, il y avait dans l'annonce de la publication prochaine de documents d'une telle autorité, de quoi piquer la curiosité publique, désireuse de savoir enfin l'histoire vraie des événements les plus importants de ce siècle, d'événements exposés d'une manière si contradictoire par les amis ou par les ennemis du Saint-Siége. Aussi, il y a quelques mois à peine, la seule traduction, sans encadrement ni commentaire, des *Mémoires du cardinal Consalvi*, eût suffi, et au delà, à défrayer les plus avides empressements des amateurs de la vérité historique. Mais, au milieu des préoccupations présentes, l'élection de Pie VII, le concordat de 1801, le divorce et le second mariage de Napoléon, les cardinaux noirs et les cardinaux rouges, l'emprisonnement du pape et le concordat subreptice de Fontainebleau, le cardinal Consalvi et M. Thiers, qu'est-ce que cela? Il s'agit bien aujourd'hui de ce passé, si près de nous, il est vrai, par la distance chronologique, mais si loin par la distance qu'a faite une attention immensément détournée ! Il ne s'agit plus du

passé quel qu'il soit, mais du présent, gros d'un redoutable avenir.

En concevant le plan de son livre, M. Crétineau-Joly semble avoir eu le pressentiment, et même la claire prévision, de l'état où devaient être les esprits au moment de sa publication. Il ne pouvait convenir à son caractère et à son talent, si indépendants et si personnels, de s'effacer derrière un autre, cet autre fût-il même le cardinal Consalvi, et de réduire son rôle à celui d'un simple traducteur. Il voulait bien traduire, et laisser la parole au grand cardinal, car son bon goût lui disait que toute analyse ne vaudrait jamais le texte même du négociateur, de l'acteur principal dans le drame historique dont il était chargé de donner le dernier mot au public; mais le drame lui-même, il fallait le construire; il fallait mettre l'illustre acteur en scène, lui dresser une estrade d'où il pût se faire entendre dans toute la majesté de son grand caractère et de son beau langage. De là la nécessité de jeter dans un cadre les *Mémoires* du cardinal Consalvi; nécessité d'autant plus absolue, qu'il n'était pas encore opportun de les publier dans leur intégralité, et que, pour faire un tout, il fallait que les fragments fussent soudés ensemble par des transitions et un récit. Naturellement, ce cadre ne pouvait être autre que le tableau des règnes de Pie VII et de Napoléon, règnes simultanés et se pénétrant l'un l'autre. —Mais l'œuvre de Pie VII et de Napoléon, œuvre réparatrice de grands désastres, œuvre contrariée et troublée trop souvent par le contre-coup de ces désastres mêmes, ne pouvait être bien exposée et bien comprise qu'à la condition de remonter à la source des maux auxquels on voulait opposer une digue, car ils débordèrent encore dans le champ qu'on cherchait à préserver, et gâtèrent l'ouvrage. Le livre de *Pie VII et Napoléon* sera donc précédé d'un autre qui en contiendra les préliminaires essentiels; c'est le livre intitulé : *Pie VI et la Révolution française,* et tous les deux formeront le premier volume de l'ouvrage.

A la rigueur, M. Crétineau-Joly pouvait s'en tenir là. Bien que le cardinal Consalvi ne soit mort que le 24 janvier 1824, et qu'il ait pris une part magnifique au commencement du règne de Léon XII, son grand rôle s'achève à la mort de Napoléon et de Pie VII, et ses *Mémoires*, dont il s'agissait de répandre la lumière sur les événements religieux et politiques plus haut indiqués, s'arrêtent à 1812. Mais la Révolution, un instant enchaînée par le bras de fer de Napoléon et par la main plus douce quoique plus puissante de Pie VII, a bientôt repris sa marche, et comme on était remonté à ses origines, il fallait la suivre

dans ses développements et ses ravages jusqu'à l'heure présente, dans ses projets et ses menaces pour l'avenir. De là les trois livres du second volume : *Léon XII et Charles X; — Grégoire XVI et l'insurrection de juillet* 1830; — *Pie IX et la Révolution européenne;* de là le titre général de l'ouvrage, dont on entrevoit maintenant tout le sens et toute la portée : *l'Eglise romaine en face de la Révolution.*

Voilà donc les deux ennemis en présence, le faible et le fort, le vainqueur et le vaincu ; et dans cette lutte surnaturelle, à la fois infernale et divine, le vaincu, c'est le fort ; le vainqueur, c'est le faible. C'est cette lutte de l'Eglise romaine et de la Révolution que M. Crétineau-Joly a voulu raconter dans son ouvrage ; et comme, du côté de la Révolution, elle a été, depuis trente ou quarante ans, plus hypocrite et plus mystérieuse que jamais, c'est dans le second volume, consacré à cette période, et où tous les masques sont déchirés, tous les secrets divulgués, que gît le grand intérêt, l'admirable opportunité de l'œuvre. — N'allons pas cependant calomnier le premier volume au profit du second, ni faire de l'un le simple marche-pied de l'autre. Que de révélations dans ce premier volume ! ou, au moins, que de lueurs, jusqu'à ce jour éparses, désormais réunies en faisceau pour projeter une lumière capable d'éblouir un aveugle ! Qu'on lise, par exemple, le tableau de l'Europe à la veille de la Révolution française, de cette triple conspiration du jansénisme, du philosophisme et du gallicanisme laïque, marchant momentanément de conserve, malgré leurs haines réciproques et leurs rancunes profondes, à la sape de l'Eglise et du christianisme. Jamais cette concorde dans le mal et la destruction, la seule concorde possible à l'erreur, n'avait été mise dans une telle évidence. C'est le jansénisme qui semble d'abord marcher en tête, ou qui, du moins, est jeté en avant par l'impiété. De la Hollande, son principal repaire, il se rend à la Cour de Marie-Thérèse, et y enfante le joséphisme ; d'Autriche, il passe en Italie, où il convoque le synode schismatique de Pistoie ; puis il retourne en Allemagne, pour y tenir la conférence d'Ems ; mais comme c'est de la France que doit partir l'incendie révolutionnaire, dès l'ouverture des Etats généraux il s'installe à l'Assemblée constituante, où il rédige, en union avec les avocats, la Constitution civile du clergé, œuvre spéciale de l'abbé Grégoire et de l'avocat Camus, du *pieux* Camus, comme dit M. Thiers, qui s'entend à décerner des certificats de piété à sa manière. Louis XVI lutte par sa répugnance et ses regrets, l'épiscopat par la parole et le refus de serment : roi et

évêques sont soutenus par Pie VI ; mais le flot a monté et a tout englouti. En présence de l'échafaud du 21 janvier, les rois de l'Europe sont paralysés par la terreur; seul Pie VI, dans une allocution « la plus » magnifique peut-être, et à coup sûr la plus saintement audacieuse » du Bullaire romain, » Pie VI, presque octogénaire, n'ayant plus pour appui qu'un sceptre de roseau, porte, en pleine Terreur, un sublime défi à la Révolution déchaînée (t. I, pp. 179, 180). Mais l'attentat était consommé, cet attentat qu'en 1593, deux cents ans auparavant heure pour heure, le Tasse, jamais aussi *vates* que ce jour, avait entrevu et douloureusement chanté dans une octave de sa *Gerusalemme conquistata* : « Cette France, aujourd'hui si embellie » par la nature et par l'art, un jour on la verra pâle, défaite et cou- » verte de deuil. Elle n'aura pas un temple qui ne soit violé, pas une » retraite que la fureur ne souille. La couronne sera veuve, ses tré- » sors dissipés, le royaume triste et malade; enfin le plus beau rejeton » de l'arbre royal sera coupé, retranché, et la tige foudroyée (t. I, » p. 170). » Cette prodigieuse prophétie, si heureusement exhumée par M. Crétineau-Joly, fut frappée d'un arrêt de suppression, comme attentatoire aux droits de la couronne et à l'inaltérable fidélité des Français, par le Parlement de Paris, qui devait en hâter l'accomplissement par ses oppositions, et en être lui-même la victime.

A la Révolution, c'est-à-dire à l'impiété triomphante, William Pitt comprit qu'on ne pouvait opposer que l'idée religieuse. Au milieu de tous les affaissements royaux de l'Europe, il conçut le projet d'une croisade dont le pape devait être le chef suprême et le lien ostensible, et tous les ambassadeurs britanniques eurent ordre de le proposer aux Cours étrangères. Dans des vues tout anglaises, et non dans un dessein de reconstruction catholique, Pitt voulait mettre la grande image de la papauté en face de la Révolution, c'est-à-dire de la France, espérant amener ainsi la ruine de l'éternelle rivale de son pays. Une négociation officieuse s'ouvrit à Londres entre le cabinet de Saint-James et les prélats émigrés, puis une correspondance s'engagea à ce sujet entre ces mêmes prélats et la Cour de Rome. En mai 1794, François de Conzié, évêque d'Arras, écrivait, sans caractère officiel, au cardinal de Bernis, une longue lettre, où était exposé tout le plan de la coalition. Un mois après, le cardinal de Bernis répondait au nom du pape pour refuser toute accession à un projet qui, avec la léthargie des princes et après la ruine du prestige pontifical, n'était, hélas ! qu'un anachronisme et une chimère (t. I, pp. 189-

197). La Révolution suivit son cours. Trois ans plus tard, Duphot tombait frappé d'un coup de feu dans une rue de Rome, légitimement puni, comme le raconte Consalvi, alors ministre des armes (ibid., p. 210), de sa complicité dans une révolte destinée à renverser le gouvernement pontifical; et Pie VI, enlevé à sa capitale, allait achever son martyre à Valence.

C'était le dernier pape, au dire et dans les espérances de la Révolution. Et, en effet, le Sacré-Collége, dispersé, était mis dans l'impossibilité de se réunir. Mais la coalition contre la France et la campagne de Souwarow en Italie, lui permettent de s'assembler à Venise. Ici commencent vraiment et le rôle et les *Mémoires* du cardinal Consalvi. Il a raconté ce conclave de Venise, dont il ne fut pas, comme on l'a dit, le régulateur, mais où son influence fut réelle. Dans son récit, on voit comment l'exclusion donnée par l'Autriche au cardinal Bellisoni amena l'élection de Pie VII; on voit encore l'action du joséphisme, essayant, après tant de bouleversements, de reprendre contre l'Eglise son œuvre de sourde persécution, non toutefois par la Cour de Vienne, mais par les conseillers de chancellerie, et surtout par le baron de Thugut, ami ou héritier des ministres philosophes du xviiie siècle. Mais Bonaparte gagne la victoire de Marengo, et le pontife peut retourner à Rome. Quatre jours après la bataille, Bonaparte écrivait aux deux autres consuls : « Aujourd'hui, malgré ce qu'en » pourront dire nos athées de Paris, je vais en grande cérémonie au » *Te Deum* qu'on chante à la métropole de Milan. » C'était le premier signal de l'œuvre de réparation qu'allait entreprendre son génie. En effet, il prie immédiatement le cardinal Martiniani de faire part de son projet au nouveau pape, et Consalvi, qui vient d'être revêtu de la pourpre romaine et nommé secrétaire d'Etat, entame des négociations avec le gouvernement français. Le prélat Spina et le Père Caselli se rendent à Paris pour traiter l'affaire du concordat. L'abbé Bernier est le porte-voix du premier consul. Mais on ne s'entend ni sur les hommes, ni sur les choses, et Bonaparte, dont toutes ces lenteurs ont bien vite épuisé la patience, mande à Paris le cardinal Consalvi lui-même. Avant de mettre ces deux hommes en présence, citons cette page où la grâce, ordinairement sacrifiée par M. Crétineau-Joly à la force, glisse son rayon : « Jeunes encore tous deux, » ils ont, au suprême degré, le génie de la politique, la coquetterie » de la femme et la prudence consommée des vieux diplomates » Comme tous les grands esprits italiens qu'apprécia Machiavel, tous

» deux ne sont pas simples, mais moitié cygnes, moitié renards.
» Bonaparte est hardi par calcul et audacieux de sang-froid. Avec
» ses yeux qui lancent des éclairs et ses lèvres toutes chargées de tonnerres, il arrive à la douceur par une feinte brusquerie ou par une
» violence empruntée. Il menace de la victoire, afin de séduire plus
» sûrement. Sa beauté sévère n'a pas moins d'autorité que de grâce.
» Il est armé de sarcasmes, cuisants comme la pierre infernale ; on
» dirait une mine d'or aimant parfois à se couvrir de pierres fausses.
» — Consalvi, insinuant comme un parfum, sait se faire un devoir de
» ne jamais négliger l'art des complaisances utiles, pourvu qu'elles
» soient honnêtes. La nature perfectionnée par la plus exquise aménité, a tout prodigué pour seconder en lui l'extrême désir qu'il a
» de plaire à chacun. Dans sa parole comme dans son attitude, on
» reconnaît le *senatorius decor* du patricien de la vieille Rome. Sa
» belle tête, qui ne se courbera jamais ni devant la force ni devant
» la haine, rayonne de franchise contenue et de sérénité intelligente.
» En le voyant, on sent que jamais homme ne montrera une plus
» sage application de l'habileté dans la vertu et du calcul dans la
» droiture. — Avec Bonaparte, il va regarder les petits incidents
» comme des victimes que l'on doit sacrifier aux grandes affaires. Ils
» savent admirablement tous deux, quand ils le voudront, prendre
» l'épi dans son sens ; néanmoins, les préoccupations ambitieuses ne
» feront jamais oublier au prince de l'Eglise que tout ce qui se fait
» bien se fait toujours assez tôt. Quand ces deux hommes vont se
» trouver en présence, essayant par tous les charmes de l'esprit de
» diminuer leurs défauts au profit de leurs qualités, nous verrons
» quel sera celui qui développera le mieux ce tempérament de l'espoir et de la patience, véritable tempérament de l'homme d'Etat
» (t. I, p. 257). » — Ils sont en présence dès le lendemain de l'arrivée de Consalvi, car Bonaparte lui a fait dire qu'il le recevrait à deux heures, et « en *cardinal* le plus qu'il lui serait possible. » Consalvi est reçu, non pas en audience secrète, à la Malmaison, comme le dit M. Thiers, toujours si bien renseigné, mais en grande parade, aux Tuileries, devant les trois consuls, les grands corps de l'Etat, les généraux et officiers du palais ; soit que le premier consul voulût par là l'éblouir et l'effrayer, soit plutôt qu'il cherchât à se lier lui-même et à s'engager, en face de toute la France, à mener à fin une œuvre si solennellement annoncée. Cinq jours seulement sont donnés, après lesquels, en cas d'insuccès, le cardinal doit retourner à Rome. — Les

négociations commencent aussitôt, et, comme Bonaparte s'y attendait sans doute, les cinq jours sont de beaucoup dépassés. Enfin le *Moniteur* annonce que « le cardinal Consalvi a réussi dans l'objet qui » l'a amené à Paris, » et le lendemain, le premier consul doit proclamer, dans un dîner public de plus de trois cents couverts, l'heureuse nouvelle de la signature du traité. Mais, au moment d'apposer cette signature chez Joseph, qui paraît n'avoir eu aucune part odieuse dans cette affaire, l'abbé Bernier présente une copie d'un concordat tout autre que le concordat convenu. Suit une longue séance de vingt-quatre heures, vainement employée à arranger le différend ; et le lendemain, en présence de tous les conviés au banquet, Bonaparte, le visage enflammé et d'un ton dédaigneux, menace de jouer le rôle de Henri VIII, non-seulement en France, mais dans presque toute l'Europe où s'étend l'influence de son pouvoir. Cependant, désarmé par le calme de Consalvi et par l'intervention du ministre d'Autriche, le comte de Cobentzel, il autorise par des paroles contradictoires une dernière conférence, qui, après une discussion de onze heures, aboutit à une rédaction à grand'peine adoptée. Les points en discussion étaient la liberté de l'Eglise et l'exercice public du culte catholique. Si Bonaparte céda, c'est qu'il se réservait sans doute de reprendre par les articles organiques une partie de ce qu'il accordait.

Nous ne voulons pas déflorer davantage le récit si pittoresque et si dramatique du cardinal Consalvi, qui, bien qu'il expose l'histoire extérieure plutôt que l'histoire intérieure du concordat, en apprend plus et mieux sur ce traité culminant du XIXe siècle, que tous les autres historiens. Ce n'est pas le seul emprunt curieux et inédit que M. Crétineau-Joly ait fait aux *Mémoires* de Consalvi. Il faut lire encore le récit du sacre, du mariage avec Marie-Louise, du concordat de Fontainebleau, des négociations de Consalvi avec le prince régent d'Angleterre, du congrès de Vienne, et surtout cette scène, plus grande que les plus grandes de Plutarque, où Consalvi, paraissant, avec les cardinaux noirs, devant le maître du monde qui semble supposer qu'avec lui pour secrétaire d'Etat la rupture avec Rome n'aurait pas eu lieu, répond courageusement et à trois fois : « Sire, » j'aurais fait mon devoir (t. I, pp. 409 et suiv) ! » — Même dans dans ce premier volume, M. Crétineau-Joly a eu le bonheur de puiser à d'autres sources que les *Mémoires* de Consalvi. Citons, par exemple, l'allocution simple et sublime de Pie VII au régicide Alquier (p. 395) ; le projet d'enlèvement du pape par les Anglais, à Savone,

d'après le cardinal Bernetti (p. 441), etc. Tout cela est la réfutation péremptoire de M. Thiers, dont quelques catholiques voudraient nous faire absoudre en bloc le passé, et même l'avenir, pour une heure de justice ou de prudence, bientôt rétractée dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — Entre autres détails curieux de ce volume, indiquons enfin l'analyse d'un concile constitutionnel de 1797, où un nommé Ponsignon, « qui poussait le patriotisme français jusqu'à » l'ignorance la plus absolue du latin, » inventa le culte français, transmis ensuite par Grégoire à l'abbé Châtel, et où Vernerey, un autre intrus, toujours patroné par Grégoire et ses adhérents, formula le projet de l'enseignement du latin par les auteurs ecclésiastiques, projet d'enseignement anticlassique, ressuscité par le P. Ventura et autres ennemis du *paganisme* (t. I, pp. 334-336).

Malgré tant de détails inédits, ce volume ne change rien à l'idée générale que les gens sages se faisaient de Napoléon. Pas plus que nous, M. Crétineau-Joly ne croit à des projets de schisme, qui n'existèrent jamais dans sa tête qu'à l'état de chimère (p. 467). Chez ce grand génie, il y avait des poses réfléchies et des rôles calculés. Il feignait la colère et combinait la menace ; mais menace et colère n'étaient qu'une espèce de draperie révolutionnaire, rassurant les uns, effrayant les autres, sous laquelle il cachait une résolution froide, que l'ambition n'empêchait pas de tourner en fin de compte au profit d'une reconstruction religieuse et sociale. Voilà ce que M. Crétineau-Joly se plaît à reconnaître. Il rejette comme une invention cruelle la scène violente de Fontainebleau, que Pie VII lui-même a toujours niée (p. 445), et il raconte avec pathétique la mort chrétienne de Napoléon. Il cite d'abord, avec son bonheur accoutumé, ce mot de Montaigne : « Arrivé à ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y » a plus que feindre ; il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il » y a de bon et de net dans le fond du pot. » Et il ajoute : « L'Em» pereur le montra très-sincèrement, très-chrétiennement ; puis il » mourut avec la bénédiction et les regrets du pontife qui l'avait tant » aimé (p. 473). » Exécuteur testamentaire de Consalvi, et surtout de Pie VII, qui eut toujours pour Napoléon une tendance, un faible, partagés, du reste, par le grand homme ; de Pie VII, qui empêchait la publication d'un pamphlet injurieux pour son nom, alors cruellement traité au congrès d'Aix-la-Chapelle (p. 471), M. Crétineau-Joly devait avoir pour l'Empereur non-seulement de la justice, mais encore de la pitié et un respect affectueux. Certes, il ne dissimule

pas ses fautes ; mais sans obéir à des calculs politiques dont il est incapable, ces fautes, il les rejette justement sur le compte de la Révolution, pour ne laisser à l'homme que ses qualités et ses œuvres. Il est de l'intérêt même de la fortune napoléonienne que cette distinction se fasse, et qu'on sépare sa cause de tout alliage révolutionnaire. Courtisan de personne, pas même de ses affections, M. Crétineau-Joly n'a pas été flatteur, il a été simplement vrai. Mais s'il n'y a rien de plus terrible que la vérité pour la médiocrité vicieuse, il n'y a rien aussi de plus indulgent pour la grandeur, même entachée de fautes. Napoléon est un de ces hommes à qui le grand éclat de la vérité fera toujours une assez belle lumière, au sein même des ombres projetées par les fautes et les revers. M. Crétineau-Joly s'est souvenu que Napoléon est une des gloires de la France ; or, il appartient à un parti qui n'en renie aucune. C'est affaire à la Révolution, dont il est un des plus redoutables adversaires, de scinder la tunique glorieuse de notre pays, de jeter le schisme dans ses grands souvenirs. — Mais, répétons-le, quelque neuf, quelque terrible que soit ce volume, il est un almanach de l'an passé, une innocence candide, en comparaison du second, dont nous devons renvoyer le compte-rendu au mois prochain. U. Maynard.

44. **LES FASTES** *de la guerre d'Orient : Histoire politique, militaire et maritime des campagnes de Crimée et de la Baltique*, par M. Eugène Pick (de l'Isère) ; — 7e *édition, augmentée du Rapport officiel présenté à l'Empereur sur l'organisation de l'armée d'Orient*, par M. le maréchal Vaillant. —1 volume in-8° de VIII-466 pages ornées de gravures sur bois et sur acier, et d'une carte du théâtre de la guerre (1858), à la librairie napoléonienne des arts et de l'industrie, rue du Pont de Lodi ; — prix : 5 fr.

Voici un ouvrage sur la *Guerre d'Orient*, destiné, ce semble, par son exactitude comme par les documents et les détails plus complets qu'il renferme, à prendre un rang à part au milieu d'un grand nombre d'autres publiés sur le même sujet. Remontant aux sources, ce livre fournit tout d'abord, sur les causes et l'origine de cette guerre, de très-précieux renseignements. Il retrace ensuite avec beaucoup de méthode et de clarté les faits importants qui se rattachent à son histoire, depuis la prise de Bomarsund, les batailles de l'Alma, d'Inkermann, de la Tchernaïa, jusqu'à l'assaut de la tour Malakoff et à la prise de Sébastopol ; et enfin le retour de nos braves soldats de Crimée, dans cette journée mémorable du 29 décembre 1856, dont Paris et la France garderont longtemps le souvenir. Tous ces faits

ralement plus à l'esprit qu'au cœur; elles affectent souvent une forme un peu trop métaphysique et abstraite. Le style, quoique toujours pur, est légèrement affecté et prétentieux pour un livre de ce genre. Des considérations plus simples, plus à la portée de tous les esprits, plus affectueuses surtout, auraient été préférables. A ce défaut près, les âmes pieuses en retireront le fruit que l'auteur a en vue. C. POUSSIN.

55. **MÉDITATIONS** *sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sur les grandes vérités de la foi*, par le vénérable LOUIS DE GRENADE, de l'Ordre des frères-prêcheurs; *nouvelle traduction*, par l'abbé M.-J. COUSSINIER. — 1 volume in-12 de 304 pages (1855), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — *prix : 2 fr.*

Parmi les bons livres dont la piété des fidèles aime à se nourrir, pendant le saint temps de carême surtout, il faut placer les *Méditations sur la Passion*, du bienheureux Louis de Grenade, un de nos meilleurs auteurs de spiritualité. A beaucoup de solidité, elles joignent beaucoup d'onction, et elles ont surtout un caractère pratique qu'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages de ce genre. Peut-être une critique sévère aurait-elle à y relever quelques défauts; ainsi, des longueurs; mais est-ce bien un défaut en pareille matière, et l'amour qui médite sur le plus grand acte d'amour qui ait jamais étonné le monde, la douleur qui médite sur la plus grande douleur qui ait jamais été soufferte, l'amour et la douleur ne se complaisent-ils pas aux mêmes pensées, aux mêmes paroles? Ainsi encore quelques subtilités, quelques antithèses qui échappent de temps à autre à l'auteur, et dont voici un exemple : « O bon Jésus, une seule croix ne suffisait pas à votre amour, il vous » en fallait une seconde; il vous fallait *une croix de passion* et *une* » *croix de compassion*; des *clous de fer* pour votre corps et des *clous* » *de douleur* pour votre âme (p. 119); » mais l'auteur est espagnol, et d'ailleurs les antithèses sont plus dans les mots que dans les idées, et n'empêchent pas, même dans le passage que nous citons, le sentiment d'être naturel et vrai. Quelques explications de la sainte Ecriture paraissent aussi un peu forcées : « La Genèse rapporte que » la première femme fut formée d'une côte d'Adam, et qu'à la place » de cette côte Dieu mit de la chair. Or, que signifie cela? si ce » n'est que le Père éternel prit de vous la force pour en faire part à » l'Eglise votre épouse, et en revanche vous donna sa chair, c'est-à-

» dire sa faiblesse; *aussi votre épouse est-elle devenue forte, tandis* » *que vous êtes demeuré sans vigueur et sans force* (p. 52). » Ce que dit ici Louis de Grenade est vrai au fond ; mais cela est-il bien indiqué par le mode divin de la création de la femme? Malgré l'exemple de plusieurs saints Pères, nous croyons, comme saint François de Sales, qu'il faut être scrupuleux avec l'Ecriture sainte, et craindre de changer la parole de Dieu en simple parole de l'homme. On a trop abusé des allégories. Nous ne généralisons pas cette critique en ce qui touche Louis de Grenade, il y prête moins que beaucoup d'autres auteurs mystiques, et son livre, nous le répétons, est aussi solide que pieux. — Quant à la traduction, elle est facile et coulante; on s'aperçoit à peine, en lisant l'ouvrage, que ce n'est qu'une traduction. F. LAGRANGE.

56. **MÉMOIRES** *sur les journées de septembre* 1792, par M. JOURGNIAC DE SAINT-MÉARD, Mme la marquise DE FAUSSE-LENDRY, l'abbé SICARD et M. Gabriel-Aimé JOURDAN, président du district des Petits-Augustins; *suivis des délibérations prises par la Commune de Paris, et des procès-verbaux de la mairie de Versailles; avant-propos et notes* par M. F. BARRIÈRE. — 1 volume in-12 de XXII-314 pages (1858), chez Firmin Didot frères, fils et Cie (*Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le* XVIII*e siècle*); — prix : 3 francs.

Ces *Mémoires* ont paru en 1823, dans la collection relative à la Révolution française, publiée par MM. Berville et Barrière; ils sont reproduits avec les changements qu'ont motivés de nouvelles recherches. Tel est l'avertissement des libraires-éditeurs, placé en tête de ce volume. Il est suivi d'un avant-propos, où est mise en lumière la pensée honnête et conservatrice qui a inspiré et dirigé ce travail. Cette pensée, toutefois, n'est pas sans reproche. Il est dit (p. IV), à la louange du *Tableau de Paris*, par Mercier, que la capitale, avant la Révolution, offrait partout « les vestiges de l'ignorance et de la bar» barie. » Plus loin, nous lisons : « L'Assemblée constituante a commis » beaucoup d'erreurs, mais ces *erreurs sont effacées*, et nous re» cueillons encore le fruit du *bien qu'elle a fait* (p. 38, note). » Ce jugement sur l'Assemblée constituante qui a déchaîné, malgré quelques réformes utiles, la Révolution sur la France, se retrouve malheureusement dans une foule d'écrits honnêtes. *C'est un des signes* les plus tristes des influences révolutionnaires sur les meilleurs esprits; voilà ce qu'il faut redire dans la situation menaçante où les

plus les fidèles et sont plus accessibles à leur intelligence et à leur imitation, que ces tortures inouïes qui les révoltent, parce qu'ils n'ont pas ce qu'il faut pour les comprendre. C. POUSSIN.

72. **LE PÈRE TROPIQUE**, ou *la première campagne de Pierre Maulny, ancien marin, racontée par lui-même,* publiée par M. Just GIRARD. — In-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 3e série*); — prix : 35 c.

Le père Tropique, bon vieux marin, commensal du logis de M. de Versac, raconte aux enfants de son ami, retenus tristement à la maison un jour de pluie, son début dans la märine et les aventures de sa première campagne. Il le fait un peu dans le style de son ancien métier, et commence ainsi « Je suis né natif de Troyes en » Champagne, patrie des andouillettes et des bonnets de coton » (p. 17). » Ce début donne une idée du genre. Ajoutons cependant que la narration ne se soutient pas sur ce ton plaisant et comique dont on ne tarderait pas à se lasser : elle est bientôt plus grave, toujours aimable, intéressante d'ailleurs, souvent même instructive. — *Cette première campagne maritime* est tout simplement un *Voyage à l'île Bourbon,* fait en 1811, et dont le passage et le baptême de la ligne, avec le sauvetage d'un homme à la mer, forment le principal épisode. — Une description de l'île Bourbon, divers détails sur ses habitants, créoles et noirs, quelques scènes émouvantes, complètent le récit du père Tropique. — Il y a là encore quelques beaux exemples de courage, de piété. — Excellent petit volume pour de jeunes écoliers.

73. **VOIE DU SALUT**, *ou Méditations qu'on peut faire en tout temps, petits traités de la Passion et de la prière, réglement de vie abrégé, maximes spirituelles, protestation pour la bonne mort, et quatre cantiques de saint Alphonse de Liguori, traduction nouvelle*, par M. L. DUJARDIN, prêtre de la Congrégation du très-saint Rédempteur. — 1 volume in-32 de 460 pages (1858), chez H Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 20 cent.

L'ouvrage publié par saint Alphonse de Liguori, sous le titre de : *Voie du salut*, est un recueil de méditations dont le traducteur ne donne ici que la première partie. Outre les considérations que l'on peut méditer en tous temps, le saint évêque avait rassemblé, dans une seconde partie, des méditations propres à diverses époques ou fêtes de l'année. On en réserve l'impression, dans ce même format,

pour un avenir prochain, de manière à reproduire en deux charmants volumes tout l'ensemble primitif. — Ces méditations, qui ont pour objet principal les vérités éternelles ou fins dernières, sont suivies de deux petits traités sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sur la prière, d'un réglement de vie, de maximes spirituelles, d'une protestation pour la bonne mort et d'un cantique à la sainte Vierge. — Ceux qui aiment les méditations courtes, solides et pieuses, rechercheront avec empressement cet excellent opuscule de saint Liguori.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

Par un décret en date du 20 janvier dernier, publié dans le *Journal de Rome* du 26, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants ;

L'Allemagne, par M. LE BAS, maître de conférence à l'Ecole normale. — 2 volumes in-8° à 2 colonnes avec gravures, faisant partie de la collection intitulée l'*Univers pittoresque, histoire et description de tous les peuples, de leur religion, mœurs, coutumes, industrie.*

Documenti relativi alla suppressione dei gesuiti, accettati e sempre vigenti in Toscana, con una prammatica di Leopoldo I. (*Documents relatifs à la suppression des jésuites, acceptée et toujours en vigueur en Toscane, avec une pragmatique de Léopold* Ier.)

Opere inedite di Francesco GUICCIARDINI, *illustrate de Giuseppe* CANESTRINI, *e publicate per cura* dei conti Pietro e Luigi GUICCIARDINI. (*Œuvres inédites* de François GUICCIARDINI, *illustrées* par Joseph CANESTRINI, *et publiées par les soins* des comtes Pierre et Louis GUICCIARDINI.)

VARIÉTÉS.

UNE MANUFACTURE DE BIBLES EN AMÉRIQUE.

Nous donnons sans commentaire les détails qui suivent ; nous les trouvons dans le numéro de juillet-août de l'*Ami des Missions* (*Missions Freund*), journal allemand publié à Strasbourg. — Ils lui sont transmis par M. Frédéric Monod, jadis l'un des ministres de l'Eglise nationale française protestante, et aujourd'hui à la tête d'une Eglise

» M. de Bonald jusqu'aux récentes productions du traditionalisme » (p. 500). » La même pensée anime tous ces apologistes : établir les fondements de la foi sur les ruines de la raisou, et la nécessité de l'ordre surnaturel sur la négation de l'ordre naturel. — L'auteur s'engage ici dans une assez longue philippique contre les traditionalistes. « Le traditionalisme, dit-il, forme moins aujourd'hui » parmi nous une école qu'un parti ; il a un esprit et des tendances » plutôt que des principes et des doctrines. Aussi, le définir n'est pas » chose facile; et parmi la diversité mobile de ses formules et la contra- » diction de ses affirmations, l'on ne rencontre plus guère qu'un côté » permanent et saisissable, celui de ses négations. Le traditionalisme, » sous ce rapport, ressemble beaucoup à une négation de l'ordre na- » turel. Il paraît n'admettre en dehors de la foi, en dehors de l'ensei- » gnement traditionnel qui en est la source, ni vérité, ni bonté, ni » beauté, ni vertu, ni religion, ni droit, ni civilisation véritables. Il » est difficile, du moins, de rattacher logiquement à un autre prin- » cipe ses thèses contre la philosophie, contre les classiques païens, » contre les arts grecs et romains, contre les législations tant an- » ciennes que modernes, contre la liberté, contre l'économie politique, » contre l'industrie, en un mot, contre tous les efforts et les conquêtes » de la raison et de l'activité humaines (pp. 502 et 503). » Comme on le voit, M. l'abbé Cognat ne frappe pas ses adversaires de main morte : plusieurs de NN. SS. les évêques, des princes de l'Eglise éminents, seront sans doute bien étonnés de passer pour ennemis *des conquêtes de la raison et de l'activité humaines.* Il est facile d'exagérer les principes des traditionalistes pour les combattre avec plus de succès. Qui donc a jamais nié, même en apparence, l'*ordre naturel?* Proclamer bien haut la nécessité de christianiser l'enseignement, en contrebalançant les effets désastreux de la littérature trop exclusivement païenne, est-ce donc être l'ennemi de la civilisation et du progrès?—Mais là ne s'arrête pas M. l'abbé Cognat ; écoutons-le : « Malgré les restrictions nécessaires pour se maintenir dans les limites de » l'orthodoxie, qu'il ne veut pas franchir, le traditionalisme obéit au » même esprit qui lui donna naissance, et préfère se contredire plu- » tôt que de se désavouer. Le traditionalisme maintient donc en » principe la distinction de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, » il signe volontiers les propositions qui sauvegardent les droits légi- » times et inaliénables de la raison ; mais, dans la pratique, il met » la raison dans une dépendance si absolue, si universelle de la révé-

» lation, il amoindrit tellement son rôle, il exagère et étale avec tant » de complaisance ses erreurs, ses incertitudes et sa faiblesse, que, » tout compte fait, il ne laisse guère de milieu entre le scepticisme » et l'Evangile, entre la folie et la foi (p. 503). »—Il y a ici autant d'exagérations encore que de mots. Si nos lecteurs veulent bien se reporter à la page 343 de notre tome XII et à la page 250 de notre tome XV, ils y trouveront un exposé que nous croyons beaucoup plus exact et beaucoup plus fidèle des doctrines de ce qu'on est convenu d'appeler le traditionalisme. En le comparant aux accusations sans fondement que nous venons de citer, on pensera probablement avec nous qu'il suffirait de ne rien exagérer pour commencer peut-être à s'entendre. Mais que l'on partage ou non les idées de M. l'abbé Cognat, il est impossible de ne pas voir dans son livre un ouvrage bien écrit, intéressant, curieux, plein de recherches consciencieuses, et de nature surtout à provoquer des études nouvelles sur des matières fort importantes. C. Poussin.

79. **LA COCHINCHINE ET LE TONQUIN.** — *Le pays, l'histoire et les missions*, par M. Eugène Veuillot.—1 volume in-8º de XVI-438 pages (1859), chez Amyot; — prix : 6 fr.

On a souvent fait remarquer, et avec raison, la vérité profonde de ce titre choisi par un de nos vieux historiens : *Gesta Dei per Francos*. Ne pourrait-on pas le retourner, et montrer combien de grandes choses la France a faites par Dieu, et en récompense de ce qu'elle faisait pour Dieu ? Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité ; les peuples qui lui sont fidèles, qui travaillent à étendre son règne sur la terre, obtiennent une influence, une puissance et une longévité qui les signalent à l'attention du monde : ils sont marqués d'un signe divin. Au moyen âge, la France marchait tout entière, rois et peuple, à la conquête du tombeau du Sauveur, et depuis lors son nom est resté en Orient comme le seul nom de toute l'Europe, comme le synonyme de chrétien. De nos jours, l'accord est moins unanime : de malheureuses défections entravent la marche de la France ; et pourtant, c'est encore ce que la France fait pour l'Eglise qui l'élève, qui la fait respecter des nations voisines jalouses de sa puissance, qui lui vaut les plus durables conquêtes, et qui lui permet d'étendre au loin son influence. La conquête de l'Algérie, l'expédition de Rome, la guerre de Crimée, témoignent de cette vérité, que l'expédition de Cochinchine doit rendre plus évidente encore. C'est que la France, au fond, n'est

pas ce qu'elle paraît aux yeux d'un observateur superficiel. La France est toujours catholique ; elle est toujours le pays des grandes œuvres catholiques, malgré l'impiété et la Révolution, malgré son divorce politique et civil avec l'Eglise. M. Eugène Veuillot le fait remarquer avec une grande justesse vers la fin du livre dont nous avons à rendre compte : « Les libres penseurs, dit-il, répètent volontiers, d'un ton » dolent ou triomphant, selon qu'ils tiennent pour l'ordre ou pour le » progrès, que la foi est morte. Ils ne savent pas que la France, si » riche chez elle en œuvres de vie, fournit des prêtres partout où l'a- » postolat promet le martyre. Et remarquez qu'il ne s'agit pas d'un » élan passager, d'un entraînement individuel, d'un accident d'en- » thousiasme. L'Eglise régularise tout ce qu'elle fait, et le dévouement » est chez elle en permanence. De 1660 à 1859, la congrégation des » missions étrangères a donné aux seules missions de la Cochinchine » et du Tonquin deux cent douze missionnaires. Or, cette congréga- » tion évangélise d'autres pays, et, grâce à Dieu, la séve catholique » a soutenu, fait naître ou développé bien d'autres associations qui » poursuivent le même but, à travers les mêmes périls, par les mêmes » sacrifices, avec le même fruit. Si la moisson n'est pas mûre par- » *tout, la terre est partout ensemencée* (pp. 405, 406). »

Aussitôt que l'expédition de Cochinchine a été décidée, les publications relatives à ce pays se sont multipliées ; on a reproduit d'anciennes relations, on a recueilli à la hâte des documents plus ou moins authentiques, et l'on a enrichi le tout de considérations politiques, religieuses, industrielles, commerciales, etc., plus ou moins incomplètes. Mais il n'y avait pas là d'unité d'ensemble, et la Cochinchine restait un pays à peu près aussi inconnu qu'auparavant. Heureusement ce pays a trouvé son historien. Par sa position, par sa foi, M. Eugène Veuillot était plus à même que tout autre d'aborder ce beau sujet. Accoutumé à traiter les questions politiques, il lui était facile d'étudier ici le côté *humain* et de le comprendre ; homme de foi, il pouvait en saisir avec autant de facilité le côté *religieux ;* rédacteur d'un journal qui reçoit de fréquentes communications des missionnaires, et qui est presque le seul que lisent ceux-ci dans les régions lointaines, il était bien placé pour obtenir les documents les plus sûrs et les plus récents ; enfin, sans avoir visité lui-même les lieux, il a pu les connaître mieux que bien des voyageurs, par ses rapports personnels avec les missionnaires eux-mêmes. Aussi M. Louis Veuillot a-t il pu dire, il y a quelques jours, de l'ouvrage de son frère :

« Il m'est souverainement doux que ce travail ait été fait à côté de
» moi ; que les pages nouvellement écrites en aient été lues auprès de
» cet humble foyer où tant de missionnaires ont daigné s'asseoir et
» laisser les bénédictions qui fortifient le cœur. Là, nous avons vu
» plusieurs de ces hommes qui s'exilent pour aller gagner des âmes
» au prix des tortures et de la mort. Là, nous avons entendu ceux
» qui, revenus malgré eux, ayant souffert la prison et les fouets, re-
» grettaient de n'avoir pas obtenu le martyre et s'entretenaient de
» l'espérance de le conquérir un jour. Là, le vicaire apostolique ac-
» tuel de la Cochinchine, Mgr Pellerin, il y a peu de mois, racontait
» les consolations et les fatigues de son apostolat, ses établissements
» faits et défaits dans un clin d'œil, son palais de roseaux qui coûtait
» quelques francs à bâtir, ses fuites pieds nus à travers les forêts
» pleines de tigres et de reptiles, moins dangereux que les satellites
» et les chiens du roi ; car le tigre ne veut que satisfaire sa faim et
» n'est pas toujours affamé ; mais le satellite veut toujours gagner
» la prime qui lui est promise pour la capture d'un missionnaire, et
» si le satellite peut encore se laisser gagner à la pitié, le mandarin
» qui commande au satellite est impitoyable. Le mandarin, lettré et
» philosophe, tient à la faveur du roi ; il veut avancer. Lors même
» qu'il ne hait pas le missionnaire pour son propre compte, pour le
» bien propre de la littérature et de la philosophie cochinchinoise,
» indifférent sur la doctrine, il ne l'est pas sur la faveur ; il traque,
» il torture, il tue. Quel rayonnement de sainte foi et de sainte envie
» illuminait le visage de l'évêque, lorsqu'il nous disait la constance de
» ses prêtres, de ses fidèles, de ses néophytes, nous nommant des mar-
» tyrs qu'il avait lui-même baptisés ! Ce fut ainsi que l'historien des
» missions de la Cochinchine et du Tonquin put étudier sa matière, con-
» trôler et compléter les anciennes relations, voir, en quelque sorte les
» lieux, les hommes, se rendre compte de tout (*l'Univers*, 13 mars). »

L'ouvrage de M. Eugène Veuillot se compose d'une introduction, de vingt-deux chapitres et d'un appendice. Le corps de l'œuvre peut se diviser en deux parties : la première étudie plus particulièrement le pays, les habitants, leur religion, leurs mœurs, leur gouvernement ; la seconde fait l'histoire de la Cochinchine, en menant parallèlement l'histoire politique et civile et l'histoire des missions catholiques.—Il serait trop long de suivre l'historien pas à pas dans ses descriptions et ses récits, qui ont l'attrait du voyage et du roman, et qui captivent davantage, parce que le lecteur sent qu'il marche sur un terrain

solide, et qu'il n'est pas dans le pays des fictions ; mais, nous pouvons l'assurer, quiconque voudra posséder des notions exactes sur la Cochinchine, devra les chercher ici, et là encore on trouvera, présentée dans son *jour le plus vrai*, cette civilisation asiatique dont nous nous formons en Europe des idées très-confuses. On regarde, en effet, ces populations de l'Asie ou comme barbares ou comme extrêmement civilisées. La vérité est que la Chine, la Corée, le Japon, comme la Cochinchine et le Tonquin, sont des contrées en même temps civilisées et barbares ; elles ont tous les raffinements de la civilisation, une administration savante, des institutions régulières, des mœurs raffinées, l'étiquette, des lettrés, des artistes, etc. ; et cependant, elles sont corrompues, faibles et cruelles, parce que l'élément vivifiant leur manque, le christianisme. Rien ne démontre mieux la vérité du christianisme que la supériorité incontestable et incontestée des nations qu'il a élevées. Sans lui, que serait devenue l'Europe ? Avec lui, qu'est-elle devenue ? Sans lui, si elle ne s'était pas abîmée dans le sang et les ruines, elle présenterait aujourd'hui la physionomie de la Chine ou de la Cochinchine ; avec lui, elle est devenue l'arbitre du monde, malgré ses défaillances et l'apostasie d'une grande partie de ses enfants. Pour que la démonstration soit plus complète, on voit l'Europe se rapprocher de plus en plus de ces sociétés païennes civilisées, à mesure qu'elle s'éloigne de la civilisation chrétienne, et marcher rapidement, au cri de liberté, vers la centralisation la plus étouffante et le despotisme le plus absolu.

Rien de curieux comme l'étude que fait M. Eugène Veuillot de la société cochinchinoise, de son idolâtrie mêlée de rationalisme, de ses superstitions mêlées d'indifférence religieuse et d'athéisme pratique, et des pitoyables résultats de ce qu'on appelle le gouvernement des capacités. Mais rien d'intéressant, d'émouvant, comme le récit des missions et des travaux de nos évêques, de nos prêtres, de leur courage, de leur dévouement, du courage et du dévouement des chrétiens cochinchinois. Chrétiens, ces peuples sont merveilleusement transformés ; le baptême semble les élever aussitôt aux plus sublimes vertus, et les cruautés des Minh-Mang, des Thieu-Tri, des Tu-Duc, qui rappellent celles des Néron et des Dioclétien, ne paraissent plus que comme d'heureux instruments qui font briller d'un plus vif éclat la gloire du christianisme. L'histoire de la primitive Eglise redevient pour nous contemporaine : les noms vénérables des Jaccard, des Cornay, des Borie, des Schœffler, des Bonnard, des Diaz et des Retord ne brillent

pas moins que ceux des anciens martyrs, et bientôt les bouches chrétiennes se familiariseront avec les noms plus étranges pour nous de tant de généreux prêtres, de laïques fidèles et de femmes courageuses que la Cochinchine a produits, comme pour montrer que la vertu de la croix est la même dans tous les pays et chez tous les peuples. Magnifique liste de héros, de martyrs et de confesseurs, dont M. Eugène Veuillot donne le commencement dans son appendice, en reproduisant les noms des vicaires apostoliques et des missionnaires de la Cochinchine et du Tonquin, et qui ne sera close désormais qu'à la fin du monde !

Le talent de l'auteur comme historien est connu : ses *Guerres de la Vendée et de la Bretagne* (Voir nos tom. VII, p. 315, et XIII, p. 263), et l'*Eglise, la France et le schisme en Orient* (tome XIV, p. 587), ont montré en lui un écrivain ami de la vérité, de l'exactitude, sobre dans les descriptions et dans les récits, mais sans sécheresse, et répandant sur les sujets qu'il traite autant d'intérêt que de lumière. Nous n'avons pas besoin de parler de l'esprit qui dirige sa plume : il est des noms qui disent tout par eux-mêmes. C'est au service de l'Eglise qu'est dévoué l'historien de la *Cochinchine et du Tonquin*, par conséquent au service de la vérité et du bien, par conséquent aux vrais intérêts de la France. Son livre, intéressant pour tous, peut être mis entre les mains de tous : il a sa place dans la bibliothèque de l'historien comme dans celle du prêtre, de l'homme du monde, des personnes pieuses ; en le lisant, on se sent heureux d'appartenir à la nation qui enfante tant de généreux missionnaires, et qui produit tant de vertus ; on se sent plus heureux encore d'être enfant de cette Eglise catholique dont les annales ne sont qu'une longue suite de souffrances, de bienfaits et de triomphes.

80. **COURS COMPLET** *d'instructions pratiques sur la doctrine chrétienne, à l'usage du clergé des villes et des campagnes*, par C. Zwickenpflug, chanoine et conseiller épiscopal de Ratisbonne ; *traduit sur la 2e édition allemande*, par M. l'abbé Gyr, curé du diocèse de Liége. — Tomes VII à XIII, 7 volumes in-12 de 300 à 400 pages chacun (1856-1857), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 2 fr. 50 cent. le volume.

Nous avons déjà rendu compte des six premiers volumes de cet ouvrage (t. XV, p. 525). Il nous reste à parler des sept derniers.

Le septième volume est consacré à l'explication des commandements de l'Eglise. On remarquera surtout les instructions qui se rap-

Dorrit ; le premier, avec la tendresse d'un père ; le second, avec l'amour naïf de ses vingt ans.

L'idée du dévouement luttant contre l'indifférence et l'abjection, voilà la donnée heureuse que l'auteur avait rencontrée ; par malheur, il l'a noyée dans une série de tableaux souvent étrangers à l'action principale. Ainsi, à quoi bon le portrait si amoureusement étudié de M. Merdle, le faiseur et le fripon ? Que nous importent le ministère des circonlocutions et la famille des mollusques, allégories transparentes, qui, pour être d'admirables types à la façon de Swift, n'en sont pas moins ici autant de hors-d'œuvre ? Ce que le lecteur veut avant tout, c'est connaître le sort de la petite Dorrit, et quand, après mille traverses, dont la plus grande pour elle est sa fortune rapide et si vite écroulée, elle épouse l'honnête Clenman, et non ce que deviennent Mme Clenman, et surtout ce traître de mélodrame, que Dickens semble avoir emprunté trop complaisamment à nos théâtres secondaires, — tantôt Rigaud et tantôt Blandois.

Il est à désirer, pour l'honneur de Dickens et pour le plaisir de ses lecteurs, que la *Petite Dorrit* n'ait pas de pendant dans son œuvre, déjà trop remarquable pour qu'il puisse y souffrir les défauts qui déshonorent les œuvres à la toise de nos feuilletonistes de pacotille.

CHARLES BARTHÉLEMY.

83. **L'EGLISE ROMAINE** *en face de la Révolution*, par M. J. CRÉTINEAU-JOLY ; *ouvrage composé sur des documents inédits, et orné de neuf portraits dessinés par* STAAL. — 2 volumes in-8° de 492 et 536 pages (1859), chez Henri Plon ; — prix : 15 fr.

(*Voir p. 122 du précédent numéro.*)

La guerre ouverte et violente contre l'Eglise est pour elle une crise passagère, et non un danger permanent.. Il y a mieux : c'est un labour qui ouvre dans son sein le sillon destiné à recevoir le sang ou les larmes des martyrs, vraie semence de la moisson divine ; c'est le creuset où se retrempe le courage, où se purifie l'or de la charité. Sur ce champ de bataille où la défaite se métamorphose en triomphe, le vainqueur est bientôt obligé de s'avouer vaincu. Il cède, de guerre lasse, devant cette faiblesse plus forte que la force ; il cède aussi devant l'indignation qui ne tarde pas à se soulever à la vue de la lutte de la lâcheté toute-puissante contre une ennemie désarmée. « Il vient un jour, a dit M. de Montalembert dans un de ses plus » beaux mouvements oratoires, il vient un jour où cette lutte est » insupportable au genre humain ; et celui qui l'a engagée tombe

» frappé par la réprobation universelle ! » — Voilà ce que proclame l'histoire de l'Eglise depuis l'ère des persécutions jusqu'aux récentes violences retracées par M. Crétineau-Joly dans le premier volume de son ouvrage. La Révolution elle-même comprend bien vite qu'elle a mal engagé le duel, et change de tactique. Elle recourt alors à la guerre hypocrite, dans laquelle elle enrégimente tous les champions niais des réformes et du libéralisme ; à la guerre occulte, à la guerre de mine et de sape, où elle prend pour pionniers tous les soldats du désordre, tous les cosmopolites de la cupidité et de l'anarchie, mais sans jamais leur révéler le secret de ses chefs, sans leur montrer même du doigt la citadelle sous laquelle vont s'amonceler toutes les poudres. Cette guerre, non plus éphémère mais incessante, est à la première ce qu'est la maladie chronique à la maladie aiguë. Que peut une maladie aiguë sur un tempérament immortel ? elle le purge seulement et le fortifie. Sans doute, sur une telle constitution, la maladie chronique est tout aussi impuissante, et l'on doit toujours dire : *Infirmitas hæc non est ad mortem ;* mais si elle ne saurait atteindre, encore moins frapper à mort, la divine constitution de l'Eglise et le siége de sa vie, qui est le Siége romain, elle ravage ses membres, elle tue les âmes. Tandis que, sous les coups de l'une, les âmes se purifient et se corroborent, sous les coups de l'autre elles se corrompent et se débilitent. Puis, contre la guerre ouverte, on peut se tenir en garde ; on peut se présenter au moins la poitrine dénudée, ce qui est la vraie manière de résister et de vaincre ; mais que faire dans une lutte où les complices eux-mêmes ne sont pas des initiés ? où l'ennemi, toujours caché dans une nuit infernale, arrive au cœur de la place sans que les sentinelles mêmes aient pu le signaler ? Il y a plus : même après coup, on ne sait ni comment, ni par où il a pu s'introduire ; en sorte que l'expérience du passé est perdue pour l'avenir. Tandis que les souvenirs de la guerre violente, conservés par l'histoire et toujours vivants, épouvantent la postérité comme les contemporains et déconcertent les imitateurs, la guerre hypocrite et occulte ne laisse pas de traces après elle, ou ne laisse que des traces fausses et trompeuses, qui attirent et égarent les nouvelles générations. Elle n'a pas d'histoire où l'on aille s'instruire ; après comme avant la bataille, elle reste sous le masque ou dans l'ombre, toujours prête à recommencer une lutte où la sottise et la passion lui seront de perpétuels auxiliaires, et où l'*ignorance* de ses projets et de ses plans ne pourra lui opposer aucune résistance.

Mais voici qu'enfin, par un bonheur non plus seulement littéraire mais vraiment providentiel, un homme a pu pénétrer dans les bas-fonds de l'impiété, suivre toutes les mines et éventer toutes les mèches. Ministre de la police anti-révolutionnaire, guidé par son instinct, par son flair monarchique et religieux, il est arrivé jusqu'au tripot diabolique où se jouait une partie dont l'enjeu était la mort de l'Eglise romaine. Dés pipés, cartes biseautées, tout lui est tombé entre les mains. Tous les joueurs, qu'ils eussent ou non le secret du jeu, simples partners ou banquiers, il les a surpris en flagrant délit ; puis il les a tirés au grand jour, et, armé de toutes les pièces de conviction, il les a forcés à déposer contre eux-mêmes et à révéler au monde leur infâme mystère. Plus de ressorts cachés, plus de ficelles, comme on dit, dans ce drame dont la dénonciation bouleverse le dénouement et le retourne contre ceux qui l'avaient ourdi. Plus d'obscurités dans le procès, plus d'hésitations possibles dans la sentence : *Habemus confitentem reum.* — Voilà le grand intérêt du second volume de M. Crétineau-Joly ; voilà pourquoi, dans notre précédent article, nous l'avons annoncé comme supérieur au premier, si riche pourtant lui-même, en révélations et en enseignements.

Comment en donner une idée suffisante ? Comment choisir, à travers tant de découvertes, dont les moindres feraient la fortune de plus d'un ouvrage ? Nous aurions voulu au moins tout indiquer ; mais la simple énumération des pièces curieuses qu'il renferme ne tiendrait pas dans les limites d'un article. Forcés donc de faire un choix, nous nous bornerons à analyser le plan des Sociétés secrètes contre l'Eglise romaine, plan dans lequel rentrent, à vrai dire, les pièces les plus précieuses découvertes par M. Crétineau-Joly ; puis, nous esquisserons d'après lui l'histoire du Mémorandum de 1831, une histoire d'hier qui est encore l'histoire d'aujourd'hui, et qui sera peut-être l'histoire de demain. Aux Sociétés occultes et au Mémorandum se rapportent les deux phases de la guerre contre l'Eglise : la phase de corruption souterraine, et la phase de l'hypocrisie prenant la réforme pour drapeau. Enfin, nous esquisserons le pontificat de Pie IX, c'est-à-dire ce dénouement de la Révolution anti-catholique retourné contre elle-même,

Mais que d'autres détails dont nous aurions voulu donner un avant-goût à nos lecteurs, et que nous ne négligeons qu'en répétant avec Bossuet : « Je n'ai regret qu'à ce que je laisse ! » Par exemple, ce projet du libéralisme, en 1815 et en 1818, de mettre à la tête de

la France un souverain étranger et non catholique (p. 9); les vraies causes de la chute de Charles X, renversé non pour une prétendue violation de la Charte, mais pour son catholicisme (pp. 44-46); les derniers rapports entre Léon XII et Consalvi, qui achèvent de mettre le grand cardinal à une hauteur que nul ne dépasse, que peu atteignent dans l'histoire moderne de l'Eglise (pp. 60, 61); la peinture de la royauté de Louis-Philippe et de ses allures révolutionnaires (pp. 173 et suiv.); le dernier terme de la révolution de Belgique, entrevu, avant tout événement, par le Saint-Siége, et fixé, dès le 8 juin 1830, par le cardinal Joseph Albani, ministre de Pie VIII, dans une lettre qui est moins une prophétie qu'une histoire des tristes résultats de l'alliance léonine entre les catholiques et les libéraux (pp, 177-180); les tableaux si neufs, après tant d'autres, si éclatants de vérité et d'énergie, du saint-simonisme, du fouriérisme et de toutes les sectes communistes (pp. 251-320); enfin l'exposé des systèmes et le récit de la chute de Lamennais, où M. Crétineau-Joly a inséré cette lettre étonnante du cardinal Bernetti, racontant au duc de Laval-Montmorency l'impression faite sur Léon XII par la vue de ce malheureux prêtre. « Quand nous l'avons reçu et » entretenu, avait dit le pape, nous avons été frappé d'effroi. Depuis » ce jour, nous avons sans cesse devant les yeux sa face de damné » (p. 350). » Voilà qui réduit singulièrement ce qu'on a tant de fois raconté de l'estime et de l'amitié de Léon XII pour Lamennais, et de son prétendu projet de l'élever au cardinalat.

Revenons à notre plan. — Vers 1820, au milieu et au-dessus des Sociétés secrètes qui couvrent et enlacent l'Italie et le monde, il s'est formé une junte de quarante hommes environ, l'élite du patriciat romain par la naissance et la richesse, et du carbonarisme par le talent et la haine anti-religieuse. Cette haute Vente ou Vente suprême, dont des raisons sacrées ont contraint M. Crétineau-Joly de respecter les pseudonymes, est un mystère, non-seulement pour le Saint-Siége, mais même pour les Sociétés qu'elle domine et commande. Ces Sociétés, elle les laisse poursuivre leurs plans politiques et leur chimère de l'unité italienne. Pour elle, c'est au cœur même du catholicisme et du monde qu'elle dirige ses coups mystérieux, par la corruption projetée de l'Eglise et de la papauté. Il y a là des juifs, courtiers voyageurs, bailleurs de fonds et frères quêteurs au profit d'une croisade où ils portent toute l'ardeur de leur haine du Dieu du Calvaire; il y a des ambassadeurs; il y a des princes; il y a

surtout *Nubius*, « corrompu comme tout un bagne (p. 128) », vraie incarnation de Satan par ce qu'il y a d'infernal dans son cœur et dans son génie. Nubius, malgré la notoriété que lui donnent son nom et sa fortune, vit inconnu dans la réalité de son être et de ses projets, au milieu de l'aristocratie romaine où sa naissance et ses habitudes lui ont fixé sa place. Il écrit à un juif prussien : « Je passe quelquefois » une heure de la matinée avec le vieux cardinal della Somaglia, le » secrétaire d'Etat ; je monte à cheval soit avec le duc de Laval, soit » avec le prince Cariati ; je vais, après la messe, baiser la main de » la belle princesse Doria, où je rencontre assez souvent le beau » Bernetti ; de là, je cours chez le cardinal Pallotta, un Torquemada » moderne, qui ne fait pas mal d'honneur à notre esprit d'invention ; » puis je visite, dans leurs cellules, le procureur général de l'Inqui- » sition, le dominicain Jabalot, le théatin Ventura ou le francis- » cain Orioli. Le soir, je recommence chez d'autres cette vie d'oisi- » veté si bien occupée aux yeux du monde et de la Cour ; le lende- » main je reprends cette chaîne éternelle (p. 131). » Bien occupée, en effet, était cette vie d'apparence oisive, mais d'une autre façon que ne le voyaient le monde et la Cour. Le plan que poursuivait Nubius sous ce voile de vie aristocratique, était la destruction de la papauté par l'Eglise, et de l'Eglise par la papauté. Ce plan tout entier est dans une instruction permanente, code et guide de la Vente suprême, que M. Crétineau-Joly a traduite de l'italien dans son effrayante crudité (pp. 82-90). Là il s'agit de corrompre l'Eglise ; puis, à ce corps gangrené, de préposer un pape corrompu lui-même, pour établir ainsi dans le catholicisme, de la tête aux membres, un échange, un flux et un reflux de corruption. « Ecrasez l'infâme ! » répétait Voltaire ; « Corrompez, corrompez ! » tel est le refrain de la haute Vente, tel est son mot d'ordre et son cri de guerre. Nubius conçoit même un dessein qui dut faire tressaillir de dépit dans leur tombe les Néron et les Domitien, et même rendre Satan jaloux : l'abrutissement des martyrs par le poison, pour arrêter ainsi la divine contagion du martyre, et tuer en germe la semence des nouveaux chrétiens (pp. 100 et suiv.). Le plan de corruption de l'Eglise et d'élection d'un pape digne chef d'une Eglise corrompue, était mené dans l'ombre avec une obstination et une patience dignes de l'enfer, dont on peut dire comme de Dieu : *Patiens quia æternus !* Le plan d'étouffement dans la corruption du germe catholique et chrétien pour tuer plus sûrement le vieux monde, marchait avec un succès

effrayant. Déjà la corruption avait gagné la jeunesse cléricale et marqué du signe de la bête, c'est-à-dire de la haute Vente, des religieux de toute robe et de toute couleur, des prêtres d'à peu près toutes les conditions, des monsignori intrigants ou ambitieux. « Ce » n'est peut-être pas ce qu'il y a de meilleur ou de plus présentable, » écrivait un adepte à Nubius ; mais n'importe. Pour le but cherché, » un *Frate*, aux yeux du peuple, est toujours un religieux, un prélat » sera toujours un prélat (p. 161). » Cependant, la haute Vente ne se rassure pas encore sur le succès définitif, car elle a complétement échoué avec les jésuites. « Depuis que nous conspirons, poursuit le » correspondant de Nubius, il a été impossible de mettre la main sur » un ignacien (ibid.) » Toutes les histoires, toutes les apologies des jésuites ne valent pas cet aveu de défaite et d'impuissance arraché aux propagandistes de la corruption universelle, par l'inutilité de leurs efforts sur la Compagnie de Jésus. Et ce qui réjouira encore davantage les cœurs catholiques, c'est qu'ils sont forcés de rendre aux cardinaux le même témoignage d'incorruptibilité : « Ils ont tous » échappé à nos filets ;... pas un membre du sacré collége n'a donné » dans le piége (p. 162). » —Quoique plus infernal que le complot de 1769, révélé par M. Crétineau-Joly dans son *Clément XIV*, le complot de la haute Vente épouvantera moins peut-être le monde catholique : cette fois, l'impiété et la Révolution n'ont pu mettre le pied dans un conclave. La haute Vente comprend que, malgré toutes ses conquêtes, elle n'a, en définitive, rien gagné, puisqu'elle a dû s'arrêter aux portes dé l'officine sacrée où elle voulait confectionner son pape. Aussi, elle désespère. D'ailleurs, elle est bientôt en schisme avec les Sociétés secrètes qui, tout occupées à renverser des trônes, à bâcler des gouvernements, à fomenter la révolution et l'anarchie dans toutes les capitales de l'Europe avant de s'attaquer à l'Eglise, ne comprennent pas que leur œuvre serait achevée d'un seul coup par la destruction de la papauté, et l'accusent d'oisiveté et d'impuissance. La haute Vente, en effet, ne se révolte ni n'assassine. Elle professe pour Mazzini, qui cherche à lui être affilié, le mépris le plus profond. Elle avoue bien qu'il y a du bon chez lui, « à part ses petits » défauts et sa manie de faire assassiner (p. 388) ; » mais, en somme, » ce *bourgeois gentilhomme* des Sociétés secrètes, » comme dit Nubius, ce « péripatéticien du poignard, ce thaumaturge du stylet huma- » nitaire », comme ajoute M. Crétineau-Joly (pp. 159, 472), n'est autre qu'un ridicule conspirateur de mélodrame. « Il ne cesse

» d'écrire, dit Nubius, qu'il renverse les trônes et les autels, qu'il » féconde les peuples, qu'il est le prophète de l'humanitarisme, etc.; » et tout se réduit à quelques misérables déroutes ou à des assassi- » nats tellement vulgaires, que je chasserais immédiatement un de » mes laquais, s'il se permettait de me défaire de mes ennemis avec » de si honteux moyens (p. 145). » Pour se débarrasser de ses instances, on le menace d'une application possible de la loi du talion : « La menace indirecte d'un coup de stylet lui fit rentrer au fond » des entrailles le sentiment de son orgueil (p. 146). » — La confusion n'était pas moins dans cette Babel du crime. La haute Vente se voyait tiraillée, divisée. Son prestige allait s'affaiblissant de jour en jour. Dans un moment de remords ou de pressentiment des calamités futures, un de ses initiés, Gaétano, recule d'horreur ou d'égoïsme devant l'avenir qui se prépare. « Mazzini au Capitole ! écrit- » il à son chef; Nubius à la Roche Tarpéienne ou dans l'oubli ! voilà » le rêve qui me poursuit, si le hasard remplissait vos vœux. Ce rêve » vous sourit-il ? ô Nubius (p. 382) ! » Sur ces entrefaites, les Sociétés secrètes, dédaignées dans la personne de Mazzini, devancèrent l'heure entrevue par Gaétano, et Nubius, point de mire de leur vengeance, *se trouva tout à coup atteint d'une de ces fièvres lentes que l'art ne peut ni guérir ni expliquer*. La haute Vente était ainsi frappée dans son chef comme elle méditait de frapper l'Eglise.

Cependant Grégoire XVI, objet des respects privilégiés de M. Crétineau-Joly, poursuivait son ferme et glorieux pontificat. En vain les Sociétés secrètes minaient le sol sous ses pieds, en vain les gouvernements protestants ou hypocritement catholiques assiégeaient son trône d'embarras décorés du nom de réformes, il restait inébranlable dans son cœur et dans son attitude. En 1831, une conférence s'ouvre à Rome. C'est l'Angleterre, dont M. Crétineau-Joly décrit si admirablement la diplomatie révolutionnaire et anti-catholique (pp. 192-197), qui inspire et dirige les débats; c'est la Prusse, dans la personne de M. de Bunsen, archéologue et protestant, — deux beaux titres pour régler les affaires de l'Eglise ! — qui tient la plume. M. de Bunsen rédige en français prussien le fameux Mémorandum publié pour la première fois par M. Crétineau-Joly (pp. 206 et suiv.); plan utopique, et dont les réformes réalisables ne rachetaient pas l'injure faite à l'honneur et à l'indépendance du souverain pontife. Est-il besoin d'ajouter que l'injure était le but unique de l'Angleterre et de la Prusse ? Cependant la division se met dans le congrès. On

se plaint de la morgue britannique. « Ah ! ah ! dit le cardinal Bernetti avec son sourire audacieux et narquois, il ne faut s'approcher » des Anglais que comme d'un cheval qui rue. Pourquoi n'avez-vous » pas suivi ce conseil (p. 212) ? » Bernetti profite de la division, et déclare qu'il laissera et choisira à son gré dans le Mémorandum, le tout à son temps et à sa manière. Le gouvernement de 1830 mêle les promesses et les menaces, et met sa protection à des conditions inacceptables. « Oh ! s'écrie alors le vieux pape avec un sourire sublime, la barque de Pierre a subi de plus rudes épreuves que celle-» là. Nous braverons certainement la tempête ; que le roi Philippe » d'Orléans tienne donc en réserve pour lui-même la *bonaccia* qu'il » voudrait nous vendre au prix de l'honneur. Son trône croulera ; » mais celui-là, non (p. 216).» Louis-Philippe répondit par le guet-apens d'Ancône, après quoi Bernetti s'écria : « Non, depuis les » Sarrasins, rien de semblable n'avait été tenté contre le Saint-Père » (p. 222). » Toutes les négociations finirent par l'odieux ou par le ridicule.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'histoire de ces intrigues, renouvelées au congrès de Paris en 1856, replâtrées d'un vernis de respect pour le Saint-Siége dans des brochures récentes. « C'est tou-» jours la même chose, » comme dans les *Provinciales ;* toujours les mêmes utopies de réformes impossibles ou destructives, mises en avant par des aveugles et des niais plus ou moins sincères, mais derrière lesquelles les initiés et les meneurs cachent leur projet de renversement de la puissance pontificale. *Et nunc, reges, intelligite!* L'intelligence se serait-elle faite ? et certains revirements dans la politique européenne seraient-ils un des succès de ce livre, et, en particulier, de l'histoire du Mémorandum ?... Nous nous arrêtons, car il y a dans cet ouvrage des audaces, des témérités qui se sauvent, à force d'adresse, d'un danger auquel n'échapperait pas peut-être la simple indication d'un compte-rendu. Nous pourrions analyser avec moins de péril la réfutation habile, péremptoire, éloquente, des griefs de la Révolution contre le Saint-Siége, étaler à notre tour le bilan qu'elle a légué aux Etats pontificaux, lequel se ferme par le chiffre énorme de 236,415,957 francs (p. 233), reproduire la défense du gouvernement des prêtres (pp. 247-250) ; mais il faut finir ; il nous est même désormais impossible de parler, avec les détails que nous espérions d'abord donner, du pontificat de Pie IX, qui n'est pourtant pas la partie la moins habile et la moins curieuse du livre.

Après la conspiration souterraine des Sociétés secrètes et la conspiration hypocrite des réformateurs, c'est la conspiration de l'amour qui attaque le Saint-Siége. Les lecteurs des précédents ouvrages de M. Crétineau-Joly l'attendaient peut-être à cet endroit, les uns avec une curiosité méchante, les autres avec une crainte secrète. Tous seront ou cruellement trompés ou agréablement surpris. Sur Pie IX et son pontificat, l'auteur ne change pas ses idées, mais il les plie à la justification, et même à la glorification du saint pontife. Tout se réduit à ces trois points : 1° Pie IX, en lâchant la digue à la Révolution, empêche que le torrent débordé ne renverse son trône, et le force, au contraire, à lui faire une ceinture de respect et d'amour ; 2° il désintéresse le Saint-Siége de la banale accusation d'obscurantisme, d'ignorance préméditée ou d'opiniâtreté à s'opposer au progrès ; et, en même temps, il montre, par l'ingratitude monstrueuse qui paie ses généreuses concessions, ce que le parti révolutionnaire cache sous le nom de progrès ; 3° enfin, il conjure la crise qui le menaçait, de manière à en faire le signal et l'instrument des meilleures fortunes du Saint-Siége. — En effet, à partir de ce jour, tout lui réussit : la hiérarchie ecclésiastique est établie en Angleterre et en Hollande ; des concordats sont signés avec l'Espagne et les princes protestants ; le joséphisme fait place en Autriche à une constitution catholique ; en France, la liberté d'enseignement est proclamée, la liturgie romaine reprise, les conciles s'assemblent, les Ordres religieux ressuscitent dans leur costume et dans leurs œuvres ; l'Eglise reparaît avec son vieil honneur et son vieil héroïsme sur les champs de bataille de Crimée, sous la robe des jésuites et la blanche cornette des Filles de charité ; l'Immaculée Conception est définie aux acclamations d'amour du monde catholique. Seuls, le Piémont constitutionnel et la Belgique libérale continuent contre Rome une petite guerre dont le ridicule amortit le danger. En un mot, sur toute la ligne l'Eglise romaine triomphe ; c'est le dénouement de la Révolution renversé, retourné contre elle-même et au profit du Saint-Siége. — Cette victoire est-elle définitive ? Dans une conclusion que la foi et l'amour du Saint-Siége ont imprégnée d'éloquence, M. Crétineau-Joly a écrit : « Le germe d'une guerre nouvelle existe peut-être déjà (p. 528). » Une fois de plus, il était prophète ; mais plus infailliblement encore il le sera en présageant à l'Eglise un nouveau triomphe, qui trouve sa certitude dans d'immortelles promesses.

Tel est ce livre, dont il est important de bien comprendre le carac-

tère, si l'on ne veut pas être désorienté, effarouché à sa lecture. C'est une histoire sans doute ; mais c'est bien plus encore un livre de terrible polémique, un vigoureux réquisitoire contre la Révolution. De là les audaces, les crudités, les familiarités cruelles de son style. La rhétorique et la grammaire n'ont rien à voir à ce langage : il est quelquefois à côté, jamais au-dessous, souvent au-dessus d'elles. Les citations, d'une richesse et d'un bonheur incroyables, le brisent de temps en temps ; ordinairement elles lui ajoutent une broderie majestueuse et éclatante. Le mot énergique y fait trop souvent peut-être une violente trouée, qui disjoint les éléments de la pensée, et exige ensuite un effort pour en rétablir l'unité. Châteaubriand a dit de Saint-Simon : « Il écrit à la diable pour l'immortalité. » Plus correct que Saint-Simon, M. Crétineau-Joly a le même dédain pour les artifices du langage, et aussi le même pittoresque, la même originalité, surtout dans ses portraits, presque tous admirables. Il a le secret de saisir, d'entraîner le lecteur, qu'il peut défier de quitter le volume après l'avoir ouvert. Ce livre pourrait être appelé l'Apocalypse de la Révolution. Elle est là mise à nu comme la Babylone maudite, et ses acteurs y sont tous marqués par un mot qui laisse sur leur front le stigmate d'un fer rouge. M. Crétineau-Joly manie le ridicule avec le même bonheur que l'épouvante. Ce n'est pas la flèche empennée de Voltaire : c'est la massue d'Hercule, et tous ceux qu'elle a frappés ne se relèveront pas sous ce coup d'assommoir : témoins le gouvernement de 1830 et Louis-Philippe, les *jeunes Italies* et Mazzini, les « jeunes » Républiques et les vieilles lyres, » le Piémont et M. de Cavour ; si nous avions son audace, nous ajouterions le P. Ventura. Seule, la haute Vente gardera sa grandeur sauvage, et restera enveloppée dans ce manteau d'horreur dont Milton a revêtu son Satan. — Mais ce qui, pour nous, met ce livre au-dessus de tous les éloges, c'est qu'il inspire la plus sainte des haines après celle du péché : la haine de la Révolution ; le plus saint des amours après celui de Dieu : l'amour du Saint-Siége.

U. Maynard.

84. **LA FAMILLE BELLEFOND**, par Mme Fanny de Mouzay. — 1 volume in-18 de 104 pages plus 1 gravure (1857), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, série* in-18) ; —prix : 30 cent.

85. **LA LEÇON DE CHARITÉ**, par la même. — 1 volume in-18 de 104 pages plus 1 gravure (1857), chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, série* in-18) ; — prix : 30 cent.

86. **LECTURES** *pour l'enfance chrétienne,* par la même. — 1 volume in-18

nêteté d'écrivain, et même, — ce qui est plus rare, — une attrayante modestie. Il produit ses auteurs, et alors même qu'il y ajoute sa logique ou sa science, il a l'air de les résumer. Ajoutons à ces mérites de forme la courtoisie du langage, relevé néanmoins, quand la chose s'y prête, par une douce et spirituelle ironie ; ici la gravité sereine de la discussion ne fait jamais place aux âpretés provocantes, c'est l'harmonie constante et vraiment exemplaire de l'homme qui tient la plume et du chrétien qui la dirige. — Quant aux solutions diverses préférées dans ce livre, on peut y tenir moins que l'auteur, mais les siennes sont toujours plausibles, quand elles ne sont pas péremptoires. Ces pages ont donc besoin d'être lues ; elles ont conquis dans la science religieuse un rang distingué, elles le méritent à tous égards. Quand on les médite dans le recueillement de l'esprit et le silence des passions hostiles, il est impossible de ne pas se sentir profondément chrétien. Nous les recommandons à tous : ceux que des préjugés séparent de nos croyances apprendront à les aimer ; ceux qui croient seront plus fiers de croire. Un travail de cette valeur doit avoir une place, — et des meilleures, — dans toute bibliothèque. GEORGES GANDY.

117. **DÉFENSE DE L'ÉGLISE** *contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Michelet, Ampère, Quinet, Fauriel, Aimé-Martin*, par M. l'abbé J.-M.-Sauveur GORINI, chanoine honoraire de Belley ; 2e *édition, revue et augmentée.* — 3 volumes in-8° de XXIV-568, 544 et 524 pages (1859), chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez Charles Douniol, à Paris ; — prix : 18 fr.

En rendant compte, en 1853, de la première édition de ce livre, publiée en deux volumes in-8° (t. XIII, p. 376), nous avions peur que la célébrité même des hommes qu'il réfute ne conspirât à le laisser dans l'ombre pour conserver tout son éclat. Grâce à Dieu, nous avons été faux prophètes ; et M. l'abbé Gorini, dans la préface de cette édition nouvelle, peut citer ou indiquer avec une complaisance légitime, non-seulement les témoignages qui lui ont été rendus par un grand nombre d'évêques et par les plus illustres écrivains catholiques, mais encore les aveux de plusieurs historiens qu'il a attaqués, et leur accession plus ou moins nette à ses jugements. Tout le monde a lu dans les journaux du temps les lettres, si honorables à la fois pour leur auteur et pour leur destinataire, de M. Augustin Thierry, lettres, toutefois, non suffisamment explicites, comme la conversion et la mort de cet homme illustre. Il n'est pas

jusqu'à M. Henri Martin qui n'ait promis de modifier un passage du second volume de son *Histoire de France*, d'après une dissertation de cette édition nouvelle sur le prétendu empoisonnement de Lothaire, roi de Lorraine, par le pape Adrien II (t. I, p. III) ; et M. Cousin lui-même, à qui l'auteur avait envoyé une dissertation sur les rapports de la raison et de l'Eglise au XIIe et au XIIIe siècles, lui a répondu pour lui promettre de « rendre irrépréhensible et irré» prochable aux yeux de tout chrétien éclairé, » en usant de formules moins absolues, une édition définitive de son enseignement de 1815 à 1820, et aussi pour le féliciter « sur la bonne foi et la sincé» rité chrétienne qui lui avaient fait accueillir avec bienveillance » la préface de la dernière édition des *Premiers Essais* (t. III, » p. 138). » Enfin, M. Sainte-Beuve, dont une page sur l'*Histoire de la royauté*, de M. de Saint-Priest, lui avait fourni l'occasion d'une dissertation nouvelle sur cette question : *L'aristocratie, à la chute de l'Empire romain, s'est-elle emparée du pouvoir religieux pour rester maîtresse de la société?* en a approuvé le sens et a loué M. l'abbé Gorini d'avoir si bien dévoilé sa pensée (t III, p. 80). M. Guizot seul, malgré ses éloges de cette dernière dissertation (ibid.), et de celle sur Lothaire et Adrien II (t. II, p. 404), n'a jamais pu plier son puritanisme jusqu'au désaveu de ses erreurs. Dans la préface d'une récente édition de son *Histoire de la civilisation en Europe*, il déclare avoir lu le livre de M. l'abbé Gorini, ainsi que les ouvrages de Balmès et Donozo Cortez, « avec toute l'attention » due à leur mérite ; » mais il n'y répondra pas, et par horreur pour toute polémique, et par la raison plus générale que son point de vue, qui est celui de la liberté, diffère du point de vue de ses contradicteurs, avocats du principe d'autorité. Sous ces paroles superbes, aveu manifeste d'impuissance ! car il ne s'agit ici ni d'autorité ni de liberté, mais de vérité historique matériellement violée dans les ouvrages de l'illustre historien.

Nous venons d'indiquer les trois principales additions de cette édition nouvelle de la *Défense de l'Eglise*. Toutes les trois, avant d'y entrer, avaient été publiées à part, et nous-mêmes en avions dit quelques mots (tomes XV, p. 492 ; XVII, p. 290 et XIX, p. 376). Elles sont un surcroît de richesse pour un ouvrage dont le cadre élastique se prêterait à recevoir bien d'autres additions semblables ; et il est à croire que l'auteur l'augmentera ainsi peu à peu dans des éditions successives. Plus sévère pour son œuvre que ne l'a été la

critique, M. l'abbé Gorini l'a revue avec une attention scrupuleuse. — C'est par ces lignes rapides que nous prenons un nouveau congé, non sans doute définitif, d'un livre au succès duquel nous avons pu contribuer d'abord auprès des catholiques, mais qui désormais fera bien sans nous son utile et glorieux chemin.

118. **AUX DOCTRINAIRES** (la 1re, la 2e, la 3e et la 4e), par M. C. de Feuillide. — 4 opuscules, ensemble de 216 pages (1858), chez Dusacq; — prix : 1 fr. chaque.

Nos lecteurs connaissent M. de Feuillide, cet écrivain ineffable, qui, entre autres livres morts-nés, en a fait un pour apprendre à la France qu'avant 1789 elle n'existait pas, et que la Constituante l'a mise au monde (Voir p. 446 de notre t. XVIII). Aujourd'hui il a pris le fouet du pamphlétaire; il lui fallait une victime : il a choisi le dos de la Doctrine. Doctrinaires, vous conspirez! Lisez ma *première*. — Doctrinaires, vous avez voulu, vous voulez la guerre sociale par les *classes prédominantes!* Lisez ma *deuxième*. — Doctrinaires, vous avez créé la tyrannie du *bourgeoisisme!* Lisez ma *troisième*. — Doctrinaires, vous avez fait l'athéisme social par l'enseignement sans morale parce qu'il est sans Dieu! Lisez ma *quatrième*. — Voilà toute l'œuvre, et nous l'avons annoncée sur ce ton d'apostrophe si cher à l'auteur, ce qui ne peut être qu'une manière fort courtoise d'entrer dans l'esprit d'un livre.

Cet énoncé, d'ailleurs, a pour nous un avantage : il nous dispense de longs développements. Dénoncer les doctrinaires, parti vaincu, ce n'est pas du courage; faire pleuvoir sur eux les gros mots, les brocards, les accusations injurieuses, dans un style très-démocratique peut-être, mais fort peu français, ce n'est pas de la loyauté; ramasser tous ces outrages, toutes ces dénonciations, toutes ces violences, pour en accabler M. Guizot, pour faire de cet homme d'Etat un bouc émissaire chargé de toutes les hontes, de tous les abaissements, de tous les malheurs de la France, c'est déshonorer sa mission d'écrivain plus qu'on ne cherche à déshonorer un ennemi. Nous connaissons les fautes de l'école doctrinaire; combien de fois les avons-nous rappelées dans les livres plus ou moins retentissants où cette école essaie, en louant son passé, de s'emparer de l'avenir! Mais d'une critique modérée et impartiale pour les écrits, pleine d'égards et de respect pour les personnes, à un réquisitoire violent d'où l'outrage déborde, il y a toute la distance d'un devoir accompli à une action mauvaise.

Après tout, que veut M. de Feuillide ? Il ne suffit pas, pour être lu par les honnêtes gens à qui on s'adresse, de prendre devant un ex-parti politique une attitude de boxeur et d'épuiser le vocabulaire de l'injure ; par le temps qui court et dans l'état de nos mœurs, ce n'est pas même un moyen d'arriver à un succès de scandale. Il faut aujourd'hui être quelque chose ; il faut planter son drapeau sur ce qu'on renverse, et le faire accepter. Quel est le drapeau de M. de Feuillide ? Son socialisme est enthousiaste des deux Empires ; il croit à la souveraineté du peuple telle que l'entend la Montagne, et à la souveraineté napoléonienne telle que l'ont faite 1804 et 1852 ; il greffe un bourgeon démocratique et social sur le tronc bonapartiste ; il prodigue l'invective ardente au *bourgeoisisme*, et il met à sa place une de ces vagues utopies d'égalité entre les pauvres et les riches, sous laquelle succomberait la vie d'un peuple, s'il avait la folie de l'expérimenter. Voilà sa foi. Il accuse la Doctrine d'avoir conspiré ; a-t-elle fait seule la *comédie de* 15 *ans ?* M. de Feuillide, lui-même, a la naïveté de nous dire qu'il y a du bon dans le métier de conspirateur : « Sous la Restauration on conspirait avec ar- » deur, avec enthousiasme, avec *foi* dans des espérances d'avenir » qu'on entrevoyait vaguement à travers de *généreuses* aspirations » vers un monde nouveau de liberté et d'égalité, avec des haines et » des terreurs *fiévreuses* d'un passé de privilége dont on croyait voir » les boutures reverdir sur les ruines qui le couvraient. — On con- » spirait parce que l'étranger avait envahi et humilié la France, » parce que la royauté de droit divin n'avait jamais reposé que sur » une hypothèse dont la foi était la sanction, et que l'examen, de plus » en plus *incompressible* depuis trois siècles, *avait tué la foi*... On » conspirait parce qu'il y avait des menaces contre les *principes de* » 89 et des insultes contre le drapeau de la *République et de l'Em-* » *pire* (pp. 12 et 13). » A coup sûr, on ne saurait mieux dorer la conspiration, et nous ne voyons pas pourquoi M. de Feuillide n'embrasse pas tendrement, comme un sien ami, M. Guizot dont il fait un *conspirateur*. — M. de Feuillide, outre qu'il est républicain des plus progressistes, puisqu'il accuse le *bourgeoisisme* impitoyable (p. 142) d'avoir rendu nécessaires les journées de juin 1848 ; outre qu'il appelle Napoléon Ier, « l'*homme providentiel* qui a pous- » sé pêle-mêle à travers la vieille Europe *toutes les têtes, tous les* » *bras du principe d'examen et de révolte* (p. 156), » est encore libre-penseur anti-voltairien à la façon de Rousseau, et, pour

privilége de s'attirer les injures et les colères des ennemis de Rome. Quelle justification pour eux que la fin de cet homme ! Il ne manquait plus que ce chapitre à leur apologie. — Quant au fond des choses, les événements se sont chargés de prouver la sagesse de l'Eglise. Si Rome eût obéi aux orgueilleuses injonctions de Lamennais, elle aurait amené plus tôt l'ère néfaste de 1849, car ce qu'il demandait, le magnanime Pie IX ne l'a essayé qu'en partie, et on sait la reconnaissance du libéralisme pour ses nobles avances ! Seulement, plus tôt, le mal eût été plus profond, et peut-être incurable ; car ce n'est certes pas le gouvernement de Louis-Philippe qui eût envoyé une armée à Rome pour en chasser la démagogie et pour y rétablir le pape. On s'effraie à la pensée des incalculables malheurs qui eussent suivi le triomphe des idées politiques de Lamennais ! — Une fois de plus, Dieu a bien inspiré son Eglise, et il a laissé à son aveuglement le malheureux qui ne cherchait qu'à tout bouleverser au profit de son orgueil. Spectacle à la fois triste et consolant, que celui de cette chute impuissante ! Encore une tête, — et quelle tête ! — qui s'est brisée contre cette *pierre* qui en a brisé tant d'autres ! Les éditeurs de cette Correspondance n'y ont cherché qu'une justification triomphante de leur héros, et ils n'ont fourni, à qui lira bien, qu'un argument nouveau en faveur de la vie indestructible de l'Eglise. Sur ce monument de la démagogie antichrétienne, aussi bien que sur la colonne païenne, on peut écrire : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

U. MAYNARD.

122 **EXPOSITION** *suivie des quatre Evangélistes, par le docteur angélique* saint THOMAS D'AQUIN, *formée d'extraits d'auteurs grecs et latins, et surtout de gloses et de passages des SS. Pères, rédigée admirablement en un seul texte et un seul enchaînement ; et appelée à juste titre :* LA CHAINE D'OR ; *édition purgée d'une foule infinie de fautes énormes que contiennent les autres éditions, ainsi que d'indications fausses ou incomplètes, enrichie d'additions et de nouvelles notes,* par le R. P. F.-Jean NICOLAI, de l'Ordre des frères-prêcheurs, etc. ; *traduite pour la premiere fois* par M. l'abbé Em. CASTAN, docteur en théologie, etc. — 8 volumes in-8° de 400 à 500 pages chacun (1854), chez L. Vivès ; — prix : 48 fr.

C'est défigurer l'Ecriture, dit Fénelon, que de ne la faire connaître aux chrétiens que par des passages détachés. Ces passages, tout beaux qu'ils sont, ne peuvent seuls faire sentir toute leur beauté quand on n'en connaît point la suite, et ils n'ont aucune force pour persuader les hommes et pour redresser leurs mœurs. Il voudrait que les prédicateurs expliquassent les principes et l'enchaînement de l'Ecriture ;

qu'ils en prissent l'esprit, le style et les figures; que tous leurs discours revinssent à en donner l'intelligence et le goût. Il reconnaît qu'on peut faire des sermons sur l'Ecriture sans expliquer l'Ecriture de suite; mais, continue-t-il, il faut avouer que ce serait tout autre chose si les pasteurs, suivant l'ancien usage, expliquaient de suite les saints livres au peuple. Représentez-vous quelle autorité aurait un homme qui ne dirait rien de sa propre invention, et qui ne ferait que suivre et expliquer les paroles et les pensées de Dieu même. D'ailleurs, il ferait deux choses à la fois: en expliquant les vérités de l'Ecriture, il en expliquerait le texte, et accoutumerait les chrétiens à joindre toujours le sens à la lettre. Quel avantage pour les accoutumer à se nourrir de ce pain sacré! On s'attache trop aux peintures morales, dit encore Fénelon, et on n'explique pas assez les principes de la doctrine évangélique. C'est qu'il est bien plus aisé de peindre les désordres du monde que d'expliquer solidement le fond du christianisme. Pour l'un, il ne faut que l'expérience du commerce du monde, et des paroles; pour l'autre, il faut une sérieuse et profonde méditation des saintes Ecritures.—Après avoir ainsi montré la source de l'enseignement, Fénelon rappelle cette règle, qu'il faut toujours expliquer l'Ecriture conformément à la doctrine des Pères. Ils sont les canaux de la tradition : c'est par eux que nous découvrons la manière dont l'Eglise a interprété l'Ecriture dans tous les siècles. Les Pères sont nos maîtres; c'étaient des esprits très-élevés, de grandes âmes pleines de sentiments héroïques, des hommes qui avaient une expérience merveilleuse des esprits et des cœurs, qui avaient conquis une grande autorité et une grande facilité de parler. Voilà, selon l'un des plus beaux génies qui ait honoré le ministère épiscopal, quelles sont les sources pures de la prédication. — Qui ne reconnaît, dans ces préceptes, la pratique et les conseils des pasteurs les plus vénérés et des orateurs les plus illustres dans l'Eglise, de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin? Nous avons voulu les rappeler, parce que c'est le retour à ces règles, dictées par le génie et le bon sens, qui explique et motive la publication d'ouvrages comme celui qui nous occupe. Ou bien on lira la *Chaîne d'or* afin de se mettre en état de prêcher selon les règles tracées par Fénelon; ou bien, après l'avoir lue, on comprendra que c'est à ces règles qu'on doit revenir. Il faut prêcher l'Evangile, et le prêcher en l'interprétant selon la doctrine des Pères. Mais toute la vie du prêtre est absorbée par l'action : comment pourra-t-il lire les écrits des Pères,

et extraire leur doctrine de leurs homélies, de leurs épîtres, de leurs commentaires, etc.? Et puis, les Pères ont subi l'influence de leur époque : chez eux, l'or le plus précieux n'est pas toujours exempt de scories. Si donc on n'a pas un goût sûr, on s'expose à prendre dans les Pères ce qu'il y a de moins bon, et à reproduire leurs défauts dans les sermons que l'on compose. Mais, Dieu a suscité dans son Eglise un génie prodigieux, dont l'œuvre propre a été de recevoir, dans sa vaste compréhension, la tradition de douze siècles de science chrétienne, pour la systématiser et lui donner la forme scientifique. Saint Thomas, c'est l'esprit, la pensée des Pères, soumis à une méthode et arrivés à l'état de science. Que tel soit le caractère général des œuvres du docteur angélique, rien ne le fait voir plus clairement que la *Chaîne d'or*. Il y commente l'Evangile intégralement, il en explique le texte dans les différents sens dont il est susceptible, il résout ou prévient les difficultés, il tire des conclusions dogmatiques, et il fait les applications morales les plus variées, non-seulement selon l'esprit et conformément à la pensée des Pères, mais par l'emploi exclusif de leurs expressions. Et cependant, chose merveilleuse! on n'y trouve pas de répétitions oiseuses; on avance à mesure qu'on lit, et la marche est aussi régulière qu'elle est variée.—Saint Thomas avait reçu du pape Urbain IV la tâche d'exposer l'Evangile selon saint Matthieu; dans la dédicace qu'il lui a faite de son travail, le docte commentateur expose ainsi la méthode qu'il a adoptée : « J'ai » formé une exposition suivie de morceaux détachés de nos docteurs. » Ce que j'ai puisé dans les commentaires d'auteurs incertains, je l'ai » réuni sous le titre général de glose. J'ai eu soin de donner toujours » le nom de nos auteurs latins dans lesquels j'ai puisé, avec l'indica- » tion précise du livre auquel la citation était empruntée, à l'exception » des ouvrages qui sont une exposition du livre que j'exposais moi- » même. Il a fallu souvent, dans ces citations des saints Pères, enle- » ver quelque chose du milieu des passages cités, pour plus de clarté et » de brièveté; comme aussi, pour l'intelligence du passage, j'ai dû par- » fois changer l'ordre des phrases. Quelquefois j'ai négligé le mot à » mot, pour ne mettre que le sens. Mon but, dans cet ouvrage, a été » non-seulement de chercher le sens littéral, mais encore de faire » mention du sens mystique; de temps en temps de détruire les er- » reurs et d'appuyer la vérité catholique, ce qui paraît indispensable, » parce que c'est surtout dans l'Evangile que l'on trouve la forme de » la foi catholique et la règle de toute la vie chrétienne (Dédicace, » p. 13). »

Nous avons sous les yeux la traduction de la *Chaîne d'or*, par M. l'abbé Castan. Le texte de saint Thomas est imprimé au bas des pages. Malgré plusieurs fautes typographiques dont nous avons pris note, nous croyons l'édition bonne. Mais, nous le disons avec regret, la traduction est extrêmement défectueuse; elle est souvent obscure ou même inintelligible, peu exacte, et presque toujours incorrecte et embarrassée. On peut en juger déjà par le fragment de la dédicace que nous venons de citer. Que l'on ouvre au hasard l'un des volumes, et l'on trouvera partout des phrases comme celles-ci : « L'artisan de toutes choses, Dieu, qui les a produites » *à* l'existence *par le seul regard de sa bonté* (t. I, p. 14). — Un enfant né d'hier, frêle de corps, *de cette pauvreté que l'on méprise* » (ibid., p. 108). — Le soleil, lorsqu'il *arrive* (*appropians*), envoie, » *avant de paraître* (ibid., p. 151). — Tout arbre qui ne porte pas » *du* bon fruit (ibid., p. 167). — Si les docteurs, ayant perdu eux-» mêmes le *sens du goût qu'ils avaient reçu*, ne peuvent plus vivifier » la *corruption* (ibid., p. 259). — Le Seigneur *ayant* enseigné » plus haut que celui qui veut aimer Dieu et fuir le péché ne doit » pas se flatter de pouvoir servir deux maîtres à la fois, *craignant* » que quelqu'un ne se *laissât diviser*, *non par la jouissance du su-* » *perflu*, mais *par celle* du nécessaire, et que son *intention n'eût à en* » *souffrir une déviation* (ibid., p. 391). — Ou bien cette *ruine grande*, » c'est *celle exprimée..* (ibid., p. 454). — Après avoir, d'une *ma-* » *nière remarquable*, rendu la vue aux aveugles : Pulchre illumi-» natis cæcis (t. II, p. 37). — Faire *tourner en commerce* le don de » l'Esprit saint (ibid., p. 56). — C'est aux foules qu'il s'adressait en » paraboles, et encore aujourd'hui les foules comprennent de *cette ma-* » *nière* (ibid., p. 247). — Il n'était permis au jour du sabbat *que* » de faire un mille (t. III, p. 161). — Mais *cependant*, *d'après les* » *antécédents*, cette parabole ne paraît pas *seulement* se rapporter » *seulement* à ceux qui (ibid., p. 209). — *Ceux qui touchent le* » *Christ* par la foi, les vertus du Christ *leur* sont données *avec cette* » bonne volonté qui vient de lui. Et aussitôt Jésus, *ressentant* en lui-» même qu'une influence (virtus) était sortie de lui, s'*étant* tourné vers » les foules, leur dit : Qui a touché ma robe? Les *influences* du » Christ ne sortent pas de lui *d'une manière locale* et *matérielle*, » et *comme l'abandonnant lui-même*, etc. (t. IV, p. 137). » — C'est une heureuse pensée d'avoir joint le texte à la traduction. Cette importante publication pourra ainsi se répandre, mais à cause

du texte, qui justifie pleinement le beau titre de l'œuvre de saint Thomas, et malgré la traduction, d'après laquelle il faut bien se garder de juger l'harmonie produite par les mille voix de la tradition interprétant la parole évangélique. J. MARCHAL.

123. **LES SEPT FIGURES** *mystérieuses de la beauté de la sainte Vierge, d'après les livres saints*, par M. l'abbé VIDAL. — 1 volume in-18 de VI-502 pages (1858), chez Victor Sarlit; — prix : 3 fr.

Nous voudrions pouvoir louer cet ouvrage sans restriction, car, inspiré par une pieuse pensée de zèle pour la gloire de Jésus-Christ et de sa divine mère, écrit dans un style plein de verve et revêtu d'une certaine poésie, il nous semble propre à produire de bonnes et saintes impressions. Malheureusement, à côté de ces qualités nous trouvons de graves défauts. — En intitulant son livre : *les Sept figures mystérieuses de la sainte Vierge*, l'auteur se proposait sans doute de faire admirer et aimer les grandeurs et les perfections de Marie sous les symboles de l'*olivier*, de la *colombe*, du *Liban*, du *ciel*, du *feu*, de l'*arc-en-ciel* et du *soleil*, qu'il emprunte à l'Ecriture, et sous lesquels, dit-il, l'Esprit saint a voulu désigner l'aimable et auguste Vierge; or, un grand nombre des discours dans lesquels il prétend expliquer successivement chacun de ces symboles, ne se rapportent que fort indirectement à son sujet : ce sont des considérations brillantes sans doute, sur la foi et ses consolations, sur la virginité et ses influences sociales, sur la charité chrétienne et l'impuissance des doctrines étrangères à la produire, etc., mais où l'on ne retrouve que peu ou point la pensée inspiratrice du livre. — Trop souvent aussi l'on est tenté d'appliquer à quelques-unes d'entre elles ces vers du poëte latin :

> Inceptis gravibus plerumque et magna professis
> Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
> Assuitur pannus.... ... .

Et en effet, de larges lambeaux, empruntés tantôt aux Conférences du P. Lacordaire, tantôt à l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais, et dont la forme primitive est à peine déguisée, se rencontrent à chaque pas. On sent que l'auteur a écrit sous l'influence trop récente, sous l'impression trop vive encore de ses modèles favoris. — Cependant, on sent aussi qu'au milieu de ses inexpériences, M. l'abbé Vidal possède un talent très-réel. Qu'il pense donc un peu plus par lui-même ; qu'il se défie quelquefois de son imagination trop ardente, et

il obtiendra des succès. — Il n'aime pas, dans ses raisonnements, la forme syllogistique « toujours froide et toujours glacée, » et il a raison ; mais que la peur d'un mal ne le conduise pas dans un autre, et qu'il se souvienne de cet oracle du bon sens, qui est aussi celui du bon goût :

> Que le discours jamais, du sujet s'écartant,
> N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Nous ne voudrions pas non plus que, pour désigner le personnage inconnu, fictif peut-être, auquel il doit, dit-il, la première idée de son livre, et qui, par humilité, s'appelait *idiot*, il se servît de cette expression fréquemment répétée : *saint Idiot*. Une telle dénomination est trop bizarre. C. POUSSIN.

124. **LA FILLE DU PROSCRIT.** — In-12 de 144 pages, figure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*, 1857); — prix : 60 c.

125. **LE MANUSCRIT DE RAOUL.** — In-12 de 138 pages, figure, chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque catholique de Lille*, 1857); — prix : 60 c.

Ces deux volumes ne forment qu'un même ouvrage sous deux titres divers. Le second, suite du premier, en est aussi l'explication. On y trouve le récit d'événements qui ont amené dans deux nobles familles une série de catastrophes des plus étranges. Le fait dominant est l'histoire d'un père coupable par un excès d'amour paternel, mais expiant son crime par de longues souffrances et l'effaçant par le repentir chrétien. La religion plane sur ce tableau comme sur toutes les autres scènes de ce drame, et la conclusion pratique est celle-ci, renfermée dans les dernières paroles du livre : « La vertu est » le seul chemin qui mène au bonheur, et lorsqu'on a été assez mal- » heureux pour s'en écarter, le repentir chrétien et la sainte espé- » rance peuvent seuls y ramener (p. 138). » — Une douce image tempère et éclaircit les sombres contours de ce double récit : c'est l'image de la Vierge Marie, invoquée durant le mois qui lui est consacré, et dont le dernier jour amène le dénouement, si longtemps indécis, de cette singulière histoire, beaucoup trop romanesque et trop invraisemblable pour que nous la recommandions, comme le mériteraient les intentions de son auteur et les sentiments pieux qu'il manifeste.

126. **HISTOIRE** *de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, par M. le duc de NOAILLES, de l'Académie française.—

loi, et son intervention ne fut pas victorieuse, parce que la force ne se rangea point de son côté. La noblesse se sentait peu de goût pour ériger en tuteur de la monarchie, en modérateur des grandes querelles politiques, un tribunal, fort respectable d'ailleurs, de gens de robe et de présidents à mortier, toujours intraitables sur la coutume et sur les formes. La bourgeoisie, comme à toutes les époques de son histoire, avait des instincts plus municipaux que politiques. Exclue de la jouissance des priviléges, elle s'en vengeait en tournant en ridicule les pouvoirs placés au-dessus d'elle; mais, au fond, soit souvenir, soit coutume, elle aimait le roi. Les classes ouvrières, le prolétariat, le peuple enfin, n'avaient point alors, et surtout ne croyaient point avoir des intérêts différents de ceux de la bourgeoisie; la lutte du pauvre et du riche n'existait pas brûlante comme aujourd'hui, et, dans l'organisation de la société, si la hiérarchie était presque inaccessible, si chacun se *trouvait muré dans sa condition*, cette condition, pour les subalternes, était plus tolérable et plus digne qu'elle n'a été depuis cette époque. Alors donc, il n'y avait pas, comme dans notre société moderne, entre la bourgeoisie et le peuple, cet abîme que l'envie ou la faim mesure avec des yeux menaçants, et que la défiance ou la cupidité creuse de jour en jour.

La société ne se trouvait donc pas dans les conditions où les révolutions triomphent et durent; il y avait beaucoup de bien à faire, beaucoup d'améliorations à réaliser, beaucoup de droits à régulariser, à étendre, à faire fonctionner d'accord, mais très-peu de gens se rendaient compte de ces besoins, et ce fut un malheur que le Parlement éclairé, intelligent, fort par l'expérience, n'obtînt pas l'affermissement de ses prérogatives, et ne se fît accepter ni de la Cour, ni du peuple, comme un intermédiaire destiné à régulariser le mouvement. Surtout, ce fut un malheur qu'on n'eût pas recours aux Etats-généraux, et qu'on ne tirât point parti de cette institution dont l'heure était venue, dont le développement, en 1649, aurait pu épargner beaucoup de fautes à la royauté, et prévenir, pour le trône et pour le pays, la grande et douloureuse épreuve de 1789. — Ce sont là les idées que nous a suggérées le beau travail de M. de Barante. A l'insu de l'auteur, contrairement peut-être à sa pensée, nous nous disions, en le lisant, ce que nous venons de dire sur la Fronde, et sans chercher à mettre d'accord nos propres vues avec les siennes, nous nous plaisions à constater que son livre renferme des aperçus pleins de justesse et de modération, que surtout il expose les faits

avec simplicité et clarté, et qu'il permet au lecteur de se faire juge. C'est un peu sa méthode favorite; elle a ses inconvénients et ses avantages.

Nous ne nous attacherons pas à des critiques de détail; nous ne relèverons minutieusement ni des mots, ni des lignes; *non paucis offendar*. Il nous suffira de dire que, dans son ensemble, cet ouvrage est une étude sérieuse et pleine d'intérêt, qui contribue à nous initier à la connaissance du XVIIe siècle. Nous pensons qu'elle ajoutera aux titres déjà si nombreux de son auteur, et qu'elle attestera même une fois de plus le remarquable progrès qui s'est opéré dans sa pensée, au point de vue des questions et des choses religieuses. C'est une justice que nous aimons à lui rendre. AMÉDÉE GABOURD.

143. **LE PIED DE LA CROIX**, ou *les Douleurs de Marie*, par le R. P. W. FABER, supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri (de Londres). — 2 volumes in-12 de VIII-294 et 334 pages (1858), chez Ambroise Bray; — prix : 5 fr.

Le P. Faber, énumérant, dans un des chapitres des *Progrès de l'âme*, les obstacles qui empêchent parfois d'avancer dans le chemin de la perfection, n'hésite pas à signaler le défaut de dévotion envers la sainte Vierge comme l'un des plus sérieux. « Sans cette dé- » votion, dit-il, la vie intérieure devient impossible... La dévotion à » la Mère de Dieu n'est pas un simple ornement du système catho- » lique, un enjolivement, un hors-d'œuvre, ni même un secours, » parmi tant d'autres, dont nous pouvons nous servir ou non, à vo- » lonté : c'est une partie intégrante du christianisme. Sans elle, à » proprement parler, une religion n'est plus chrétienne : c'est une » religion différente de celle que Dieu a révélée. La sainte Vierge » est un ordre de Dieu à part, un canal spécial de grâces, dont l'im- » portance ressort surtout de cette guerre que l'esprit malin lui fait » avec sa finesse ordinaire, et de la haine instinctive que l'hérésie » lui a vouée. Marie est le cou du corps mystique de Jésus-Christ, » unissant ainsi tous les membres à la tête, et servant de canal pour » dispenser toutes les grâces (*Progrès de l'âme*, t. 1, p. 70). » Ces paroles nous sont naturellement revenues à la mémoire, lorsque nous avons ouvert les deux volumes intitulés *le Pied de la Croix*; et nous n'avons été nullement étonnés de voir le pieux oratorien traiter un sujet auquel il avait accordé une importance aussi capitale dans l'œuvre de la sanctification des âmes. Tel est, du reste, l'attrait in-

vincible que Marie exerce sur les esprits les plus profondément chrétiens : c'est au pied de son trône que l'éloquence des saint Bernard et des Bossuet a trouvé ses accents les plus touchants et les plus sublimes. Le génie du théologien anglais habite, il est vrai, d'autres régions : il ne plane pas d'ordinaire sur les sommets pour y éclater comme la foudre; il erre plus volontiers sur les bords d'un frais ruisseau, dans le fond des vallées ombreuses et fleuries. Il ne subjugue pas : il persuade doucement. C'est un compagnon de route dont la conversation, toujours variée et pleine de charme, fait oublier les fatigues et les ennuis du voyage.

L'analyse du *Pied de la Croix* est facile à faire en peu de mots. — Avant d'entrer dans le détail des douleurs de la sainte Vierge, l'auteur, dans un chapitre intitulé le martyre de Marie, jette sur son sujet un coup d'œil général, et examine successivement l'immensité des douleurs de Marie, pourquoi Dieu les a permises, quelles en ont été les sources, ce qui les caractérise, comment Marie put se réjouir en elles, comment l'Eglise les met sous nos yeux, et quel doit être l'esprit de notre dévotion envers elles. Puis il traite en particulier, et dans autant de chapitres, de chacune des sept douleurs, c'est-à-dire, de la prophétie de Siméon, de la fuite en Egypte, des trois jours d'absence, de la rencontre de Jésus portant sa croix, du crucifiement, de la descente de la croix et de la sépulture de Jésus. L'ouvrage se termine par un dernier chapitre sur la Compassion de Marie, qui, bien comprise, dit l'auteur, renferme les sept graves questions théologiques suivantes : le but divin de la Compassion de Marie ; la nature et les traits caractéristiques de cette Compassion ; quels en furent les effets réels ; la relation qu'a notre propre compassion avec celle de Marie ; la comparaison de la Passion avec la Compassion ; l'excès apparent de la Compassion sur la Passion, et enfin la mesure et les dimensions de la Compassion. Le premier et le dernier chapitre sont donc comme l'introduction et la conclusion de tout l'ouvrage, dont le corps serait l'exposition des sept douleurs. Voici la marche que l'auteur a suivie dans cette exposition.

Il raconte d'abord le fait qui a donné naissance à l'une des sept douleurs, tel que l'Evangile ou la tradition nous l'a transmis, avec le détail de toutes ses circonstances ; puis il entre, pour ainsi dire, dans le fait, le pénètre, le fouille, l'approfondit, fait connaître toutes les particularités qui le distinguent ; et bientôt on en voit jaillir, avec une abondance et une impétuosité qui effraient, des sources de dou-

leurs intarissables dont les eaux, pénétrant dans le cœur de Marie, y apportent chaque fois une amertume d'un caractère spécial, suivant la nature particulière du fait d'où elles sont sorties. Il nous montre ensuite les dispositions dans lesquelles Marie endura chaque douleur, dispositions qui varient naturellement comme les douleurs elles-mêmes. Il passe enfin aux leçons que nous devons en tirer pour notre propre sanctification. Tel est l'ordre invariable que suit le P. Faber dans l'examen de chacune des sept douleurs.

On pourrait croire qu'il est impossible de parcourir tout l'ouvrage sans éprouver quelque ennui, car on se fait difficilement à la monotonie de la douleur, dont le sanglot continu ne fatigue pas moins que les cris répétés de la joie. Que l'on se rassure, non pas précisément sur le talent bien connu de l'auteur, mais sur le caractère exceptionnel et unique des souffrances de Marie, où tout est prodigieux et divin, et que le P. Faber a soin de nous montrer sous leur vrai jour. Ainsi, on n'y trouve pas ces alternatives d'emportements et de défaillances, ces cris désordonnés, ces tempêtes de plaintes, ces torrents de larmes de nos douleurs ; celles de Marie ont la profondeur de l'Océan avec la variété infinie de ses abîmes et des courants perfides qu'il recèle dans son vaste sein ; mais elles ont aussi le calme uni et sombre de sa surface sous un ciel chargé de lourds nuages. C'est ce mélange unique de la paix la plus parfaite, du calme le plus profond au milieu des souffrances les plus aiguës, qui fait la grandeur et la beauté incomparable de la Compassion de Marie. Ce contraste est constamment devant les yeux, et produit un étonnement qui se renouvelle sans cesse. Un autre caractère des souffrances de Marie, qui les place dans une sphère à part, c'est l'innocence parfaite de la victime, innocence qui est précisément la mesure de ses douleurs, comme, en nous, la grandeur du crime s'estimerait sur la rigueur de la peine. Ces traits particuliers, et d'autres encore, des douleurs de la sainte Vierge, le P. Faber les a tracés avec une vivacité de couleurs et une variété de tons incroyables : mais il s'est bien gardé d'y rien mêler de faux, de heurté, de fantastique, rien qui soit le produit de l'imagination ou d'une sensibilité factice. L'auteur est théologien avant tout. Sa piété procède directement de la foi, comme la chaleur de la lumière ; c'est son caractère spécial.

Le but qu'il s'est proposé, et qu'il a certainement atteint est de rendre saisissante cette vérité si souvent répétée, mais rarement mise en évidence, que le chemin le plus court, aussi bien que

le plus sûr, pour aller à Dieu, c'est d'y aller par Marie. Au spectacle des souffrances de Marie, dont l'unique cause est son amour pour son divin fils, on sent, en effet, naître dans son cœur un mouvement de tendresse extrême pour Notre-Seigneur. Il semble que Jésus, réfléchi dans le cœur de Marie, y possède des charmes particuliers, et que sa Passion, vue à travers ce cœur immaculé et percé des sept glaives, a une vertu qui pénètre plus avant dans le nôtre, et le remplit d'un amour plus généreux et plus dévoué. Tel est le fruit de toute vraie dévotion aux souffrances de Marie, et que le P. Faber aidera les âmes pieuses à recueillir, en offrant à leurs méditations ce que lui ont inspiré son amour pour notre sainte mère et son zèle pour la gloire de Dieu.

144. **LE PROGRÈS** *par le christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le R. P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus.—ANNÉE 1858. — 1 volume in-8° de 348 pages (1859), chez Adrien Le Clère et Cie et chez Dillet; — prix : 3 fr. 50 c.

Il doit nous suffire désormais de signaler d'un mot l'apparition de ces Conférences, sans entrer dans une nouvelle appréciation de leur mérite constant, ni même dans une analyse détaillée, rendue inutile, pour la plupart de nos lecteurs, soit par leur audition, soit par leur publication successive dans les journaux catholiques avant leur réunion en corps d'ouvrage. — Disons seulement que le sujet des Conférences de 1858 est le progrès moral par la sainteté chrétienne. Vu sous toutes ses faces, le christianisme montre un caractère exclusif : la puissance indéfectible de produire des saints et la sainteté ; la sainteté, son idéal, sa vie intime, son histoire. Or, le propre de la sainteté est de produire le progrès moral, puisqu'elle est la vraie grandeur de l'humanité, une grandeur essentiellement ordonnée, et que le progrès est la grandeur dans l'ordre. Ce progrès se produit par une triple réaction de la sainteté contre la concupiscence : réaction de l'humilité contre l'orgueil, d'où naît l'agrandissement de l'homme dans sa personne et dans ses œuvres, et de la société par la soumission et l'obéissance ; réaction de l'austérité contre le sensualisme, qui diminue l'homme inférieur, l'homme de la décadence, qui agrandit l'homme supérieur, l'homme du progrès ; réaction de la pauvreté contre la cupidité, qui restitue à l'individu la magnanimité, la liberté, l'intrépidité, et à l'ordre social son fondement, le droit de propriété. Mais la cause effective de ces réactions progressives est dans le mot qui résume tout le christianisme pra-

tique : l'*amour de Jésus-Christ*, qui lui-même est la destruction de l'obstacle le plus universel et le plus central à tous les progrès : l'égoïsme. Que l'amour de Jésus-Christ détruise dans les cœurs cette racine de tout mal ; et par lui on aura le progrès social, le progrès économique, le progrès artistique, le progrès philosophique : tous les progrès qui commencent avec lui pour se consommer en lui.

145. **RECUEIL DE SERMONS** *pour chaque jour du mois de mai sur les prérogatives de la très-sainte Vierge; ouvrage traduit du flamand sur l'édition originale, approuvée par S. Em. le cardinal archevêque de Malines.* — 1 volume in-8° de 448 pages (1857), chez Gaume frères; — prix : 4 fr. 50 c.

Nous avons ici trente et un sermons qui traitent, non-seulement des prérogatives de la sainte Vierge depuis son Immaculée Conception jusqu'à son Assomption, mais encore de quelques-unes des dévotions particulières à son culte, telles que le saint rosaire et le scapulaire, de la miséricorde de Marie, de sa piété, des motifs de la confiance que nous avons en elle, et de quelques autres sujets analogues. — Nous avons lu avec édification plusieurs de ces sermons, dont les prédicateurs du Mois de Marie pourront se servir utilement : tels sont ceux sur l'enfance de Marie, sur sa purification, sur ses douleurs. Le dogme de l'Immaculée Conception, qui venait d'être proclamé lorsque l'auteur publia son travail, y occupe naturellement une place plus importante, et s'y trouve développé dans une suite de sermons où l'on regrette de rencontrer des redites peut-être inévitables. Les divisions sont généralement heureuses ; elles ouvrent à l'éloquence un champ assez vaste pour qu'elle puisse se déployer à son aise. Toutefois, l'auteur répand sur sa route avec trop de profusion toutes les fleurs de la rhétorique : l'apostrophe, l'exclamation, l'interrogation, la prosopopée, etc., y jouent un rôle continuel, qui peut produire un bon effet en chaire, mais qui fatigue dans le cabinet. Aussi, ces sermons nous paraîtraient devoir mieux réussir si on les déclamait, que si l'on se contentait d'en faire une simple lecture. — En même temps qu'ils peuvent servir pour le Mois de Marie, ils offrent une ressource précieuse pour toutes les circonstances où il convient de parler de la sainte Vierge.

146. **SCIENCE DE L'HOMME**, *physiologie religieuse*, par P. ENFANTIN, 1858, et H. SAINT-SIMON, 1813. — 1 volume grand in-8o de XXIV-448 pages (1858), chez Victor Masson, à Paris et à Leipzig ;— prix : 9 fr.

Le saint-simonisme a la vie dure, et le *Père* Enfantin paraît l'avoir

sulte le livre des Psaumes d'une façon superstitieuse (p. 245), et celui qui renferme cette phrase : « Le chapelain, homme de mœurs pures » et simples, ignorant des nécessités de la politique, ne se souciait » pas de faire ce qu'il appelait un mensonge (p. 178); » or le personnage qui demande ce mensonge *politique* est un cardinal. Ce passage, on le voit, aurait besoin d'être présenté d'une autre manière.

J. CHANTREL.

170. **GALLIA CHRISTIANA** *in provincias ecclesiasticas distributa, in qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum regionum omnium quas vetus Gallia complectebatur, ab origine Ecclesiarum ad nostra tempora deducitur, et probatur ex authenticis instrumentis ad calcem appositis. A monachis congregationis sancti Mauri ad XIII tomum opere perducto; tomum XIV, ubi de* PROVINCIA TURONENSI *agitur, condidit* Bartholomæus HAURÉAU.—Fasciculus primus, in-folio de 276-111 pages (1856), chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 12 fr.

La première idée du *Gallia christiana* est due à Claude Robert, archidiacre et grand vicaire de Chalon-sur-Saône, mort en 1636. C'était un homme très-laborieux, auquel les cardinaux Baronius, d'Ossat et Bellarmin donnèrent des marques de bienveillance et d'estime. Son ouvrage, publié en 1625, en un volume in-folio, fut accueilli avec faveur, malgré ses nombreux défauts. L'utilité incontestable d'une histoire générale des évêchés et abbayes de l'ancienne France, engagea d'autres savants à compléter son travail. En 1643, les frères Scévole et Louis de Sainte-Marthe entreprirent un nouveau *Gallia christiana*. Ces deux érudits, l'un et l'autre historiographes de France, étaient frères jumeaux, et se ressemblaient de corps et d'esprit. Après avoir soumis le plan de leur ouvrage à l'Assemblée générale du clergé et avoir obtenu son approbation, ils se mirent à l'œuvre avec une ardeur extrême. Mais ils moururent avant la publication de leur ouvrage, qui ne parut qu'en 1666 (4 vol. in-folio). Cette édition est due aux soins de Pierre, Nicolas et Abel de Sainte-Marthe, tous trois fils de Scévole; Abel passe pour avoir eu une grande part à sa rédaction. — Le *Gallia christiana* des frères de Sainte-Marthe, quoique supérieur, sous beaucoup de rapports, à celui de Robert, présente néanmoins des erreurs et des lacunes considérables. En 1710, l'Assemblée du clergé chargea Denis de Sainte-Marthe, général des bénédictins de Saint-Maur, de rectifier et de compléter l'œuvre de ses aïeux. Dès lors le *Gallia christiana* fut établi sur les fondements les plus solides, et exécuté avec cette persé-

vérante lenteur qui caractérise les travaux des bénédictins. Le premier volume parut en 1715, et le treizième en 1785. Ces treize volumes in-folio comprennent l'histoire de vingt et une provinces ecclésiastiques, dont les métropoles sont : Albi, Aix, Arles, Avignon, Auch, Bourges, Bordeaux, Cambrai, Cologne, Embrun, Lyon, Malines, Mayence, Narbonne, Paris, Reims, Rouen, Sens, Tarentaise, Toulouse, Trèves. Lorsque, en 1790, la Révolution vint fermer les monastères et disperser les bénédictins, le quatorzième volume était en voie d'exécution. L'histoire des provinces ecclésiastiques de Tours, Besançon (*Vesuntio*), Vienne et Utrecht restait à rédiger et à publier pour achever cette grande collection.

On regrettait vivement de voir inachevé le monument des bénédictins ; mais la continuation d'un ouvrage où l'on est accoutumé à puiser les meilleurs documents sur la chronologie de l'histoire ecclésiastique et même de l'histoire civile, effrayait les plus fermes courages. Malgré l'appel et les encouragements de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'œuvre de Denis de Sainte-Marthe, de Dom Brice et de tant d'autres érudits, resta interrompue. On avait espéré un instant que les nouveaux bénédictins de Solesmes accepteraient ce labeur comme un héritage de leurs devanciers : cet espoir ne se réalisa pas. Enfin, M. Barthélemy Hauréau s'est dévoué à cette tâche difficile. Ses ouvrages antérieurs sur la philosophie scolastique, l'histoire littéraire du Maine, la Cour de Charlemagne, la Cour de François I[er], etc., ne faisaient guère présager qu'il travaillerait un jour à des chroniques ecclésiastiques, d'autant plus que, dans ses écrits précédents, il ne s'est pas montré toujours juste envers l'Église et ses principaux défenseurs ; mais il a vu dans la continuation du *Gallia christiana* une œuvre d'érudition avant tout, et après des recherches heureuses dans les riches collections historiques de la Bibliothèque impériale, il a mis sous presse le premier fascicule du tome XIV[e], qui lui a mérité le grand prix Gobert (de 10,000 fr.), décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Ce tome XIV[e] est consacré à la province ecclésiastique de Tours, et contiendra l'histoire des douze diocèses de Tours, le Mans, Angers, Rennes, Nantes, Vannes, Quimper, Saint-Pol-de-Léon, Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol, et s'arrêtera à 1790. Nous regrettons que M. Hauréau n'ait pas donné jusqu'à l'année 1856 la série des évêques qui ont occupé les siéges épiscopaux conservés par le concordat de 1801. Un simple catalogue n'eût pas grossi le volume, et eût offert des dates et des noms utiles à connaître.

L'auteur a suivi le plan des bénédictins : confirmer ou rectifier des dates, éclairer les voies de l'histoire au moyen des chartes, des conciles, des lettres apostoliques et des autres documents authentiques. A la suite de l'histoire des évêques et des abbés de chaque diocèse, sont placés divers titres inédits, rares ou peu connus. Dans le corps de l'ouvrage, de nombreuses indications renvoient aux *Instrumenta* publiés dans les treize premiers volumes.

Quoique M. Hauréau ait pris à tâche de ne jamais blesser la doctrine catholique dans la continuation de l'œuvre monastique, nous lui reprocherons les termes vagues qu'il emploie, en parlant de la réfutation faite par saint Grégoire de Tours, des erreurs contre la distinction des personnes dans la Trinité, erreurs dans lesquelles était tombé le roi Chilpéric. Il est plus répréhensible encore lorsqu'il semble regarder l'hérésie de Bérenger comme un *lapsus liberioris linguæ*. Pourquoi Bérenger est-il désigné sous le titre d'*écolâtre de l'Eglise de Tours* (col. 61)? Tout le monde sait qu'il enseignait à Saint-Martin de Tours. En plus d'un endroit l'auteur confond à tort l'église de Tours, c'est-à-dire l'église métropolitaine, avec l'église collégiale de Saint-Martin.

Puisque nous avons commencé à signaler des erreurs, disons encore : 1° que l'église Saint-Martin, au XVIIIe siècle, était dans la ville de Tours et non *auprès* (p. 3); — 2° que les tours de la cathédrale furent entièrement achevées en 1547, et non en 1510 (p. 3); — 3° que le témoignage d'Urbain II est invoqué à tort en 871 (col. 5); il faut Adrien II; — 4° que le corps de saint Gatien fut déposé par saint Martin dans la basilique de Saint-Lidoire, et non dans l'église cathédrale : si M. Hauréau connaît les lieux, il sait que l'église métropolitaine est fort éloignée du cimetière des pauvres (col. 8); — 5° que saint Martin fonda à Cande, à Amboise, etc., des *églises* paroissiales, et non des *chapelles* paroissiales (col. 8); — 6° que l'opinion la mieux fondée tient que saint Brice fut accusé faussement du crime d'adultère la 33e année de son épiscopat, et non la 3e; l'auteur rapporte le même fait sous ces deux dates; il devait en choisir une (col. 10). — 7° Il affirme que saint Grégoire de Tours fut d'abord moine de l'Ordre de Saint-Benoît. Ce fait, à notre connaissance, n'est mentionné nulle part. Dans la *Vie de saint Grégoire*, attribuée à saint Odon, et qui est sûrement de la main d'un moine, cette circonstance n'est pas rapportée. Il eût été bon de citer une preuve à l'appui de cette assertion (col. 23).— 8° Le récit de la mort de Mérovée, fils du roi Chilpéric, contient

plus d'une inexactitude. Comment M. Hauréau a-t-il pu dire de saint Grégoire de Tours qu'il a été « presque coupable de trahison? » que cet évêque a été mis en prison ou « gardé très-étroitement? » Il suffit de lire le récit de saint Grégoire (*Hist.*, lib. v, cap. 50) pour connaître dans tous leurs détails et la fin déplorable de Mérovée et le synode de Braisne (col. 24 et 25). — 9° L'auteur assure que nous ignorons ce que fit Sigélaïc quand il fut monté sur la chaire épiscopale de Tours. Nous avons cependant sa vie publiée par Mabillon. — 10° L'hérésie de Bérenger n'a pu naître en aucune manière « dans le palais archiépiscopal de Tours, » puisque Bérenger était écolâtre à Saint-Martin (col. 61). — 11° L'auteur reproche à Hildebert, d'abord évêque du Mans, ensuite archevêque de Tours, « d'avoir blâmé trop souvent ceux qui ont recours à la raison humaine » pour expliquer les mystères (col. 82). » — 12° Geoffroy de La Haie était archidiacre d'outre-Loire, et non archidiacre d'outre-Vienne, avant d'être élu archevêque de Tours (col. 116). — 13° Enfin les chanoines de Tours ne sont pas les mêmes que ceux de la collégiale de Saint-Martin (col. 118).

La liste des évêques de Tours, depuis la mort de saint Grégoire jusqu'au VIIIe siècle, présente de nombreuses difficultés. L'auteur les a bien signalées ; mais les a-t-il résolues ? En comparant la liste qu'il nous donne avec celle qu'on trouve dans le *Rituale Turonense*, on serait tenté de croire qu'il a augmenté la confusion au lieu de la faire disparaître. Ainsi, d'après le P. Le Cointe et le *Rituale Turonense*, il y eut un évêque nommé Ginialdus ou Givaldus, entre Agiricus et Valarius. Il est difficile de croire que Ginialdus s'appelât en même temps Valarius et Walacus. Nous aurions beaucoup d'autres observations à présenter sur ce même sujet ; mais il faudrait discuter des dates et alléguer des documents, ce qui nous entraînerait trop loin. — Nous regrettons vivement que l'auteur ait négligé d'éclaircir une question obscure et fort importante dans la chronologie de saint Martin. A la suite de la plupart des écrivains, il raconte que saint Martin quitta le service militaire à l'âge de 18 ou 20 ans, par conséquent vers l'an 336. Il oublie de nous apprendre ce qu'il devint jusqu'au moment où il se plaça sous la direction de saint Hilaire, évêque de Poitiers, c'est-à-dire pendant 15 ou 20 ans. C'était l'occasion de discuter l'opinion du P. de Longueval, de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême (*Mémoire sur le plus ancien monastère des Gaules*), et de M. Ch. Desmoulins (*Marmoutier en 1847*).

Avant de terminer, nous adresserons un très-grave reproche au continuateur du *Gallia christiana*. Il termine la série des archevêques de Tours à Mgr François-Joachim Mamert de Conzié, auquel il fait donner *sa démission* après la promulgation de la Constitution civile du clergé. Mgr de Conzié, comme tant d'autres courageux pontifes, résista avec fermeté aux attentats de la puissance civile en matière ecclésiastique, et refusa de souscrire à la Constitution schismatique du clergé. Forcé par la Révolution de quitter sa patrie, il mourut en exil.

J.-J. BOURASSÉ.

171. **GLOIRES NOUVELLES** *du catholicisme*, ou *Eloges funèbres, vies et exemples de quelques grands catholiques qui ont vécu dans la première moitié de ce siècle*, par le R. P. VENTURA DE RAULICA; *ouvrage traduit de l'italien* par M. P. LE FAGUEYS.— 1 volume in-8° de XXIV-496 pages (1859), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 6 fr.

De tous les prédicateurs célèbres qui, en Italie, ont honoré de nos jours la chaire catholique, le P. Ventura est sans nul doute le plus remarquable. S'il n'est pas précisément le Bossuet de la Péninsule, comme le dit, en tête de ce volume, un Avertissement un peu enthousiaste du traducteur, du moins il se recommande par des qualités éminentes. Son éloquence n'a pas habituellement la précision, ni même constamment la logique française : elle se répand et déborde suivant la manière ultramontaine; elle a, de plus, une soudaineté de brusque franchise qui n'est pas toujours en harmonie avec nos mœurs, qui se permet la crudité du mot, la véhémence outrée des figures oratoires; qui même dépasse parfois les bornes permises du sujet, et s'aventure jusqu'aux affirmations étranges. Mais aussi, quel éclat! quelle vigueur! quelle élévation apostolique de langage! Comme l'Aigle de Meaux, mais non pas avec la même puissance d'originalité, le P. Ventura n'est jamais plus grand que lorsqu'il abaisse sa parole aux familiarités évangéliques; il méprise, sans les ignorer, les artifices du discours académique, et il préfère aux pompes d'une rhétorique de collége, une causerie vive, à la portée de tous, échauffée par le cœur, et éclairée des reflets d'une lumineuse philosophie. Il excelle à mêler, à féconder les uns par les autres, les détails pratiques sur la vie chrétienne et les hautes considérations spéculatives de la théologie; il émeut donc et il instruit. En dehors même des prestiges de la voix et du geste, sa parole ne meurt pas : fixée dans un livre, elle garde à peu près sa force, sa flamme et sa lumière. Voilà le mérite du présent volume. En rap-

pelant les discours dont il se compose, on évoque des souvenirs glorieux pour l'orateur, et dont l'Eglise a le droit d'être fière.

C'est d'abord Pie VII, ou le *Catholicisme restauré au commencement de ce siècle ;* magnifique antithèse de la violence orgueilleuse et du droit saint, de la douceur triomphante d'un apôtre et de l'emportement humilié d'un ambitieux. Au-dessus de ces deux figures du conquérant et du pontife, plane l'Eglise dans sa gloire immortelle, avec cette devise, qui est sa force invincible : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* — Voici ensuite Daniel O'Connell, le libérateur de l'Irlande, ou les *Rapports du catholicisme avec la liberté.* Qu'est-ce que la religion pour la liberté? qu'est-ce que la liberté pour la religion? division ingénieuse du discours, dans laquelle s'encadre une théorie sociale du catholicisme, protégée et glorifiée par la mémoire d'un héros chrétien des temps modernes, Daniel O'Connell. En déroulant cette belle matière parallèlement à la vie publique et privée du grand agitateur, le P. Ventura, avec une sainte audace, plante le drapeau catholique sur le terrain de la liberté, et il le fait à Rome même, lorsqu'arrive, pour être déposé dans l'église du collége irlandais, le cœur d'O'Connell. Nous n'oserions affirmer, cependant, qu'aujourd'hui le prédicateur ordinaire de S. M. l'empereur des Français consentît à signer les propositions que voici : « La vérité » catholique profite seule de la *liberté* (ce n'est pas nous qui souli» gnons), sous les coups de laquelle on craignait de la voir succom» ber. Ah! avec combien plus de raison peut-on dire de la liberté » ce qu'on a dit de la science : « qu'elle est un dissolvant qui décom» pose tous les métaux, excepté l'or, » puisque la liberté décompose » et anéantit toutes les religions, excepté la vraie! et si cette asser» tion n'avait pas pour elle la certitude et l'évidence, si la liberté, » un des plus grands attributs de Dieu, pouvait ne pas convenir à la » religion de Dieu, vous ne m'entendriez certainement pas en faire » l'éloge dans la chaire que j'occupe, chaire consacrée à tout ce qui » est vrai, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est divin (p. 146). » Le P. Ventura dit encore : « Devant cette doctrine de l'indépendance » de la conscience, du pouvoir civil, et conséquemment de la *libre* » *discussion en matière de religion, dans les pays où la vraie religion* » *se trouve environnée par les fausses religions* (restriction essen» tielle), toutes les nouvelles sectes religieuses, nées de l'orgueil ou » de la volupté comme les vers de la corruption, sont mortes pres» que dès leur naissance (ibid.). » Quoi qu'il en soit de l'harmo-

nie de ces paroles avec d'autres plus récentes, citons encore ce passage qui n'est pas à dédaigner : « Si jamais il arrivait que » leurs successeurs (des empereurs romains), se laissant pénétrer par » l'élément païen, essentiellement despotique, renonçassent à l'élé- » ment chrétien, essentiellement libre parce qu'il est charitable, et » ne voulussent pas accepter la doctrine de la liberté religieuse des » peuples et de l'indépendance de l'Eglise, qui fit la sûreté et la gloire » de leurs aïeux, l'Eglise alors saura bien aussi se passer d'eux ; elle » se tournera probablement vers la démocratie, baptisera cette sau- » vage matrone, la fera chrétienne, comme elle fit jadis chrétienne » la barbarie ; elle reconnaîtra quelqu'un de ses fils que les événe- » ments auront placé sur le trône, lui imprimera sur le front le sceau » de la consécration divine, lui dira : « Règne ! » et il régnera en » dépit de son origine plébéienne ; tant il est vrai que les gouverne- » ments n'ont d'appui, n'ont de défense, n'ont de probabilité de du- » rée que par la liberté qu'ils donnent à l'Eglise, par les égards et » les respects qu'ils ont pour les peuples, considérés par eux comme » enfants de Dieu (pp. 148 et 149) ! » — Nous doutons que la démocratie moderne, née d'une révolte antichrétienne, et portant *au front le signe de son* origine, consente, comme le fier Sicambre, à se laisser dire : « Adore ce que tu as brûlé ; brûle ce » que tu as adoré. » — Il y aurait bien aussi une remarque à faire sur ce couronnement démocratique ; heureusement, le P. Ventura lui-même a senti que cette parole, en passant dans un livre, avait besoin d'être annotée, et il écrit au bas de la page ce prudent correctif : « Pour éviter toute équivoque, nous déclarons ne pas enten- » dre, en nous exprimant ainsi, que l'Eglise dispose à son gré des » couronnes et des royaumes ; mais que, reconnaissant les droits des » gouvernements qui reconnaîtront les siens, elle leur prêtera une » nouvelle force par sa sanction et par son appui. »

Ces deux discours sur Pie VII et O'Connell sont les plus considérables du recueil, ceux qui portent la plus vive empreinte du grand orateur. Toutefois, il y en a deux autres où il donne carrière encore à ses fortes pensées. S'il parle d'un grand mathématicien d'Italie, Nicolas Fergola, c'est pour montrer que, dans toutes les régions de l'intelligence, le catholicisme et la science savent s'unir ; s'il fait l'éloge du médecin Cotugno, c'est pour qu'on entende les harmonies du catholicisme et de la médecine. Toujours, comme on le voit, des vues larges qui agrandissent son panégyrique sans le dénaturer. En

d'autres sujets où il était impossible de voler si haut, il sait se borner à répandre sur des détails ascétiques de vie intime et chrétienne ses flots d'éloquence. Il présente à tous des modèles de perfection évangélique : aux prêtres, Mgr Graziosi, confesseur du pape Pie IX; aux dames qui vivent dans le monde, la princesse napolitaine Pettoranello ; aux religieux, le P. Cataldi ; à tous ceux qui aiment l'apostolat de la charité évangélique, l'abbé Scarpati. Pour bien apprécier la variété de talent du P. Ventura, on voudra voir ces figures diverses qu'il sait éclairer *du dedans* par une lumière si douce et si pénétrante. — Au surplus, on ne quittera pas le volume sans passer de l'éloge oratoire à la biographie écrite. Virginie Bruni, dame romaine, fut l'épouse, la mère, la veuve chrétienne par excellence, et les merveilles de cette existence angélique, couronnée d'une belle mort, devront édifier, à tous les âges et dans toutes les conditions, ce sexe pieux, comme dit l'Eglise, qui est comme le cœur de la société. Dans ces pages, ainsi que dans la parole de l'illustre théatin, on voit les textes de l'Ecriture se fondre comme d'eux-mêmes dans la trame du récit, et le style s'animer tour à tour et se colorer de la substance la plus exquise des saintes lettres. Donc, en terminant ce livre on n'hésitera pas à dire avec Grégoire XVI : « Il y a à Rome des théologiens, des apologistes de la religion, des philosophes, des publicistes, des littérateurs et des orateurs éminents ; mais il n'y a que le R. P. Ventura qui, à la fois et à lui seul, soit tout cela. » — Toutefois, après avoir fait cette large part d'éloges au talent de l'auteur, faisons nos graves réserves pour les idées politiques auxquelles il s'est associé depuis 1848. GEORGES GANDY.

172. **HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE**, *depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique*, par M. A. MAGIN, inspecteur général de l'instruction publique ; *nouvelle édition*. — 1 volume in-18 de VI-252 et 46 pages (1859), chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie ; — prix : 80 c.

L'*Histoire de France* de M. Magin est divisée en chapitres, suivant l'ordre naturel des règnes et des sujets successifs, avec l'indication du siècle et du règne en titre courant, au haut de chaque page. Un numérotage par articles assez courts, avec une rubrique en caractères majuscules, indicative du sujet, en tête de chaque article, décèle la connaissance des nécessités pratiques de l'enseignement. Le volume est terminé par une table chronologique des principaux événements, par un *questionnaire* très-développé, et par les tableaux généa-

ferment des opinions hasardées, des doctrines erronées, des erreurs formelles, et qui vont jusqu'à jeter du doute sur les vérités les plus incontestables de la religion. Tout cela n'est dit qu'en passant, en forme de réflexion, quelquefois même cela ne fait que ressortir du texte, sans que l'expression soit nettement formulée ; mais tout cela serait propre à ébranler une foi peu éclairée, mal affermie, et à fortifier dans leur incrédulité des esprits ignorants ou prévenus. Nous signalerons, entre autres passages : 1° Dans le 1er volume, la page 4, où M. Fournier représente les facultés des premiers hommes enveloppées dans les langes de l'ignorance et de la servitude ; — la page 28, où nous lisons : « Ce n'est pas le seul des miracles païens *ou autres*, » qui trouve son explication dans le livre du physicien grec (Héron) ; » — la page 39, où la confraternité des peuples et le progrès nous paraissent exciter un enthousiasme peu justifié par les faits ; — la page 382, qui contient, sous forme d'ironie, une attaque à la charité des papes ; — 2° Dans le 2e volume, la page 369, où l'on prétend donner une explication nouvelle de toutes les extases ; — la page 411, où se trouve une citation *fataliste* de M. Ernest Renan ; — et surtout la page 81, où commence une note qui nie clairement l'existence du miracle dans l'eau que Moïse fit jaillir du rocher. — Nous ne donnons ici que quelques exemples ; nous pourrions les multiplier ; ils suffisent pour prouver que cette œuvre d'érudition spirituelle pourra être consultée avec fruit par les hommes spéciaux, mais que la lecture pourrait en être dangereuse pour un grand nombre de personnes.

J. CHANTREL.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

Par un décret en date du 11 avril dernier, publié par le *Journal de Rome* du 20, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Le *Livre de Job, traduit de l'hébreu*, par M. Ernest RENAN, membre de l'Institut.

L'*Amour*, par M. J. MICHELET.

Dictionnaire des Conciles, par M. ALLETZ, *nouvelle édition, augmentée d'une analyse historique et critique des conciliabules nationaux tenus par les constitutionnels en* 1797 *et* 1801, par M. l'abbé FILSJEAN (donec corrigatur).

P. Enfantin, 1858. —*H. Saint-Simon*, 1813. *Science de l'Homme, Physiologie religieuse.*

La mia Opinione intorno alla teandria di Maria vergine e della Chiesa cattolica, per Francesco LAVARINO. (*Mon opinion sur la théandrie de la Vierge Marie et de l'Eglise catholique*; par François LAVARINO.) (L'auteur s'est honorablement soumis et a réprouvé son ouvrage.)

Die speculative Theologie des h. Thomas v. Aquin, etc.; en latin : *Speculativa Theologia S. Thomæ de Aquino, Doctoris Angelici, in suis præcipuis lineamentis systematice exposita* a Doctore Joan. Nep. Paulo OLSCHINGER. (*La Théologie spéculative de saint Thomas d'Aquin, Docteur Angélique, exposée systématiquement dans sés points principaux*, par le docteur Jean-Népomucène-Paul OLSCHINGER.)

Die Christliche Weltanschauung in ihrer Bedeutung fur Wissenschaft und Leben : en latin : *Mundi contemplatio christiana in sua relatione ad doctrinam et vitam*, auctore Doct. Leopoldo TREBYCH. VIDOBONÆ, 1852. (*Contemplation chrétienne du monde, dans ses rapports avec la doctrine et la vie*, par le docteur Léopold TREBYCH. Vienne, 1852.) — Décret du 5 août 1858.

Kotholisches Andenken von Thomas BRAUN, Priester zu Holzkirchen Bisthum Passau ; en latin : *Memoria catholica*, auctore Thomas BRAUN, Sacerd. Holzkirchens. Dioc. Passavien. (*La Mémoire catholique*, par Thomas BRAUN, prêtre à Holzkirchens, diocèse de Passau.) — Même décret.

NÉCROLOGIE.

M. ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

L'un des représentants les plus illustres de la science moderne, et l'on pourrait dire l'une des plus magnifiques expressions de l'esprit humain, Alexandre de Humboldt, est mort, le 6 de ce mois, à Berlin. En attendant les études auxquelles sa vie ne peut manquer de donner lieu, nous avons pensé que quelques lignes consacrées à l'énumération de ses travaux plus qu'à leur appréciation devaient trouver place ici.

Frédéric-Henri-Alexandre de Humboldt naquit à Berlin le 14 septembre 1769, et fut élevé dans la religion protestante. C'est à l'Université de Francfort-sur-l'Oder qu'il fit ses premières études, études qu'il compléta d'abord à Gœttingue, où il étudia surtout l'économie politique, l'archéologie et la botanique, puis à Freyberg, où il reçut

deux ans des plus minutieuses études et une exploration attentive des lieux, le rapport de la Commission internationale, composée d'ingénieurs et de marins anglais, français, espagnols, autrichiens, allemands, hollandais et italiens, rapport qu'a sanctionné notre Académie des sciences.

Un appendice contient l'historique du grand projet de M. Ferdinand de Lesseps, depuis le 15 octobre 1858 jusqu'au 30 janvier 1859. C'est, après l'exposé des résistances, celui du triomphe. Ouverte le 5 novembre 1858, la souscription, dans Paris et dans les départements, ne s'est pas ralentie ; en s'adressant à l'intelligence, à la droiture et au bon sens des capitaux, elle n'a pas cherché à les séduire par l'attrait de l'agiotage ; et quand elle a été couverte, elle a pu constater, dans les éléments qui la composent, l'élan le plus populaire, la conscience la plus profonde et la plus universelle qui aient, depuis longtemps, couronné une affaire en Europe. 91,299 personnes, parmi lesquelles on compte M. le comte de Chambord et M. le duc de Montpensier, ont souscrit 207,111 actions, et tout annonce qu'en 1861 le canal aura des revenus déjà assez élevés.

Nous sommes heureux de saluer ici l'union chrétienne des forces vives de ce temps : la religion, l'humanité, l'industrie, la navigation et la science travaillent de concert, sous le drapeau de la France, à l'une des œuvres les plus grandioses qu'elles puissent léguer à l'admiration de l'avenir.

200. **QUATRE CHAPITRES INÉDITS** *sur la Russie*, par le comte Joseph DE MAISTRE, *publiés par son fils*, le comte Rodolphe DE MAISTRE. — 1 volume in-8° de VIII-196 pages (1859), chez Auguste Vaton ; — prix : 3 fr.

Un nouveau volume du comte de Maistre est toujours une bonne fortune pour la religion, pour la philosophie et pour la politique, car rien n'est sorti de cette plume illustre sans les éclairer, à des degrés divers, des reflets du génie. Nous dirions presque que la publication d'un ouvrage inédit, signé par elle, est un événement. Il n'est pas d'écrivain, en effet, dont la réputation ait grandi, depuis 1848, plus que celle de Joseph de Maistre, à mesure que ses prédictions se réalisaient, et, à coup sûr, les *quatre chapitres* que nous annonçons, bien qu'ils soient condensés en peu de pages, et pour cela même peut-être, ajouteront un fleuron à sa belle couronne. — Dès les premières lignes l'auteur se révèle, et quand même nous n'aurions pas pour garant de l'authenticité du livre la piété filiale et la sollicitude si

justement sévère de son fils, le comte Rodolphe de Maistre, nous y reconnaîtrions sans peine le talent original, sans contrefaçon possible, auquel on doit le *Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il y a là plus de substance, c'est-à-dire plus d'idées lumineuses et de sentiments nobles, que dans ces milliers de volumes que la précipitation fiévreuse de notre temps livre en pâture à une curiosité superficielle. Le ton est mâle et sobre, sans cesser d'être spirituel et incisif. Comme toujours, M. de Maistre préfère la rapidité du coup d'œil à la dissertation, l'intuition à la dialectique. Ses aphorismes, toujours fondés sur une appréciation profonde des hommes et des choses, éclairée de très-haut par la philosophie de l'histoire, sont autant de foyers où s'illuminent non-seulement les destinées de la Russie, mais celles du monde.

Liberté, science, religion, illuminisme, voilà les quatre chapitres qui se partagent le volume ; ils répondent aux quatre questions fondamentales qui agitent, avec l'empire du czar, l'Europe tout entière ; car ne voyons-nous pas les sociétés présentes jouer en quelque sorte avec ces quatre mots comme avec une flamme, sans se mettre en peine de savoir si elle doit les éclairer ou les brûler? Sur toute chose, la liberté les affole. Mais la liberté, avant le christianisme, fut impossible; sans lui, elle ne peut être, de nos jours, qu'un odieux mensonge colorant une servitude abjecte, car tel est le témoignage de l'histoire : « L'homme, en général, *s'il est réduit à lui-même,* » est trop méchant pour être libre (p. 4). » Donc, si l'on demande pourquoi l'esclavage est encore aujourd'hui l'état commun de la masse du peuple en Russie, la réponse se présente d'elle-même : « L'esclavage est en Russie parce qu'il y est nécessaire, et que l'em» pereur ne peut régner sans l'esclavage (p. 13). » Ne dirait-on pas que cette maxime a été écrite pour 1859? L'empereur Alexandre II veut attacher son nom à une grande mesure d'émancipation populaire; mais qu'il prenne garde : sans le christianisme vrai ou le catholicisme, la Révolution et les sectes feront sortir une guerre sociale des intentions généreuses du czar; voilà ce que dit M. de Maistre du fond de sa tombe : aussi la Russie, malgré la solidité apparente de ses bases, est-elle bien plus près d'une catastrophe qu'on ne le pense communément. Et ce qui est vrai du colosse du Nord l'est aussi de l'Angleterre et de tous les peuples de l'Occident. Ils ne peuvent recevoir la liberté que des mains du catholicisme; et comme, d'autre part, la Révolution pousse les masses à une émancipation univer-

selle, la question a pour l'Europe cette effrayante profondeur : rentrer dans le catholicisme, ou mourir. — Passons à la *science*.

Sur ce vaste et difficile sujet, le comte de Maistre bat en brèche toutes les forteresses de la libre pensée. Qu'oppose-t-elle à l'Eglise? la science ; à la démagogie ? le règne des capacités. Eh bien ! l'auteur, au nom des lumières, fait honte à cette science de mauvais aloi qui, avec des chiffres sceptiques et des expériences matérialistes, prétend gouverner les empires. Il faudrait pouvoir reproduire en entier cet admirable chapitre ; jamais le bon sens, sous une forme piquante et légèrement paradoxale, n'a mieux écrasé l'orgueil du faux savoir. « Les » inconvénients inévitables de la science, y est-il dit, sont de rendre » l'homme inhabile à la vie active qui est la vraie vocation de l'hom- » me ; de le rendre souverainement orgueilleux, enivré de lui-même » et de ses propres idées, ennemi de toute subordination, frondeur » de toute loi et de toute institution, et partisan-né de toute innova- » tion... La science proprement dite, c'est-à-dire tout ce qu'on en- » tend sous le nom général de *sciences naturelles*, a d'ailleurs, dans » toutes les suppositions, le défaut capital de tuer la première de » toutes les sciences, celle de l'homme d'Etat. Tous les grands mi- » nistres, depuis Suger jusqu'à Richelieu, ne s'occupèrent jamais » de physique ni de mathématiques ; le génie des sciences naturelles » exclut même l'autre, qui est un talent à part. — On n'a peut-être » pas assez remarqué que la nation la plus fameuse comme la plus » puissante de l'antiquité, celle qui a jeté le plus grand éclat par sa » politique et par ses armes, était absolument étrangère au génie » des sciences, et même à celui des arts. Jamais les Romains ne pos- » sédèrent un peintre, un sculpteur, un mathématicien, un astro- » nome, etc., et le plus grand de leurs poëtes a même renoncé à cette » gloire de la manière la plus solennelle. Cependant la réputation » des Romains dans le monde est décente, et toute nation pourrait » s'en contenter (pp. 38, 39, 40 et 41). » En lisant ces lignes, des esprits légers seront tentés peut-être de classer un homme de génie parmi les *éteignoirs* et les *obscurantistes*, pour parler leur langage ; mais il a pris soin de leur répondre : « La première science est celle » de gouverner les hommes, et celle-là, Dieu merci, ne s'apprend » pas dans les Académies. Les plus grands monarques, tels que » Henri IV, Louis XIV, etc., ont été connus par un bon sens exquis, » étranger à toute espèce de science ; et cependant ils les protégèrent » toutes ; c'est ce qu'il faut faire sans doute, car la science est un des

» grands ornements de la société ; mais elle doit être établie, hono-
» rée et protégée à sa place, qui est la seconde... En France, pen-
» dant le XVIIe siècle, la noblesse attirait à elle les savants, qu'elle
» illustrait ainsi au profit de l'Etat. Dans le XVIIIe siècle, elle des-
» cendit à eux, au lieu de les attirer à elle. Qu'est-il arrivé ? La no-
» blesse est tombée, et le souverain avec elle (pp. 47 et 48). » — Nous voilà bien loin, en compagnie de M. de Maistre, des prétentions de la science moderne à vouloir monter au timon de l'Etat. L'illustre écrivain n'est pas moins sévère pour cette maxime si chère à la démocratie : le gouvernement de tous pour *tous* est seul légitime ; à ses yeux, « le propriétaire seul est réellement citoyen ; on doit sans doute
» à tous les autres justice, protection et liberté dans toutes leurs
» opérations légitimes ; mais ils doivent se laisser mener. L'homme
» noble, l'homme riche, l'homme suffisamment poli par la littérature
» et par les sciences morales, a tout ce qu'il faut pour gouverner.
» Trop de littérature même est dangereuse, et les sciences naturelles
» sont encore plus nuisibles à l'homme d'Etat. L'inaptitude du sa-
» vant pour traiter avec les hommes, les connaître et les mener, est
» une chose universellement connue (pp. 51 et 52). »

Le 3e chapitre : *De la Religion*, a le double avantage, comme les deux premiers, de contenir des leçons d'une portée universelle, mais spécialement applicables à la Russie. Au point de vue général, tout se réduit, en fait de religion considérée surtout politiquement, à deux vérités : « il faut une religion au peuple, — tout le monde est
» peuple ; » or, « depuis l'époque de la Réforme, et même depuis
» celle de Wickleff, il a existé en Europe un certain esprit, terrible et
» invariable, qui a travaillé sans relâche à renverser les monarchies
» européennes et le christianisme.... Le calvinisme est surtout re-
» marquable sous ce point de vue (pp. 61 et 63). » Ici, M. de Maistre accumule les témoignages du protestantisme et de la philosophie : M. Mallet, ministre luthérien du saint Evangile à Genève, Condorcet, Frédéric II, Méthode, archevêque schismatique de Twef, Bayle, Leibnitz, Voltaire lui-même, etc., déposent comme témoins irrécusables en faveur des tendances politiquement séditieuses du libre examen protestant. En ce qui concerne la Russie, l'auteur, qui connaissait bien l'esprit *inflammable* et le caractère passionné de ce peuple qu'on croit immobile et glacé, lui recommande de ne pas laisser la prétendue Réforme et le philosophisme, greffé sur elle, *s'approcher* de ses *écoles*, y introduire son scepti-

cisme et son esprit de révolte, car ce serait une traînée de poudre qui ferait sauter tout l'édifice russe. En vérité, pouvait-on mieux prévoir, et ne dirait-on pas que ce grand esprit s'adresse à nos générations? N'est-il pas vrai que le philosophisme du XVIIIe siècle, exalté par les sympathies révolutionnaires, a déjà gagné presque au cœur la noblesse russe et une portion notable de la bourgeoisie dans les grands centres de l'empire? N'est-il pas vrai encore que le protestantisme, dans l'effort suprême de son agonie, fait partout sortir, en s'alliant avec la Révolution, tout ce qu'il renferme de révoltes et de catastrophes sociales dans ses derniers replis? Là encore nous retrouvons cette vérité : la Russie sera catholique ou le socialisme la dissoudra.

Le 4e et dernier chapitre, ayant pour titre *de l'Illuminisme*, reproduit à certains égards, mais sous des aspects entièrement neufs, les idées qui enrichissent, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, cet intéressant sujet. L'illustre écrivain est très-court, et beaucoup trop indulgent peut-être, sur la franc-maçonnerie, qu'il n'hésite cependant pas à condamner. Le martinisme et le piétisme ne lui inspirent point, sous le rapport social, de vives craintes ; tel n'est pas, dans sa pensée, l'illuminisme vrai, qu'il définit avec raison : « le philosophisme » moderne greffé sur le protestantisme (p. 101). » Et là encore il écrit, comme s'il avait devant lui notre Europe : « L'illuminisme est beau- » coup plus féroce en Allemagne qu'ailleurs, parce que le venin pro- » testant a son principal foyer dans ces contrées. C'est aussi dans » ce pays que le nom de la grande secte a pris naissance (pp. 101, » 102)... Toutes ses vues, toute sa puissance étaient tournées inva- » riablement contre le Siége de Rome et contre la maison de Bour- » bon, qu'elle regardait comme les deux clefs de la voûte européenne, » et encore une fois elle a réussi autant que l'homme peut réussir » (pp. 105, 106)... Que n'a-t-on pas écrit en Europe contre les main- » mortes? Le *prétexte* était le danger de l'accumulation des biens » dans les mains qui n'aliènent jamais ; le *but* était d'empêcher les » fondations pieuses et l'accroissement des biens ecclésiastiques... » Mille voix compatissantes se sont élevées en faveur des juifs. Le *pré-* » *texte* était l'humanité, et même la politique ; le *but* était uniquement » de contredire les prophéties : pour le dire en passant (ce n'est pas » nous qui soulignons ce qui précède et ce qui suit), *jamais prince* » *chrétien ne sortira, à l'égard des juifs, de la protection universelle* » *due à tout sujet, et ne tâchera de les avancer vers l'Etat et les fonctions*

» *civiles, sans que son règne ne soit marqué par de grandes disgrâces*
» *et d'éclatantes humiliations* (pp. 119, 120, 121)..... Ces hommes
» (les illuminés) se sont donnés eux-mêmes pour d'excellents sujets
» réellement et sincèrement alarmés sur l'autorité royale menacée,
» disaient-ils, par les prêtres;... mais c'était le *prétexte*, et le *but* était
» d'ôter l'enseignement public au clergé, qui enseignait l'origine di-
» vine de la souveraineté et le devoir illimité de l'obéissance, le crime
» excepté (pp. 121, 122). » C'est ainsi que cet homme de cœur arrache leur masque à ces hypocrisies, et fait voir pourquoi les illuminés ont en horreur les jésuites, pourquoi ils les ont dénoncés et les dénoncent encore, — car leur tactique est la même depuis plus de cent ans, — aux rois, comme les ennemis des souverains, et aux peuples comme les plus ardents fauteurs du despotisme; contradiction misérable, qui défraie encore bien des pamphlets soi-disant historiques, qu'il nous faut souvent, avec un dégoût indicible, faire passer sous les yeux du lecteur.

Dans un appendice au chapitre 4ᵉ, nous lisons des fragments de la doctrine philosophico-protestante, qui en résument l'esprit. Le père d'abord, Martin Luther, prend la parole; on écoute ensuite les enfants, et parmi eux les plus célèbres et les plus modérés. Ils nous disent qu'il n'y a de souverain que le peuple, dont les rois et chefs sont les laquais qu'il congédie à sa guise; qu'il faut aimer le vice quand il rend heureux; — que rien de ce qui est hors de nous n'est certain; — que peut-être il n'y pas de Dieu, ou qu'il y en a plusieurs; — que toutes les Eglises protestantes se sont trompées même dans la morale, même dans le dogme, et qu'on n'est obligé d'en croire aucune (extrait des 39 articles de l'anglicanisme); — qu'au reste toute profession de foi n'est bonne que pour le moment où on l'écrit, et que chaque article de foi peut être changé suivant le temps et les circonstances. — On voit, par ces dernières paroles de Melanchthon, avec quelle tolérance le doux et mélancolique disciple de Luther donne la main, à travers trois siècles de blasphèmes et de variations, à M. le pasteur Athanase Coquerel (p. 392 de notre précédente livraison). — Un second appendice, faisant suite à une conclusion simple et nerveuse qui concentre en quelques aphorismes toute la substance du livre, met en relief cette Compagnie de Jésus dont personne, mieux que Joseph de Maistre, n'a compris et vengé les gloires. Suivant son heureuse habitude, c'est encore dans le camp de l'ennemi qu'il aime à prendre ses témoins. Il fait parler Fré-

déric II, Catherine II, Paul Ier, Dumouriez, Lalande, Rabaud de Saint-Etienne, Voltaire, etc. ; il réfute avec des vues neuves le reproche fait aux jésuites de se mêler de politique ; il prouve que les jansénistes et les philosophes s'en sont mêlés bien davantage, et on sait dans quel sens ; puis il conclut par cette belle et forte parole : « Ce » n'est pas parce que les rois de France ont *trop cru* les jésuites, » c'est parce qu'ils ne les ont pas *assez crus*, qu'ils ont perdu *le plus* » *beau royaume après celui du ciel* (p. 174). »

Nous devions ces développements au nom de l'auteur et à l'intérêt d'actualité de ces pages, et nous croirions manquer de respect à nos lecteurs, si nous avions la pensée de leur en faire nos excuses. Cette œuvre, écrite vers 1810, est d'autant plus attachante, qu'elle fut d'abord confidentielle, réservée au regard d'un ami. Elle a, par conséquent, l'empreinte d'une pensée intime. C'est, pour ainsi dire, un heureux larcin fait à la modestie de Joseph de Maistre, et il faut en féliciter la tendresse de son fils, si noblement jalouse de tout ce qui touche à une telle gloire. GEORGES GANDY.

201. **LES CONSEILS** *de la sagesse*, ou *Recueil des maximes de Salomon les plus nécessaires à l'homme pour se conduire sagement, avec des réflexions sur ces maximes; suivis du portrait du sage*. — 1 volume in-12 de IV-376 pages (1858), chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 75 c.

L'objet de ce livre est facile à indiquer : c'est une série de maximes pratiques et frappantes, empruntées aux livres de Salomon, et disposées de manière à offrir successivement toutes les règles de morale chrétienne les plus propres à diriger notre conduite, soit à l'égard de nous-mêmes, soit à l'égard des autres, dans toutes les circonstances de la vie.— L'auteur cite d'abord le texte inspiré, puis il le fait suivre d'un commentaire, ou paraphrase développée, qui en montre clairement le sens. Après ce commentaire, viennent des réflexions pratiques, qui en appliquent la morale aux divers besoins et aux différentes situations de la vie. — Ce livre n'est point né de notre temps : c'est un des meilleurs du XVIIe siècle; aussi renferme-t-il toutes les qualités solides des ouvrages de cette grande époque : sobriété de style, vigueur de pensée et sagesse de doctrine. C'est assurément le plus bel éloge que nous puissions en faire.

202. **DICTIONNAIRE** *de linguistique et de philologie comparée. Histoire de toutes les langues mortes et vivantes, etc., précédé d'un essai sur le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence humaine,* par M. L.-F.

Jéhan. — 1 volume grand in-8° de 724 pages à 2 colonnes (1858), aux Ateliers catholiques du Petit-Montrouge ; — prix : 8 fr.

Depuis un demi-siècle surtout, l'étude comparée des langues a fait de remarquables progrès. Des découvertes inespérées sont dues à l'érudition moderne. Personne n'ignore les magnifiques travaux de Champollion le jeune sur l'écriture et la langue des anciens Egyptiens. La véracité de nos livres saints y a puisé de nouveaux arguments, de même que dans les nombreux ouvrages de philologie publiés en Angleterre et en Allemagne. Ainsi s'établissent d'une manière plus évidente l'origine et la généalogie des peuples qui couvrent la surface du globe. Les découvertes que la France et l'Angleterre ont faites récemment sur les ruines de l'antique Ninive, promettent une abondante moisson d'observations archéologiques du plus haut intérêt. Ce qui, pour nous, est plus important encore, c'est que plusieurs chapitres de la Bible y trouvent une espèce de commentaire dont l'autorité ne saurait être contestée. Déjà mille objets curieux s'étalent à nos yeux dans les Musées de Paris et de Londres. Bientôt, nous l'espérons, les inscriptions cunéiformes seront lues avec une entière certitude. — La philologie est un des auxiliaires les plus puissants de la philosophie. Leibnitz, un des premiers, proposa l'étude comparée des langues comme moyen d'éclairer les migrations des peuples dans l'antiquité. Ce fut lui qui commença cette étude d'une manière vraiment scientifique, et qui annonça d'avance une partie des nombreuses découvertes qui ont enrichi le domaine de l'érudition. La philologie ethnographique est devenue une des sciences les plus attrayantes et les plus fécondes des temps modernes. Parmi les fondateurs et les plus illustres ouvriers de cette œuvre magnifique, nous devons nommer Paulin de Saint-Barthélemy, Young, Anquetil-Duperron, Abel Remusat, Adelung, Vater, Bopp, Crawfurd, Marsden, les Champollion, G. de Humboldt, Klaproth, Balbi, Kennedy, Schlégel, Goulianoff, Hammer, Lassen, Lepsius, Heichoff, Grimm, Pott, Burnouf, etc.

« L'histoire des langues, dit M. Jéhan, est la base de celle des » nations. Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent les premiers » âges du monde, parmi tant d'erreurs et de fables dont chaque » peuple a environné son berceau, elle est comme un fil conducteur » qui nous dirige, sinon avec certitude, du moins avec méthode et » probabilité, en marquant dans la famille humaine les analogies et » les différences, en caractérisant chaque génération successive, et en

» signalant sur le sol mobile les traces de son rapide passage, que tant » d'événements postérieurs paraissaient avoir effacées sans retour. » En effet, que nous apprend l'histoire générale sur les premiers » établissements des hommes, sur leurs rapports, sur leurs divisions, » sur la formation des tribus et leur dispersion respective? Qui a » suivi leur marche silencieuse à travers les déserts, les fleuves et » les montagnes, et observé ce vaste réseau de peuples s'étendant » progressivement sur la terre? Un seul livre, dans quelques pages » sublimes, nous laisse entrevoir cet imposant mystère ; mais se bor- » nant aux grandes vérités, il proclame l'unité primitive des nations, » sans tracer le tableau de leurs vicissitudes. Là où l'histoire se tait, » où la tradition s'arrête, où la révélation garde le silence, quel guide » nous reste encore dans cette recherche d'un si haut intérêt, sinon » l'ethnographie comparée, qui peut, jusqu'à un certain point, re- » construire le monde à sa naissance, en retraçant, au moyen de la » linguistique et de la géographie réunies, le mouvement général de » sa population (p. 38)? » — On se demandera peut-être quel est le nombre des langues connues? A mesure que les voyageurs ont exploré les diverses régions du monde, ce nombre a augmenté. Tandis qu'autrefois le P. Kircher craignait d'exagérer en le portant à cinq cents, M. d'Azara ne faisait pas difficulté d'en admettre mille, don J.-F. Lopez quinze cents, don J.-E. Rayo deux mille, et F. Adelung, dans son *Catalogue de toutes les langues et de leurs dialectes*, trouve un total de trois mille soixante-quatre, qu'il répartit ainsi : Europe 587; Asie 937; Afrique 276; Amérique et Océanie 1,264. Balbi, distinguant les langues des dialectes, a constaté dans l'univers deux mille sept cent quatre-vingt-seize langues de plus que le savant Adelung, savoir : langues, en Europe 48; en Asie 153; en Afrique 118; en Amérique 424; en Océanie 117; dialectes, environ 5,000 : total 5,860.

Certaines langues ont des combinaisons de consonnes et de voyelles qui nous étonnent et nous effraient. Nous en emprunterons quelques exemples au livre de M. Jéhan. Il semblerait, au premier abord, qu'un nom propre de personne doit toujours être simple, court et de prononciation facile. Or, un des chefs de Tahiti s'appelle *Demstrgrfrwomldammfr ;* un chef indien de la tribu des Sacs a écrit ses Mémoires en mauvais anglais (Boston, 1834) : il s'appelle *Maikamichikiakiak*, c'est-à-dire *Corbeau noir*. Dans les îles Sandwich, un roi d'Owayhi se nommait *Pourahouaoukaïkaïa ;* une reine,

Kaïkiraniariopouna. Enfin, on a pu lire dans les journaux du mois de septembre 1839 : « S. M. le roi de Hollande vient de nommer com- » mandeur de l'Ordre du Lion néerlandais le sultan de Djocjoc- » karta (île de Java), dont le nom est : *Hamankoeboewonosenopai-* » *tingalgougabgurrachmansagdinpanotagomode*, cinquième du nom.»

Le *Dictionnaire de linguistique* renferme une foule d'articles pleins d'érudition, extraits des ouvrages spéciaux et des Revues scientifiques. M. Jéhan, outre un rare talent d'exposition, possède des connaissances assez étendues et assez variées pour contrôler les assertions des auteurs auxquels il emprunte des citations. Son Dictionnaire est un des plus instructifs de l'Encyclopédie publiée par M. l'abbé Migne. Nous devons ajouter que nous y avons rencontré d'excellentes notes archéologiques. L'ouvrage mérite donc à plusieurs titres de figurer dans la bibliothèque des ecclésiastiques, des historiens, des littérateurs, et de tous les hommes studieux.

J.-J. BOURASSÉ.

203. DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE *à l'usage des gens du monde*, par M. l'abbé JACQUIN. — 1 volume in-12 de 544 pages à 2 colonnes (1858), chez Firmin Didot frères, fils et Cie ; — prix : 4 fr.

On ne connaissait guère jusqu'ici d'autre Dictionnaire de théologie que celui de Bergier, généralement estimé sans doute, et très-digne de l'être, mais que son érudition et son étendue ne laissent pas sortir du cercle des ecclésiastiques et des savants. C'est donc une heureuse idée que celle d'un Dictionnaire de théologie réduit en un seul volume portatif et commode, et spécialement destiné aux gens du monde. A une époque comme la nôtre, où règne une si profonde ignorance des vérités religieuses, et où si peu de personnes ont le goût des livres sérieux et des lectures suivies, on comprend le bien que peut produire dans les diverses classes de la société un ouvrage de ce genre, rédigé avec talent et discernement. — M. l'abbé Jacquin est déjà connu de nos lecteurs par sa collaboration au *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, dont nous avons autrefois rendu un compte avantageux, quoique mêlé de quelques restrictions (t. IX, p. 547). Le nouveau Dictionnaire qu'il publie aujourd'hui sous sa seule responsabilité, offre tour à tour, comme le premier, matière à l'éloge et à la critique.

Louons d'abord l'érudition exacte et variée qui le distingue. Il embrasse le dogme, la morale, la discipline, la liturgie, le droit canon, et beaucoup de choses encore qui ont trait à l'Ecriture sainte et

de son Œuvre, l'auteur du *Testament d'Eudamidas*, de la *Mort de Germanicus*, des *Sept sacrements*, des deux *Ravissements de saint Paul*, est bien du temps et de la famille des Corneille, des Pascal et des Bossuet. Au sortir de sa première enfance et de ses premières études, c'est vers Rome que se portent ses désirs, c'est à Rome qu'il réussit à vivre. Après y avoir séjourné dix-sept ans, il se rend au vœu de Louis XIII, qui fit de lui son peintre ordinaire ; mais, au bout de deux années à peine passées à Paris, il retourne à Rome, dans cette métropole des arts comme de la foi ; il s'y fixe et il y meurt en 1665. Et cependant le Poussin, quoique toujours à Rome, est bien surtout, comme l'a dit M. Villemain, un peintre français, et de la grande époque du génie français. Il a tous les caractères de cette époque : la force et la simplicité, l'audace et la mesure, l'originalité et la règle ; le beau qui brille dans ses ouvrages est de la même nature que le beau de la tragédie et de la chaire de son temps. De plus, à Rome, c'est le plus souvent en vue de la France et pour la France qu'il travaille ; et s'il a composé la première suite des Sept Sacrements pour le commandeur Cassiano del Pozzo, c'est pour M. de Chantelou, un autre de ses fidèles protecteurs, qu'il compose la seconde, supérieure à la première. Son patriotisme le porte à soutenir les peintres français à Farnèse, et il est le précurseur des directeurs de l'école de France à Rome. L'Académie française, sœur de l'Académie des beaux-arts dans la famille commune de l'Institut, pouvait et devait donc couronner le plus grand des peintres français dans la personne de son biographe. Mais, répétons-le, si le mérite littéraire devait seul, abstraction faite du sujet, justifier ses suffrages, nous ne croyons pas qu'à celui-ci revînt légitimement un prix nouveau, fondé, selon les termes du donateur, « pour une œuvre de haute » littérature. » Les philosophes en ont contesté l'esthétique, et les artistes les jugements sur l'Œuvre du Poussin. Pour nous, nous dirons seulement qu'il ne se distingue guère que par quelques recherches patientes et par une certaine érudition. M. Bouchitté a lu tout ce qui a été publié sur le grand peintre, depuis les écrivains originaux jusqu'aux écrivains modernes, en France et à l'étranger ; il a étudié les nombreux tableaux, et les dessins plus nombreux encore que le Musée du Louvre possède du maître ; surtout il a tiré bon parti de ses lettres, en contrôlant l'édition défectueuse de 1824 sur les autographes que vient d'acquérir la Bibliothèque impériale. Ces lettres, éloquemment naïves, comme il l'a remarqué lui-même après

M. Villemain, font mieux connaître le Poussin, son caractère d'homme et d'artiste, son art en général et sa méthode particulière de composition, son Œuvre tout entière, que tous ses biographes, sans excepter le dernier. Erudit, le livre de M. Bouchitté manque d'imagination et de pittoresque ; le style en est terne et sans vie. Puis, la marche en est trop didactique, et rompt la grande unité du sujet sous prétexte d'y introduire de l'ordre et de la méthode. « Sa Vie et son » Œuvre : » cette division est bientôt faite et a quelque chose de séduisant ; mais on reconnaît bien vite que les deux parties rentrent souvent l'une dans l'autre, et sont obligées de se faire de continuels renvois ou rappels. Quand, dans la *Vie*, on nous raconte l'histoire d'une grande composition du maître, il nous est pénible d'attendre le tableau de l'*Œuvre* pour pouvoir en réjouir à l'aise nos regards. Il y a quelque chose de mort dans cette énumération de l'Œuvre du Poussin, rangée par sujets comme dans un Musée, ou plutôt comme dans un catalogue. — Livre instructif et intéressant, malgré tout, grâce au sujet et aux recherches, et qui pourra fournir l'idée et la matière d'un livre en même temps éloquent, digne du Poussin et de son siècle.

U. MAYNARD.

211. **DU LUXE** *au point de vue de la religion, de la famille et des pauvres*, par le R. P. HUGUET, mariste. — 1 volume in-12 de XII-276 pages (1859), chez Victor Sarlit ; — prix : 1 fr. 50 c.

Au temps où nous vivons, personne n'est riche, et tout le monde est fastueux. C'est un état où l'équilibre manque, et qui fait prévoir des chutes et des ruines. La cupidité commence, le luxe suit, la corruption des mœurs achève. Un écrivain connu, M. Aimé Martin, s'écrie à ce sujet : « En voyant l'usage que nous faisons de la pensée, » ne vous semble-t-il pas qu'elle ne nous soit donnée que pour servir » magnifiquement les appétits d'un animal ? » Et l'éloquent P. Lacordaire dit à son tour : « La patrie, qui est le lien des grandes choses, » se change en une place de commerce. Elle a des facteurs pour citoyens, des comptoirs pour tribune, et la Banque ou la Bourse pour » capitale ; toute charge se mesure à son traitement, tout honneur » à son profit. » Le luxe est donc, dans la société présente, une plaie, et peut-être la plus dangereuse de toutes : car, si elle détruit peu à peu la famille comme un affreux cancer, elle dresse en même temps un trône à l'ennemi irréconciliable de toute vertu, nous voulons dire à l'orgueil. Comment aller prêcher la pénitence à la foule vaniteuse qui

n'entend même pas les lois de l'économie domestique et de la santé? Comment faire comprendre à des esclaves des sens qu'il est nécessaire de dompter le corps, de l'assujettir par les privations? Le luxe est comme l'antagonisme de l'Evangile : il faut lui déclarer une guerre à mort. Le livre du P. Huguet vient donc en son temps. — Le pieux auteur sait parfaitement qu'il ne changera pas son siècle, et il en gémit ; cependant, ainsi qu'il l'observe à bon droit, parce qu'on ne peut pas tout faire, est-ce une raison pour ne rien faire ? « Nous nous regarderions comme amplement dédommagé de nos » labeurs, ajoute-t-il, s'il nous était donné de sécher une seule » larme, de contribuer au soulagement d'un seul pauvre, d'inspirer à » une seule personne plus de modestie dans sa mise et plus de com» passion pour les malheureux (p. x). » Ce livre ira au delà de ces vœux : il fera beaucoup de bien partout où la Providence lui permettra de pénétrer. — Comme tous ceux du même auteur, il est animé, convenablement écrit, nourri de citations nombreuses, bien choisies, et, ce que nous estimons au-dessus de tout, il conduit à des résolutions *pratiques*. Quelques traits d'histoire réveillent à propos l'attention. Certains chapitres roulent sur des sujets journaliers qu'on n'aborde pas ordinairement dans les livres de piété, et qu'il importe néanmoins de traiter souvent : les avantages de la propreté, par exemple, la signification des vêtements, ou encore la toilette en harmonie avec l'âge, etc. — Nous ne ferons qu'un petit reproche : pourquoi n'avoir pas conservé, dans le développement du sujet, l'ordre indiqué sur le titre : le point de vue de la religion, celui de la famille et celui des pauvres ? On n'en saurait trouver un meilleur.

V. Postel.

212. **Manuel** *du prêtre en retraite, contenant* 1° *un Directoire pour la retraite ecclésiastique;* 2° *un choix de méditations et de considérations pour une retraite particulière;* 3° *une série d'exercices pour la retraite de chaque mois*, par le P. Benoît Valuy, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-18 de x-448 pages (1858), chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Le contenu de cet excellent petit livre est clairement indiqué dans le développement de son titre. — Le P. Valuy, connaissant par expérience tout ce que peut laisser de salutaire dans le cœur d'un prêtre une bonne retraite bien dirigée et bien suivie, s'est appliqué d'abord à exposer, dans un résumé clair et substantiel, les conseils et les avis qui peuvent porter à user de la manière la plus profitable de

ce pieux et saint exercice. Rien n'est oublié, ni des moyens à employer, ni des défauts à éviter. — Après cette première partie, qui, sans empiéter sur la tâche du prédicateur, la facilite et la complète, l'auteur s'occupe des retraites particulières : toute sa seconde partie est employée à fournir un cours de méditations et de considérations qui décèlent non-seulement une connaissance approfondie du cœur humain, mais encore une science très-étendue des maîtres de la vie spirituelle.—Enfin, la troisième partie remet sous les yeux du prêtre, dans onze retraites d'un jour, la plupart des vertus et des fonctions sacerdotales. Rien n'est plus propre à conserver dans le cœur d'un prêtre l'esprit de zèle et de ferveur, que ces méditations si pratiques, où tous les dangers qu'il court, toutes les obligations qui lui sont imposées lui sont rappelés mois par mois. — « Puisse ce manuel, dit l'au- » teur à la fin de sa préface, secondant les vœux du Souverain Pon- » tife, de l'épiscopat et de nos pieux confrères, contribuer pour sa » faible part à rendre à Dieu la plus grande gloire, celle que lui pro- » cureraient infailliblement des prêtres retrempés douze fois l'an » dans la retraite. » Nous nous associons de grand cœur à ce désir, et tous nos lecteurs sans doute avec nous.

213. **MARIE,** *Scènes et tableaux de sa vie divine*, par l'AUTEUR DU *Château de Bois-le-Brun*. — 1 volume in-12 de 140 pages plus une gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*, 1858); — prix : 60 c.

214. **LE PRÉSENT** *le plus agréable au ciel, comédie en un acte et en prose, suivi de* Jenny, ou la Petite espiègle, *comédie en un acte et en prose, et de* Marie ou l'Amour filial, *drame en deux actes et en prose, à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles*, par M. Auguste CLAVAREAU. — 1 volume in-12 de 144 pages plus une gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*, 1858); — prix : 60 c.

Ces deux volumes renferment chacun de petits drames, d'un genre différent, il est vrai, mais qui semblent destinés à être représentés dans les pensionnats de jeunes filles. Le second, sans contredit, convient parfaitement à cet usage. Deux petites comédies en un acte : *Le Présent le plus agréable au ciel*, et *Jenny ou la Petite espiègle*; puis un drame en deux actes : *Marie ou l'Amour filial*, le composent. Ces trois pièces ont chacune un caractère particulier. On apprend, dans la première, que le repentir d'une faute est *le présent le plus agréable à Dieu ;* la dernière offre un touchant tableau d'amour filial; la seconde enfin, d'un ton moins grave, est surtout amusante ; bien représentée, elle doit égayer une distribution de prix. Nous recom-

Parme (**Mme la duchesse de**) *et les derniers événements*, par M. Henri DE RIANCEY. — In-8o de 176 pages, chez Dentu ; — prix : 3 fr.

Pensées *et* **réflexions** *morales et politiques* du comte DE FICQUELMONT, ministre d'État en Autriche ; *précédées d'une notice sur sa vie*, par M. le baron DE BARANTE, de l'Académie française. — 1 vol. in-8° de XXVIII-388 pages, chez Didier et Cie ; — prix : 7 fr.

Père (**le**) **François**, ou *l'Ecole des bons serviteurs*, par E. BENOIT. — 1 vol. in-12 de 216 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Revue *théologique*, ou *Examen approfondi des questions les plus intéressantes de théologie morale, droit canon, liturgie, faisant suite aux* Mélanges théologiques *imprimés à Liége ; Recueil très-utile aux conférences ecclésiastiques*, rédigé par une SOCIÉTÉ DE PRÊTRES BELGES ET FRANÇAIS. — 4e série. — 2e cahier. — Avril 1859. — 1 livraison de 110 pages tous les deux mois, chez Jouby ; — prix : 7 fr. 50 c. pour la France, et 10 fr. pour tous les pays soumis au port double.

Ce cahier renferme 1o la suite et la fin de l'Examen critique du Traité *de Parocho*, de M. l'abbé Bouix; 2o de nouvelles décisions authentiques de la S. Congrégation des rites; 3o de la messe *pro populo* et du binage; 4o des consultations.

Roses (**les**) *de Noël, Esquisses et narrations*, par ALEXANDRA, princesse royale de Bavière; *traduit* par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latreiche.— 1 vol. in-12 de VII-314 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Sacerdoce (**du**) *et du saint ministère par les Pères de l'Eglise*, ou *Morceaux les plus remarquables des écrivains ecclésiastiques sur les vertus et les fonctions sacerdotales, traduction française et texte latin, avec une introduction et une notice sur les auteurs cités, pour servir de préparation à la lecture des SS. Pères*, par UN DIRECTEUR DE SÉMINAIRE. — 1 vol. in-12 de XXVIII-436 pages, chez L. Vivès; — prix : 3 fr. 50 c.

Sacrifice (**le saint**) *de la Messe*.—In-18 de 70 pages, chez Paulmier; — prix : 40 c.

Petits traités populaires; — 1re série, 4e traité.

Saint-Père (**le**) *et Rome*, par M. l'abbé MULLOIS, chapelain de l'empereur.—In-32 de 134 pages, chez A. Josse;—prix : 30 c.

Savetier (**le pauvre**), par l'AUTEUR *de la Vie de Mme de Méjanès*. — In-12 de 72 pages plus une gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris ; — prix : 60 c.

Bibliothèque catholique, année 1859, 2e livraison, no 441.

Scènes *de la vie chrétienne*, par M. Eugène DE MARGERIE (2e série). — 1 vol. in-12 de 362 pages, chez A. Bray; — prix : 2 fr. 50 c.

Voir, sur la 1re série, notre t. XVIII, p. 137.

Soirées (**les**) *de charité*, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latreiche.— 1 vol. in-12 de 384 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 50 c.

Soirées *d'Ecouen, recueillies et publiées* par Mme Stéphanie ORY. — 1 vol in-8o de 188 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 65 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 2e série in-8°.

Ubaldo et Irène, *Récits historiques de* 1790 *à* 1814, par le P. BRESCIANI, de la Compagnie de Jésus; *traduit en français, avec l'autorisation de l'auteur*. — 1 vol. in-8° de XII-642 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 5 fr.

Victor et **Jacques**, ou *les Suites de la paresse*, par M. Just GIRARD. —In-18 de 104 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 30 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes ; — série in-18.

Vies des Saints *d'après Lipoman, Surius, Ribadeneira, et autres auteurs*, par le R. P. Simon MARTIN, religieux de l'Ordre des minimes ; *recherchées dans les sources, corrigées sur les actes originaux qui ont paru depuis, et mises dans la pureté de notre langue, avec des discours sur les mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, le Martyrologe romain traduit en français et mis à la tête de chaque jour, et le Martyrologe des saints de France qui ne sont pas dans le romain*, par le R. P. François GIRY, religieux du même Ordre ; *édition revue et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux, et des personnes de notre temps mortes en odeur de sainteté, avec une table alphabétique des matières de dogme, de morale, etc., répandues dans l'ouvrage*, par UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES, *sous la direction* de M. l'abbé P. G. — Tome III, — AOUT A OCTOBRE, — grand in-8° de 764 pages à 2 colonnes, chez Laguerre, à Bar-le-Duc.

L'ouvrage se composera de quatre volumes d'au moins 720 pages, papier jésus satiné, beaux caractères neufs fondus exprès. — Prix : avant la publication du 1er volume, 26 fr.;— avant celle du 2e volume, 28 fr ;— avant celle du 3e volume, 30 fr.;— avant celle du 4e volume, 32 fr.; — après, 40 fr.

Une note annonce que cet ouvrage se vend *sans l'entremise des grands libraires de la capitale.*

J. DUPLESSY.

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.

*. Indique les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles.*

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

D.

E.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

C.

G.

H.

J.

